PQ
2318
.M368
1872
SMRS

[1 gravure sur bois] (frontispice)

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unmaridontonsemo00kock

UN MARI

DONT

ON SE MOQUE

Paris. — Imp. A. CLAVEL, 36, Rue Neuve-des-Petits-Champs.

UN MARI DONT ON SE MOQUE.

Degorce-Cadot, éditeur. Paris. Typ. Walder

ŒUVRES

DE

CH. PAUL DE KOCK

UN MARI

DONT

ON SE MOQUE

Les gens sans bruit sont dangereux
Il n'en est pas ainsi des autres.
LA FONTAINE.

PARIS
A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR
70 BIS, RUE BONAPARTE, 70 BIS

Tous droits réservés.

COLLECTION

DES

ŒUVRES DE CH. PAUL DE KOCK

AVEC UNE GRAVURE HORS TEXTE DANS CHAQUE VOLUME

2 Francs le Volume

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Ouvrages publiés à ce jour :

L'Amoureux transi.	1 vol.	Les Étuvistes	2 vol.
Une Gaillarde	2 »	L'Homme aux trois culottes	1 »
La Fille aux trois jupons. .	1 »	Madame Pantalon	1 »
La Dame aux trois corsets .	1 »	Madame Tapin	1 »
Ce Monsieur.	1 »	Le Petit Bonhomme du coin	1 »
La Jolie Fille du faubourg .	1 »	Mon ami Piffard.	1 »
Les Femmes, le Jeu et le Vin.	1 »	Les Demoiselles de Magasin	2 »
Cerisette.	2 »	Une Drôle de maison. . . .	1 »
Le Sentier aux prunes . . .	1 »	Madame de Monflanquin . .	2 »
M. Cherami	1 »	Maison Perdaillon et Cie . .	1 »
M. Choublanc	1 »	Le Riche Cramoisan	1 »
L'Ane à M. Martin	1 »	La Bouquetière du Château-d'Eau	2 »
Une Femme à trois visages	2 »	La Famille Braillard. . . .	2 »
La Grappe de groseilles . .	1 »	Friquette	1 »
La Mariée de Fontenay-aux-Roses	1 »	Un Jeune Homme mystérieux	1 »
L'Amant de la Lune. . . .	3 »	La Petite Lise.	1 »
Papa Beau-Père	1 »	La Grande Ville.	1 »
La Demoiselle du cinquième	2 »	Un Mari dont on se moque.	1 »
Carotin	1 »	La Baronne Blaguiskof . . .	1 »
La Prairie aux Coquelicots.	2 »	Sans Cravatte.	2 »
Les Petits Ruisseaux. . . .	1 »	Les Compagnons de la Truffe.	2 »
Le Professeur Fiche Glaque.	1 »	La Famille Gogo.	2 »

Chaque mois il est publié deux ou trois Volumes de la Collection. Il est en outre tiré de chaque Ouvrage, Cent Exemplaires *sur très-beau* Papier de Hollande *avec* Gravure sur Chine, *à* Cinq francs *le Volume.*

UN MARI

DONT ON SE MOQUE

I

UN BANC DU BOULEVARD

Vous savez qu'on a placé des bancs de bois sur les boulevards, ce qui est très-bien vu, car tout en vous promenant, vous pouvez être pris d'une douleur subite, ou d'une faiblesse ; votre pied peut tourner ; enfin, vous pouvez vous sentir fatigué et éprouver le besoin de vous asseoir. Or, comme il n'y a pas partout des loueuses de chaises, comme on a supprimé les bornes, qui, du reste, n'étaient pas commodes pour s'asseoir, on a donc très-bien fait de nous donner des bancs dans les endroits qui servent de promenades et où l'on peut se reposer sans danger.

J'ai cependant entendu des personnes se plaindre de ce qu'on n'en trouvait pas dans les rues; c'est bien le cas de dire qu'il y a des gens qui ne sont jamais contents! Voyez-vous des bancs placés dans la rue Vivienne ou la rue de Rivoli, barrant le trottoir, empêchant la circulation?... comme si nous n'avions pas déjà bien assez des crinolines de ces dames!

Les bancs que l'on trouve sur les boulevards sont en bois et doubles; les deux planches sont séparées au milieu par deux montants en fer qui supportent une petite planche qui sert de dossier aux personnes assises soit d'un côté, soit de l'autre.

J'ai encore entendu dire : « Un seul dossier pour les deux côtés, ce n'est pas commode; on se cogne souvent les épaules contre le dos de la personne qui est derrière vous!... et un dossier en bois, c'est bien dur! »

Moi, je me suis permis de répondre à ces *délicats :* « Ne vous faudrait-il pas sur le boulevard, exposés aux injures du temps, des bancs rembourrés, capitonnés et recouverts en velours ou en soie? Ils seraient gentils au bout de quinze jours! Ces bancs de bois sont là pour que vous puissiez reposer vos jambes, et non pas pour vous servir de canapés ou de divans!... Vous trouvez que ce n'est pas assez d'un dossier commun aux deux côtés, mais si vous n'en aviez pas du tout, ce serait bien moins commode; vos épaules rencontrent quelquefois celles du voisin, et cela vous déplaît; mais quand vous rencontrez celles

d'une jolie voisine, je gage bien que vous ne vous en plaignez pas... Dans ce monde, tout a son bon et son mauvais côté; la Fontaine, qui a toujours raison, vous a bien jugés, en disant :

> Les délicats sont malheureux !
> Rien ne saurait les satisfaire.

Je prends la défense des bancs de bois bien inutilement peut-être; j'entends une foule de personnes qui me diront : « Ne vous donnez pas tant de peine !... Que nous importe vos bancs des boulevards? est-ce qu'on s'assoit là-dessus quand on se respecte !... pour être coudoyé par un je ne sais qui ! sali par une je ne sais quoi !... C'est bon pour les bonnes et les invalides ! »

Ma foi! je vous avouerai que ces considérations-là ne m'ont jamais empêché de m'asseoir sur un banc public toutes les fois que j'en ai éprouvé le besoin ou l'envie. Quant aux : Je ne sais qui ! et aux : Je ne sais quoi! on n'en rencontre pas que sur les bancs des boulevards; on est coudoyé par eux dans les salons, dans les spectacles, dans les plus élégantes promenades... Vous me direz que ceux-là sont bien mis et ne vous salissent pas. Chacun son goût : j'aime mieux me frôler contre la blouse d'un ouvrier que contre l'habit parfumé d'un monsieur qui me vole mon porte-monnaie; les *pick-pocket* sont toujours mis dans le dernier goût!

En voilà bien long sur ces bancs de bois; c'est

que, vous qui craindriez de vous compromettre en vous y asseyant, vous ne vous doutez pas de l'amusement que l'on y prend quelquefois. D'abord, la société y est très-variée et se renouvelle fréquemment. Vous entendez souvent causer à votre droite, à votre gauche, puis encore derrière vous, et vous entendez parfois de bien drôles de choses. Or, pour vous en faire juge, je ne vois rien de mieux que de vous transporter près d'un de ces bancs... Choisissons-en un dans les voies nouvelles, sur le boulevard de Strasbourg, par exemple; il est moins fréquenté que son annexe, le boulevard de Sébastopol; les bancs sont moins occupés, mais aussi on doit y rencontrer plus d'amoureux, surtout à neuf heures du soir, et les amoureux c'est presque toujours gentils... à moins qu'ils ne se querellent; mais alors même leurs disputes sont souvent amusantes. Voilà qui est décidé, nous gagnons le boulevard de Strasbourg, et nous allons observer ce qui se passe sur un banc placé un peu au-dessus de l'Eldorado, ce café-chantant qui a tout l'aspect d'un théâtre et qui veut rester un café; il est neuf heures du soir, mais, à Paris, grâce au gaz, il ne fait jamais nuit.

Il y a, dans ce moment, six personnes sur le banc: quatre d'un côté, deux de l'autre. Les quatre personnes sont très-espacées et ne se parlent pas; les deux autres sont très-rapprochées et se parlent dans l'oreille, quelquefois même on pourrait croire qu'elles se parlent dans le nez, tant les visages se rapprochent;

mais alors est-ce bien pour se parler que ces deux visages sont près de se toucher, et ne se permettrait-on pas de s'embrasser tout en ayant l'air de chuchoter?... d'autant plus que les voisins assis derrière n'ont rien de bien imposant! Écoutons-les un peu. C'est d'abord un vieux monsieur, assez bien couvert, qui tient un parapluie à canne entre ses jambes, rajuste à chaque instant les bouts de son faux col qui s'obstinait à vouloir disparaître dans sa cravate, et lorgne fort souvent une dame assise à côté de lui, dont la toilette fanée et de mauvais goût ne donne pas une haute idée de sa position sociale. Mais quand on est grand amateur du beau sexe et qu'on a passé la cinquantaine, on n'y regarde pas de si près.

Le vieux monsieur fredonne entre ses dents une chanson fort en vogue depuis qu'elle a été chantée par la virtuose *Thérésa*, la diva des cafés-concerts. Puis, il se rapproche un peu de sa voisine, en avançant la tête pour tâcher de voir sa figure, ce qui ne lui est pas facile, parce que la dame a une espèce de voilette sur son chapeau et remue sans cesse la tête pour regarder à droite et à gauche; notre chercheur de bonnes fortunes rattrape les deux bouts de son col, qu'il remet en évidence, puis il cogne le bitume avec son parapluie, et enfin sort de sa poche un petit sac de papier dans lequel il y a de la pâte de guimauve; il en fourre un morceau dans sa bouche.

Jusqu'à présent rien de tout cela n'ayant paru intéresser la dame au voile de gaze, notre monsieur se

met à fredonner, mais un peu plus haut cette fois :

Le v'là qui liche tout' la bouteille !
Rien n'est sacré pour un sapeur !

Et il se permet même des roulades, des fioritures sur le dernier vers. Alors sa voisine se tourne de son côté et lui dit d'un ton moqueur et avec une voix tant soit peu masculine :

— Est-ce que monsieur est à l'Opéra?

— Non, madame, non!... Oh! je ne suis même pas musicien!... seulement, j'avais de la voix, une assez jolie voix...

— En quelle année?

Le monsieur se redresse; il ne trouve pas cette question convenable; elle lui semble fort déplacée, et il remet dans sa poche son petit sac de pâte de guimauve, qu'il se disposait à présenter à cette dame, en murmurant :

— Mais il n'y a pas si longtemps...

— Vous m'étonnez!

— En quoi vous étonné-je, madame?

— En me disant que vous n'êtes pas musicien. Je suis sûre que vous ne dites pas la vérité; vous devez être au moins trombone... ça se devine à votre manière de chanter...

— Mais non, madame, je ne suis pas trombone du tout...

— Alors vous êtes piston?

— Pas plus piston que trombone... Pourquoi donc

voulez-vous absolument que je joue d'un instrument à vent?

— Parce que vous avez une voix de mirliton.

Le vieux monsieur en a assez; il se lève et quitte le banc, poursuivi par les éclats de rire de cette dame qui s'est moquée de lui; mais tout n'est pas rose quand on court les bonnes fortunes; on en rencontre parfois de mauvaises!

Après la dame au voile de gaze, qui vient aussi de se lever et de partir, était assise une femme du peuple, fort pauvrement habillée, la tête couverte d'un fichu de couleur, mais jeune encore et qui serait jolie si la fatigue, le travail, les privations, la misère, n'avaient pas déjà flétri ses traits.

Cette femme regarde incessamment à sa droite; elle paraît inquiète; elle doit attendre quelqu'un, mais, à coup sûr, ce n'est pas un amoureux; les rendez-vous galants ne donnent pas un air si triste, si malheureux.

Enfin, une petite fille de six à sept ans accourt, et la figure de la jeune mère s'éclaircit un peu; elle attire l'enfant tout contre elle, en lui disant:

— Ah! te voilà... je commençais à être inquiète, je craignais qu'il ne te fût arrivé quelque chose...

— O maman, il n'y a pas de danger, je prends bien garde aux voitures comme tu me l'as tant recommandé...

— Eh bien, as-tu trouvé ton père?

— Oui, maman; mais pas chez le premier mar-

chand de vin que tu m'avais indiqué... il n'y était pas. Quand j'ai demandé au comptoir : « M. Jean-Louis est-il ici? » on m'a répondu : « Non; il n'y a pas de danger qu'il revienne; il doit de l'argent! On lui a dit qu'il fallait qu'il paye l'ancien avant d'avoir du nouveau; alors il ne revient plus! Encore un chien d'ivrogne qui nous met dedans! »

— O mon Dieu!

— Alors je m'en allais; je ne savais plus où chercher pour trouver papa, quand un commissionnaire sortit aussi de chez le marchand de vin, et me dit : « Vous cherchez Jean-Louis, ma petite? — Oui, monsieur; c'est mon papa, et maman l'attend depuis ce matin, et nous n'avons pas encore dîné. — Eh bien, tenez, il va maintenant à cet estaminet que vous voyez là-bas au coin, où il y a six billards; vous l'y trouverez. »

— O mon Dieu! le billard à présent! Ce n'était donc pas assez du vin!... il faudra y joindre le jeu!... Enfin, tu as été à cet estaminet?

— Oui, maman. J'étais embarrassée, car je me suis trouvée dans une grande, grande salle, où il y avait tout plein de billards, et ils étaient tous occupés par des messieurs en blouses comme papa; je ne savais à qui m'adresser. J'ai demandé à un garçon : « M. Jean-Louis, s'il vous plaît? » Il s'est mis à rire, en me répondant : « Est-ce que vous croyez que je sais les noms de tous ces loupeurs-là?... Cherchez... promenez-vous, ça n'est pas défendu. » Alors, je me

suis promenée autour des billards; mais, comme tous ces messieurs fumaient en jouant, il y avait tant de fumée dans la salle que c'est à peine si on pouvait y distinguer le monde. Enfin j'ai reconnu papa qui était en train de jouer; j'étais bien contente de l'avoir trouvé; j'ai couru à lui et je l'ai tiré par sa blouse pour qu'il voie que j'étais là... mais apparemment que j'ai eu tort de le toucher, car il s'est mis à jurer bien fort, en disant : « Quel est l'animal qui vient me cogner pour me faire manquer mon carambolage? — C'est moi, papa, lui dis-je en tremblant. Alors... oh! alors... il m'a donné un gros soufflet... »

— Pauvre Julienne!... il t'a frappée... toi, son enfant!... le méchant!...

— Oh! ça ne m'a pas fait bien mal, va, et puis il m'a dit : « Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi? — Je viens, papa, parce que maman m'a envoyée pour te chercher; nous n'avons pas dîné, nous t'attendions toujours, et si tu ne veux pas revenir, donne-moi au moins un peu d'argent... maman n'en a plus du tout... » Mais il a juré encore... il avait l'air fort en colère; il s'est écrié : « On ne me laissera donc jamais tranquille!... Tu m'as fait manquer un superbe carambolage qui m'aurait fait gagner la partie!... Va t'en, fiche-moi le camp... et dis à ta mère que je ne veux pas qu'on se mette sur le pied de m'envoyer chercher. » Je lui tendais la main pour avoir de l'argent, mais il m'a repoussée, en s'écriant : « Est-ce que j'ai de l'argent à vous donner! allons! allons!

file bien vite... » Et comme j'avais peur d'être encore battue, je m'en suis allée et me voilà.

La pauvre mère presse sa fille contre son cœur, en murmurant :

— Il n'a pas d'argent pour nous; il nous laisse sans pain! et il passe sa journée à jouer au billard, à fumer, à boire!... Ah! quel malheur!... Et pourquoi donc de tels hommes se marient-ils, puisqu'ils ne veulent pas travailler pour nourrir leurs enfants!...

Quelques instants s'écoulent; la petite fille se tenait toujours debout entre les jambes de sa mère, qui semblait absorbée dans sa douleur. Enfin, l'enfant balbutie :

— Maman... j'ai bien faim... est-ce que nous ne mangeons pas aujourd'hui?

Alors la pauvre mère éprouve comme un mouvement nerveux et presse avec plus de force sa fille contre son cœur en élevant ses regards vers le ciel; puis, au bout d'un moment, de grosses larmes s'échappent de ses yeux et inondent son visage. Quand la petite Julienne voir pleurer sa mère, elle s'écrie :

— Maman... je n'ai plus faim!... ne pleure pas... je t'assure que je n'ai plus faim!...

Pauvre enfant! qui pourrait rendre ces accents partis de l'âme!... ce pieux mensonge, auquel sa mère ne peut répondre que par des baisers! Celle-ci a reporté ses regards vers la terre, puis, tout à coup, en voyant sa main à laquelle est un anneau d'or, son alliance de mariage, elle s'écrie :

— Ah! j'ai encore cette ressource... Viens, ma fille; il y a des bijoutiers par ici... tu vas avoir du pain... C'est bien le moins que cette alliance qui a fait mon malheur t'empêche au moins de mourir de faim!

Et la pauvre femme s'éloigne précipitamment en tenant son enfant par la main.

Toutes les scènes ne sont pas gaies sur les bancs de bois... mais il faut prendre les choses comme elles se présentent.

Il reste encore sur le côté du banc une espèce d'ouvrier; mais il dort ou du moins il en a l'air. Quant aux amoureux assis de l'autre côté, ils continuent à se parler de très-près, sans s'occuper de ce qui se passe autour d'eux.

Deux personnes viennent s'asseoir à la place où était la pauvre mère. C'est un couple déjà sur le retour; mise bourgeoise, tournure province, porteurs, l'homme et la femme, d'un assez gracieux embonpoint.

C'est le monsieur qui s'assoit le premier, en s'écriant :

— Ah! sapristi! je ne suis pas fâché de me reposer... les jambes me rentrent!... et toi, Octavie?

Octavie répond d'un air d'assez mauvaise humeur, et en étalant sa robe avec précaution avant de s'asseoir :

— Les jambes vous rentrent!... vous êtes toujours éreinté maintenant! Il ne faut pas grand'chose pour

vous fatiguer!... Ah! monsieur Glupin, vous n'allez plus!... vous n'allez plus du tout!

— Comment! je ne vais plus? je vous trouve encore plaisante, madame! Depuis ce matin nous marchons, nous trottons dans Paris, et vous trouvez surprenant que je sois fatigué!...

— Ne faudrait-il pas rester enfermés dans la chambre de l'hôtel où nous sommes descendus? Nous sommes venus à Paris pour faire un voyage d'agrément... et jusqu'à présent quel est donc l'agrément que vous m'avez procuré?

— Mais, Octavie, vous êtes insatiable... vous n'êtes jamais contente! D'abord, nous avons déjeuné et dîné chez le traiteur...

— Oui! avec ça que c'était bon! déjeuner à vingt et un sous, dîner à trente-deux sous... des moules à chaque repas! moi, qui ai toujours peur d'enfler! comme ça m'a régalée...

— Moi, j'ai trouvé que c'était bon... sauf le beefsteak, qui sentait trop le hareng!... Quand je m'en suis plaint au garçon, il m'a dit : « Monsieur, c'est qu'il est au beurre d'anchois. »

— Puisque vous étiez si fatigué, pourquoi ne sommes-nous pas entrés dans un café? Dieu merci! il n'en manque pas à Paris... on ne voit que cela... il y a un boulevard... je ne sais pas son nom, mais un très-joli boulevard, où je n'ai vu que des cafés depuis le commencement jusqu'à la fin; et, ce qui m'a bien surprise, c'est que tous étaient pleins de monde; les

tables placées en dehors, sur le boulevard, étaient toutes occupées. Il paraîtrait, d'après cela, qu'ici les hommes font toutes leurs affaires en prenant quelque chose... c'est bien agréable, et je ne m'étonne plus que tout le monde veuille venir s'établir à Paris.

— Et moi, madame, j'en ai assez de vos cafés; merci, je sais ce qu'il en coûte! Nous y sommes entrés ce matin... nous avions envie de nous rafraîchir; naturellement, j'ai demandé de la bière. Le garçon me dit : « Monsieur veut deux bogs? » Moi, je crois qu'il m'offre une nouvelle liqueur, et je lui réponds : « Non, je veux de la bière... servez-nous de la bière!... » Il reprend : « Eh bien, est-ce deux bogs qu'il vous faut? » Ah! alors je m'écrie : « Je ne connais pas vos bogs! servez-nous une bouteille de bière, de la bonne et qui mousse! » Cet impertinent garçon se met à rire et me répond enfin : « Monsieur, on ne sert plus de la bière en bouteille à Paris!... vous arrivez de la province, à coup sûr! — Certainement; nous arrivons de Nogent-le-Rotrou, jolie petite ville dans le Perche, et dont les habitants ne sont pas absolument des imbéciles! Eh bien, si vous ne servez plus la bière dans des bouteilles, dans quoi donc la servez-vous? dans des pots, dans des soupières? — Non, monsieur; nous servons des cannettes, des moss, des chopes, des bogs! » Comme je ne connaissais rien à tout cela, je lui dis : « Donnez-nous de la bière dans ce que voudrez, pourvu qu'elle soit bonne. — Monsieur la veut-il de Strasbourg ou de Bavière? » Je lui

dis : « Ça nous est égal si elle est bonne. » Très-bien ; voilà mon garçon qui part et revient bientôt avec deux verres qui avaient la forme de verres de champagne et n'étaient guère plus grands; la bière était dedans; d'abord, je ne trouve pas propre qu'on vous serve de la bière toute versée, et il y avait beaucoup de mousse, ce qui fait qu'il ne restait plus beaucoup de bière. Je dis au garçon : « Comment appelez-vous ça? — Monsieur, ce sont des bogs. » Vous vous empressez de porter le verre à votre bouche... Vous rappelez-vous, Octavie, le cri que vous avez poussé?

— Je le crois bien! c'était horriblement amer... un vrai chicotin! j'ai cru que le garçon s'était trompé et nous avait servi du quinquina!

— Je me mis à goûter aussi, pour savoir si vous aviez raison, et le fait est que j'ai trouvé cela d'une amertume insupportable. Je rappelle le garçon et je lui dis : « Vous vous serez trompé, cette bière ne vaut plus rien; c'est amer à ne pas boire! » Ce drôle-là se met encore à rire, en s'écriant : « Eh! monsieur, c'est de la bière de Strasbourg; plus elle est amère, et plus les amateurs la trouvent bonne. — Je souhaite bien du plaisir aux amateurs, mais cela ne nous plaît pas à nous. Est-ce que vous n'en avez pas d'autres? — Si, monsieur, de la bière de Munich; elle est bien plus douce. — Alors, apportez-nous de la bière de Munich; mais pas tant de mousse dans les verres, vous comprenez! » Le garçon part, et nous rapporte deux autres mesures;... il y avait moins de mousse,

j'en conviens ; le garçon me le fait remarquer en me disant : « Voyez-vous ! presque pas de faux col!... — Comment ! de faux col ? » m'écriai-je, car je ne comprenais pas ; mais le garçon m'apprit que l'on nommait ainsi la mousse qui était sur la bière. Le mot me parut assez ingénieux, et je me promis, la première fois que je prendrais de la bière à Nogent-le-Rotrou, de dire : « Garçon ! donnez-moi un verre de bière sans faux col ! »

— Mon ami, sa bière de Munich était assez bonne, convenez-en.

— Oui ; elle n'était pas mauvaise, quoique encore un peu amère. Mais le plus amer de tout, c'est ce qu'il fallut payer pour cela. Je dis au garçon : « Combien vous dois-je ? — Un franc soixante, monsieur. » Moi, je dresse les oreilles ! Un franc soixante se traduit par trente-deux sous. Je réponds au garçon : « Vous vous embrouillez dans vos centimes, vous faites erreur ! je ne peux pas devoir trente-deux sous pour deux verres de bière, c'est impossible ! » Le gredin se met encore à rire, et me dit : « Non, je ne me trompe pas ! Vous avez quatre bogs, à quarante centimes... total, un franc soixante centimes. — Pourquoi me comptez-vous quatre bogs ? nous n'en avons bu que deux ! — Monsieur, il ne fallait pas vous laisser servir de la bière de Strasbourg et y goûter ! Il faut payer tout ce qu'on a goûté, naturellement. — Et vous prenez huit sous pour un verre de bière ! — Oui, monsieur, quarante centimes par bog... — Mais

c'est épouvantable! autrefois, pour huit sous, on vous servait une bouteille de bière, et qui valait mieux que celle-là... mais vos quatre bogs font à peine le contenu d'une bouteille; ça la met donc à trente-deux sous la bouteille...» Enfin, j'eus beau crier, il me fallut payer; mais on ne me reprendra plus à boire de la bière à Paris!

— Il faut pourtant bien se rafraîchir quand on a soif!

— Madame, il y a d'autres moyens. J'ai entendu des marchands qui criaient de la limonade à deux liards le verre.

— Ah! fi! monsieur. Pourquoi pas du coco tout de suite?

— Le coco est une boisson très-saine et nullement méprisable.

— Si c'est comme cela que vous me régalez, je vous remercie. Voyons, monsieur Glupin, est-ce que vous êtes encore fatigué?

— Mais, certainement; qu'est-ce qui nous presse, d'ailleurs? on est bien ici, on voit passer le monde...

— Et ça ne coûte rien, n'est-ce pas? Mais moi, monsieur, je veux que vous me fassiez voir quelque chose ce soir; je ne suis pas venue à Paris pour m'y asseoir sur un banc!

— Mon Dieu! Octavie, je vous ai déjà fait voir quelque chose ce matin; vous n'êtes jamais contente!

— Ah! oui, avec cela que c'était gai! Monsieur me

mène voir un homme pétrifié! Comme c'était amusant... une figure qui ressemblait à de la terre! quel joli spectacle!...

— Madame, c'est très-curieux; j'étais bien aise de savoir comment nous serons quand nous deviendrons pétrifiés.

— J'espère bien que je ne le serai jamais!

— Cela m'a encore coûté vingt sous pour nous deux!

— Il aurait bien mieux valu m'acheter des gâteaux, mais vous devenez si rat!...

— Et vous si gourmande!...

Les deux époux ont cessé de parler; un moment de silence règne; il est interrompu par le bruit d'un baiser qui se donne de l'autre côté du banc. Madame Glupin fait un bond comme si elle venait d'être électrisée, mais son mari se retourne avec colère, en s'écriant :

— Par exemple, c'est trop fort! se donner des baisers sur la voie publique!... Est-ce que l'autorité souffre cela?...

Alors le monsieur qui venait d'embrasser sa connaissance se retourne aussi, se lève même à demi, et dit d'un ton menaçant à M. Glupin :

— De quoi vous mêlez-vous? je vous trouve encore plaisant de venir me menacer de l'autorité... Vous êtes un vieux serin, une vieille bête! tâchez de vous taire ou je vous cogne!

Le provincial baisse le nez et se recule en marronnant :

— Monsieur... dans le Perche, on n'a pas l'habitude de s'embrasser devant le monde... voilà pourquoi...

— Retournez-y dans le Perche ; vous êtes bien fait pour être perché sur une branche, vous!

Madame Glupin dit tout bas à son mari :

— C'est bien fait! cela vous apprendra à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas ; quand on vient pour la première fois dans une ville, ce n'est pas pour faire la leçon aux habitants. Vous dites qu'on ne s'embrasse pas devant le monde à Nogent-le-Rotrou, vous mentez! Toutes les fois que mon cousin me rencontre dans la rue, il commence par m'embrasser...

M. Glupin se lève avec colère, en disant :

— Venez, madame, allons nous reposer ailleurs ; mais, demain, nous repartirons pour ma ville natale ; j'en ai bien assez de Paris... et de ce qu'y coûte la bière!

La grosse Octavie suit son mari, en murmurant :

— Quel joli voyage d'agrément!... n'avoir vu qu'un homme pétrifié!...

Peu de temps après le couple amoureux a aussi quitté le banc, sur lequel alors il ne reste plus que l'individu qui a toujours l'air de dormir.

II

SCÈNES DU SOIR

Une dame ne tarde pas à venir s'asseoir sur le banc; elle a soin de se placer du côté opposé à l'homme qui dort et fort loin de lui. C'est une femme qui a passé la quarantaine, une bourgeoise; ce n'est ni une lorette, ni une grisette, ni une ouvrière, ni une femme à la mode, c'est ou ce doit être tout simplement la femme d'un modeste employé.

A peine est-elle assise qu'elle tire sa montre de sa ceinture, regarde l'heure, puis murmure :

— Neuf heures et quart... Je suis exacte... bien exacte; il ne l'est pas, lui... et cependant c'est toujours le monsieur qui devrait arriver le premier..... enfin, il a peut-être des bottes qui le gênent !

Cinq minutes s'écoulent; cette dame ne cesse de

regarder à droite, à gauche, devant et derrière elle... puis elle tape ses pieds sur le bitume d'une façon qui annonce qu'elle commence à s'impatienter, en murmurant de nouveau :

— Neuf heures vingt... Ah ! je n'aime pas qu'on me fasse attendre, moi ! est-ce qu'il compte me faire droguer longtemps comme cela ?. .

Ce mot *droguer* vous annonce que cette dame n'est pas positivement une marquise, et, cependant, il ne faudrait pas jurer qu'elle ne va pas dans le beau monde, parce que, lorsqu'une dame s'impatiente, lorsqu'elle croit que son amant la trahit, dans son dépit, elle se sert quelquefois de termes qu'elle rougirait d'employer de sang-froid, cela s'est vu.

Quelques minutes s'écoulent encore, deux jeunes filles, deux grisettes cette fois, viennent s'asseoir sur le banc, du côté opposé à cette dame qui attend. Les jeunes filles sont en petits bonnets et mangent de la galette; elles sont venues en riant, elles s'asseyent en riant, elles mangent en riant et causent de même :

— Elle est bonne...

— Oh ! oui, elle est bonne... c'est de chez le père *Coupe-Toujours*...

— Ah ! ah ! je croyais qu'il avait fait fortune celui-là, et qu'il avait quitté ?

— Oui, mais ça ne fait rien, celui qui le remplace prend le même nom... Les marchands de galette, vois-tu, c'est comme dans les grandes familles, dont le nom ne s'éteint jamais !

— Ah ! ah ! qu'elle est bête !... moi, ce que j'aime surtout dans la galette, c'est le milieu... la mie, ça étouffe un peu, mais c'est bien bon !

— Dis donc, Charles va venir, n'est-ce pas ?

— Oui, dès qu'il aura fermé le magasin...

— Il nous payera de la bière, j'espère...

— Moi, j'aimerais mieux du punch !

— Tu n'es pas dégoûtée... moi aussi j'aimerais mieux du punch, mais ses moyens ne lui permettent pas de telles dépenses ; sais-tu si son ami Jules viendra avec lui ?...

— Cette bêtise !... à coup sûr il viendra... puisqu'il en tient pour toi... Te plaît-il ?

— Ah ! comme ci comme ça... Je le crois encore dans les panés celui-là...L'autresoir, je lui dis : «Ah ! que je mangerais bien de la brioche !...» Il me quitte ; je dis : Bon ! il va me régaler... ma chère, il m'en apporte une d'un sou !...

— Ah ! ah ! ah !... ça promet !

— Je lui ai dit : « Monsieur Jules, il ne fallait pas vous déranger pour ça, et, d'ailleurs, je serais désolée de vous induire en dépenses ! » Il n'a pas vu que je me moquais de lui, il m'a répondu : « Mademoiselle, la galanterie est mon élément ! »

— De la galanterie d'un sou !... Merci, Charles est plus généreux, il n'a rien, mais il me donne tout ce qu'il a... Dieu, que j'ai soif !...

— Moi, Jules m'amuse parce qu'il me fait des chansons... il m'en a fait une où il me compare à

une rose, sur l'air de *la Famille de l'apothicaire*...

— Ah ! ah !... sur cet air-là, c'est à une seringue qu'il aurait dû te comparer...

— Ah ! ah ! une seringue... ma chère, c'est passé de mode, on ne s'en sert plus !... à présent on a des clysopompes ! c'est bien mieux porté... ah ! ah ! ah !

— Mesdemoiselles, faites donc attention... vous vous jetez sur moi... voilà déjà deux fois que vous me cognez !...

— Julia, prends donc garde de toucher madame ! Tu vois bien que madame a de l'humeur... Elle a mal aux dents sans doute...

— Madame, il y a un dentiste ici près, à la porte Saint-Denis... il arrache les dents sans y toucher.

— Mesdemoiselles, je vous engage à ne point vous moquer de moi... je ne le souffrirais pas, je vous en préviens !

— Tiens, madame se fâche parce que nous avons cru qu'elle avait mal aux dents !... c'est pas gentil !

— Tais-toi donc, Marie, tu ne vois pas que madame attend monsieur son époux, qui est allé lui chercher une contremarque pour voir le drame qu'on joue à la Gaîté !... mais il n'a trouvé que des parterres, et c'est trop cher...

La dame répond avec colère :

— Taisez-vous, péronnelles ! quand la personne que j'attends sera arrivée, elle vous parlera !...

— Ah ! est-ce que c'est le géant que madame attend ?... je serais bien contente de le voir.

— Mais non, Julia, ce doit être le tambour-major de la garde nationale, on dit qu'il enlève une table avec sa mâchoire, comme cet Alcide de l'Hippodrome, et avec un homme sur la table sur laquelle il touche du piano !...

La dame ne répond plus, elle s'aperçoit qu'elle n'aura pas le dernier, elle se contente de dire entre ses dents :

— Le polisson !... le traître ! qui m'expose à entendre de ces choses-là... Ah ! il me le payera !... il me le payera !... il est plus de la demie. J'ai bien envie de m'en aller... non, ces insolentes seraient trop contentes !... Mais où est-il ce coureur d'Alexandre ?...

Les deux grisettes continuaient à chuchoter et à rire, lorsque enfin passe un monsieur très-petit, qui se dandine en marchant et tient sa canne sur son épaule comme si c'était un fusil. Ce petit homme va passer devant le banc sans s'arrêter, lorsque la dame qui attendait s'écrie :

— Eh bien, Alexandre, où allez-vous donc? à quoi pensez-vous? Comment ! vous savez que je vous ai donné rendez-vous ici et vous ne m'y cherchez pas ?

— Ah ! pardon, chère amie, pardon !... mais je croyais que vous m'aviez dit : tout près du boulevard Saint-Denis...

— Eh bien, il me semble que nous n'en sommes pas loin...

— Dis donc, Julia, ce n'est pas Alexandre le Grand qu'elle attendait cette dame... en voilà un qui n'a pas bien poussé...

— Il n'aura pas été assez arrosé.

— Vous ne savez pas, Alexandre, à quoi vous m'avez exposée en me faisant attendre ainsi!... J'ai été insultée, injuriée par ces fillasses qui sont derrière moi!...

— Qu'est-ce que c'est? entends-tu, Marie? Je crois que cette dame nous appelle fillasses!... Ah! mais prenez garde que nous ne vous donnions votre paquet, vieille folle!

—Ah! elles ont dit: vieille folle!... Alexandre, vous l'entendez? on m'outrage, on insulte votre Césarine... et vous restez là?... vous ne dites rien?...

— Venez, Césarine, venez, allons-nous-en... Je n'aime pas les scènes dans la rue.

La dame se lève brusquement et repousse le petit monsieur, qui lui offre son bras, en s'écriant:

— Laissez-moi, monsieur, laissez-moi, je n'ai pas besoin du bras d'un homme qui ne sait pas me défendre quand on m'insulte.

— Mon Dieu, Césarine, vous vous disputez avec tout le monde, vous avez sans cesse des querelles; avec vous il faudrait toujours se battre!

— Taisez-vous, vous êtes un petit plat.

Et cette dame s'éloigne vivement, suivie de son

Alexandre qui lui emboîte le pas, tandis que les deux jeunes filles lui crient :

— Césarine! achetez donc des échasses à votre Alexandre!... il ne pourra jamais vous rattraper.

Ces demoiselles riaient encore de la scène qui venait de se passer, lorsque deux jeunes gens accoururent près d'elles. L'un tient une grosse part de frangipane enveloppée dans du papier, qu'il présente aux deux amies en leur disant :

— Tenez, mesdemoiselles, c'est tout chaud.

— Ah! qu'il est gentil ce Charles!...

— Et vous, monsieur Jules, qu'est-ce que vous nous offrez?

—Mesdemoiselles... je vous offre mon hommage...

— Merci, mais nous aimerions mieux autre chose, nous mourons de soif...

— Eh bien, entrons à l'Eldorado... dit le jeune homme qui a donné de la frangipane; nous entendrons chanter en buvant...

— Ah! oui, mais c'est qu'il faut *renouveler*, murmure l'autre, et ça revient cher!...

— Mais, non, on ne renouvelle plus maintenant...

— Alors, allons à l'Eldorado.

Les jeunes filles se lèvent, les deux couples se donnent le bras et s'éloignent en sautillant plutôt qu'en marchant, et il ne reste plus, encore une fois sur le banc, que l'homme qui a toujours l'air de dormir.

III

UN NOUVEAU DÉBARQUÉ

Deux jeunes gens viennent sur le banc remplacer les deux jeunes filles si rieuses.

L'un de ces jeunes gens a vingt-quatre ans, il est assez bien de figure, mais ses yeux noirs ont une mobilité continuelle qui ne permet guère de lire dans son regard et encore moins dans sa pensée ; ses cheveux noirs sont très en désordre, il est facile de voir que ce jeune homme a peu de soin de sa personne ; son teint est pâle, son air tantôt arrogant, tantôt blagueur. Il est d'une taille au-dessus de la moyenne, mais sa tournure a par trop d'abandon. Sa mise est assez à la mode, et, cependant, il règne dans toute sa personne un laisser-aller qui nuit beaucoup à son élégance.

Celui qui l'accompagne a vingt ans et demi et en paraît à peine seize ; sans être très-joli garçon, ses grands yeux bleus ont du charme : ils sont très-doux et annoncent une extrême timidité, car il les tient souvent baissés ; son teint est blanc, mais il rougit dès qu'on le regarde fixement ; ses cheveux sont châtains, mais ne sont pas peignés avec soin ; son front haut semble promettre quelque chose ; enfin, sa voix est douce comme celle d'une femme... quand une femme n'a point la voix criarde !... ce qui détruit alors tout le charme d'un joli visage.

Celui-ci est mis convenablement, bien que sa toilette sente un peu la province ; son pantalon est trop étroit, son paletot trop court des manches, son chapeau trop haut de forme, tout cela lui donne l'air d'un écolier, mais cependant l'ensemble lui est favorable, parce que ce jeune homme a l'air aussi honnête que modeste, et la modestie devient si rare chez les jeunes gens, qu'on est tout étonné quand on en rencontre chez l'un d'eux.

L'aîné de ces messieurs se jette sur le banc, en disant :

— Reposons-nous ici... Ouf ! ça fatigue, le billard, d'ailleurs c'est par ici que passe mon omnibus, celui qui me mènera à la tour Saint-Jacques où j'ai affaire ce soir...

— Il est donc permis de s'asseoir sur ce banc ? dit l'autre jeune homme en se plaçant près de son ami.

— Comment! si c'est permis!... ces bancs ne sont là que pour ça... Mais j'oubliais, mon pauvre Adolphe, que tu arrives de Brives-la-Gaillarde et que tu ne connais encore rien à Paris!...

— Oh! rien du tout! je suis arrivé à trois heures et demie par le chemin-de fer...

— Et je t'ai rencontré à quatre heures! Sais-tu que c'est bien heureux pour toi! tu ne savais de quel côté tourner... tu regardais à droite, à gauche... tu avais l'air fort embarrassé... où comptais-tu donc aller?

— Chez ma marraine, madame Laurentine Beaunoir, qui demeure rue de Rivoli; j'ai son adresse dans ma poche, et j'allais demander mon chemin...

— Et où étais-tu descendu?

— Dame! à la gare... Je m'étais enquis d'un hôtel; un monsieur, bien honnête, un commissionnaire médaillé, m'avait conduit rue de Chabrol, dans un petit hôtel modeste, presque à l'entrée de la rue... j'y ai laissé ma malle qui contient mon linge, mes effets... car j'ai beaucoup d'effets! entre autres un habit noir superfin pour me parer...

— Fi donc! on ne porte plus d'habits à Paris! c'est ganache!...

— Ah! qu'est-ce qu'on porte donc quand on veut se mettre en toilette?

— Un paletot, un dorsay, une redingote... Mon tailleur te dira tout cela, je te le donnerai, il est un

peu cher, mais il habille comme un ange et on le paye quand on veut... ce qui a bien son charme!

— Enfin, c'est égal, j'ai toujours un bel habit noir et puis un manteau et une bonne redingote à la propriétaire... Qu'est-ce que tu as à rire, Augustin?

— C'est de ce qui forme ta garde-robe ; il faudra changer tout cela, mon ami... n'aurais-tu pas aussi des chemises à jabot par hasard?

— Non, mais j'en ai de brodées et des cravates brodées aussi.

— Bon! il ne te manque plus que des culottes courtes et des souliers à boucles... Ah! mon pauvre garçon, tu as bien des choses à apprendre à Paris, mais c'est toujours par la toilette qu'il faut commencer, parce que c'est sur sa mise que l'on juge quelqu'un.

— Ah! c'est sur la mise que l'on juge si les personnes sont honnêtes?

— Honnêtes... c'est autre chose!... mais si l'on a l'habitude du monde, si l'on est répandu dans la société.

— J'ai laissé ma malle à l'hôtel, mais comme je n'étais pas sûr d'y coucher, parce que ma marraine me logera peut-être, j'ai eu soin de dire à la maîtresse de l'hôtel : « Madame, vous ne donnerez ma malle qu'à la personne qui viendra de la part de monsieur Adolphe Corniquet, arrivé ce matin de Brives-la-Gaillarde et qui reste à coucher chez sa marraine; avec ces indications-là, elle ne peut pas se tromper.

— Est-ce que tu comptes aller chez ta marraine ce soir ?

— Oh ! non... voilà qu'il est bientôt dix heures, ce n'est plus une heure pour se présenter, je coucherai ce soir à mon hôtel, et j'irai demain chez ma marraine, madame Beaunoir.

En ce moment, l'homme qui était toujours resté sur le banc où il avait l'air de dormir, quitte doucement sa place et disparaît, sans que les deux jeunes gens aient fait aucune attention à lui.

— Adolphe, as-tu des allumettes, des chimiques sur toi ?

— Moi, des allumettes ? et que veux tu que j'en fasse ?

— Ah ! c'est vrai, j'oublie toujours que tu ne fumes pas... Tu me l'as dit au café ; mais c'est que maintenant c'est une chose si extraordinaire, un homme qui ne fume pas !... que je ne peux pas le croire.

— C'est singulier, mon pauvre grand-oncle me disait souvent : Mon petit Adolphe, il ne faut pas fumer, c'est très-vilain, très-sale ; d'ailleurs c'est de mauvaise compagnie, on ne doit fumer que dans les cabarets !

— Ton oncle radotait, le cher homme n'était plus de notre temps, et s'il avait vécu à Paris, il n'aurait pas dit cela... mais à Brives-la-Gaillarde même, on doit fumer maintenant, à moins qu'on n'y soit resté tout à fait Limousin !

— Dame!... on n'y fume pas en société, toujours!

— C'est-à-dire que ton oncle, ce vieux père Corniquet, t'élevait comme le *frère Philippe*, dans les *Contes* de la Fontaine, et ne te menait nulle part! Est-ce qu'il ne t'aurait pas dit aussi, toujours comme le frère Philippe, que les femmes sont des *oies?*

— Les femmes, des oies!... ah! par exemple!... ça n'y ressemble guère! les femmes sont... des femmes! ça se voit bien!...

— A quoi?

— Mais... parce qu'elles ne sont pas habillées comme nous!

— C'est là toute la différence que tu y trouves?

Le jeune Adolphe Corniquet baisse les yeux en rougissant et se tait. M. Augustin reprend :

— C'est toute une éducation à faire!... Je parierais que tu n'as pas encore eu de maîtresses!

— Oh! des maîtresses!... ce serait joli... à mon âge!

— Comment! à ton âge! mais tu as vingt ans, je crois?

— Oui, et six mois avec.

— Et, à vingt ans passés, tu n'as pas encore connu l'amour, innocent que tu es!

— L'amour!... oh! je ne me serais pas permis cela!... Cependant, chez nous, il y avait la fille de notre voisine en face, mademoiselle Adolphine, que j'aurais bien aimée... si j'avais osé... mais je n'osais

pas, et pourtant elle était bien aimable avec moi : quand on allait promener, elle se mettait à courir, et puis elle me disait de courir après elle, et elle allait toujours dans des endroits touffus, sous des bosquets, dans des taillis... Quand j'arrivais près d'elle, je lui criais de loin : « Je vous vois ! vous êtes là ! » Alors elle me répondait : « Eh bien, venez m'y chercher... est-ce que vous avez peur de m'approcher ? » J'allais la chercher... elle me tendait la joue... mais je n'osais pas l'embrasser, et je lui offrais mon bras qu'elle prenait en me disant : « On devrait vous mettre dans une boîte ! » Je n'ai jamais compris ce qu'elle voulait dire par là !

— Parbleu ! elle voulait dire que tu étais un serin de ne point embrasser une demoiselle qui t'en offrait l'occasion.

— Ah ! dans une boîte, ça veut dire tout cela !... Une autre fois... c'était un soir... une dame était venue passer la soirée chez mon oncle. C'était madame Guillemet... Elle est encore très-bien cette dame-là, quoiqu'elle approche de la quarantaine ;... elle a un mari, mais il est presque toujours en voyage. Alors, le soir, comme cette dame était venue seule, mon oncle me dit : « Adolphe, tu vas aller reconduire madame Guillemet jusque chez elle. » Très-bien. Je prends mon chapeau et je reconduis cette dame qui, tout le long du chemin, s'appuyait si fort sur moi, que je lui dis : « Est-ce que vous avez mal au pied ? » Et elle me répondit : « Non, ce n'est pas là où ça

m'élance!... » Je n'osais pas lui demander où ça lui élançait. Nous arrivons à sa porte; je lui dis bonsoir; elle s'écrie : « Non, vous allez monter vous reposer un moment. » Moi, je lui réponds que je ne suis pas fatigué du tout. « C'est égal, dit-elle, vous allez monter; d'ailleurs, je veux vous faire goûter de mes abricots à l'eau-de-vie, que j'ai fait moi-même. » Je cède, d'autant plus que j'aime beaucoup les abricots. Nous montons l'escalier, nous entrons chez cette dame; comme elle n'avait pas de domestiques, il n'y avait pas de lumière. C'est égal, nous entrons. Madame Guillemet s'écrie : « Tiens! j'ai oublié de prendre ma bougie chez le portier! » Je veux aller la chercher; elle s'y oppose, en disant : « Ce n'est pas la peine, j'ai ici des chimiques, nous saurons bien allumer. » Elle se met à chercher ses chimiques; mais je ne sais pas comment elle cherchait, avec sa main elle empoignait toujours mon paletot; j'étais obligé de lui dire : « Madame, je n'ai pas de chimiques sur moi... vous vous trompez! » Enfin, elle trouve ses allumettes et nous avons de la lumière. Cette dame se met à son aise; elle ôte son chapeau, son châle, son fichu... elle ôte une foule de choses, puis elle me dit : « Faites comme moi... ne vous gênez pas! » Mais, moi, je n'avais à ôter que mon chapeau. Enfin madame Guillemet va chercher un grand bocal dans lequel étaient ses abricots à l'eau de-vie; elle m'en donne plusieurs dans une tasse. J'ai beau lui dire : « Madame, vous m'en mettez trop, ça va me griser! » elle me répond :

« N'ayez donc pas peur, ça vous donnera du nerf, de l'audace, et vous vous en trouverez bien. » Moi, j'avale les abricots avec le jus... qui était très-fort. Pendant ce temps-là, madame Guillemet continuait de se mettre à son aise, et voilà que tout à coup elle s'écrie : « Ah ! j'ai perdu ma jarretière ! » Aussitôt je me mets à chercher à terre ; en effet, je trouve une belle jarretière en velours rouge. Je lui dis : « Madame, la voilà ! — Eh bien, remettez-la-moi ! » répond-elle en s'asseyant sur un canapé ; « moi, ça me gêne de me baisser. » Ah ! dame ! j'avoue que je me sentis tout troublé, j'étais embarrassé... je ne savais comment m'y prendre !... Cependant cette dame me tendait sa jambe gauche, en me disant : « Je la mets au-dessus du genou. » Je tremblais comme la feuille, enfin je pris mon parti ; j'attachai la jarretière et je cherchai vivement mon chapeau, en disant à cette dame : « Il faut que je me sauve, car mon oncle sera inquiet si je suis longtemps sans revenir. » Alors madame Guillemet se leva aussi et me jeta mon chapeau au nez, en s'écriant : « Fichez-moi le camp, petit jobard ! c'était bien la peine que je vous donnasse de mes abricots !... » Et elle avait l'air très en colère... pourquoi cela ? je lui avais cependant remis sa jarretière presque sans la toucher.

— Ah ! mon pauvre ami !... est-il possible de se conduire aussi bêtement ! Tu méritais bien le nom de jobard que cette dame t'a donné... tu lui avais fait une grande impolitesse !

— Comment! puisque je te dis que je lui avais à peine touché le genou.

— Il me semble que lorsque j'habitais à Brives-la-Gaillarde, les jeunes gens n'y étaient pas si niais que cela... il est vrai qu'il y a déjà cinq ans que j'ai quitté le pays... j'avais dix-huit ans, j'étais encore assez bête près des dames, mais pas autant que toi, cependant. Aujourd'hui, je ne suis plus le même... Ah! vive Paris pour former un homme!...

— La bonne de mon oncle m'a dit qu'on s'y déformait aussi quelquefois!

— Est-ce qu'il faut écouter les radotages d'une bonne!... Que c'est ennuyant de ne point avoir de chimiques!... Ah! voilà mon affaire!...

Un monsieur passait, un cigare allumé à sa bouche; le jeune Augustin s'est levé précipitamment; il a couru à ce monsieur, puis, sans même le saluer, murmure :

— Du feu, s'il vous plaît!

Le passant ôte son cigare de sa bouche, en secoue la cendre, l'aspire, puis le présente à Augustin qui y allume le cigare qu'il avait mis à sa bouche, puis revient se placer à côté du nouveau débarqué, qui l'a regardé faire avec étonnement et lui dit :

— Tu connaissais donc ce monsieur?

— Moi, pas du tout! mais il n'est pas besoin de connaître les gens pour leur demander du feu, et c'est une chose qui ne se refuse jamais; l'individu le mieux mis tendra sur-le-champ son cigare à l'ouvrier

en blouse qui viendra lui présenter sa pipe : ceci est de l'égalité, l'égalité du feu ; c'est à la mode de fumer qu'on la doit, et je crois bien que c'est la seule qui se verra dans le monde, vu que l'égalité est une chimère qui ne peut jamais exister parmi les hommes, parce qu'un imbécile ne vaudra jamais un homme de génie, un paresseux n'égalera pas un travailleur, et un bon sujet vaudra toujours mieux qu'un mauvais... Allez donc me mettre tous ces gens-là au même niveau, donnez-leur à chacun la même fortune, le même bien-être, au bout de l'année, le paresseux et le mauvais sujet n'auront plus le sou, l'imbécile sera resté incapable de rien faire et les autres seront parvenus. Voilà ce que c'est que l'égalité... Mais pour du feu... oh! personne ne s'en refuse... il est vrai que cela ne coûte rien.

Adolphe Corniquet écoutait son ami en ouvrant de grands yeux et de grandes oreilles; je crois même qu'il ouvrait aussi un peu la bouche, ce qui n'est pas un signe d'esprit. Il s'écrie au bout d'un moment :

— Comme tu parles bien à présent, Augustin Béchard! Qu'est-ce que tu fais donc à Paris, pour y être devenu si savant?

— Mon cher ami, je ne suis pas savant du tout!... je suis ici employé dans une maison de commerce... je m'amuse le plus que je peux dans les moments que j'ai de libres; malheureusement, pour s'amuser, il faut toujours de l'argent... Sans argent à Paris...

comme partout, au reste, on fait triste figure, et parfois je suis à court!...

— Toi!... Mais ta mère est riche, cependant! la mère Béchard a du bien là-bas, elle doit t'envoyer de l'argent, à toi, son fils unique!

— Parbleu! à coup sûr, elle m'en envoie; sans cela je serais joli garçon, je ferais une belle figure avec les douze ou quinze cents francs que je gagne ici!...

— Quinze cents francs! mais cela me semble énorme, à moi! Comment! un jeune homme tout seul n'est pas riche à Paris avec quinze cents francs?

— Non, s'il veut bien se mettre, porter des bottines vernies et des gants, il lui restera à peine de quoi boire de l'eau et se nourrir de pommes de terre frites!

— Diable!... et moi qui n'ai en tout, de ce qui m'est revenu de la succession de mon vieil oncle, que quatorze cent vingt-cinq francs... je n'en aurai donc pas pour une année?...

— Non, à moins de vivre comme un rat; mais tu viens probablement faire quelque chose à Paris?

— Je viens voir ma marraine, parce que, quelque temps avant de mourir, mon bon oncle m'a dit : « Narcisse, quand je n'y serai plus, il ne te restera pas grand'chose, vu que presque tout mon avoir était en viager; eh bien, mon ami, il te faudra aller à Paris, voir ta marraine, madame Laurentine Beaunoir; je te laisse une lettre pour elle qui, de son côté, t'aime

beaucoup; elle m'a souvent écrit pour me demander de tes nouvelles. Elle ajoutait : « Si mon filleul a en-« vie de venir à Paris s'y établir, envoyez-le-moi, je « le pousserai ! » Il faudra donc te rendre près d'elle en arrivant à Paris. » Voilà ce que m'a dit mon oncle; et j'allais lui obéir quand je t'ai rencontré dans la rue... J'allais me rendre chez ma marraine, qui doit me pousser, mais tu m'as dit : « Viens donc dîner avec moi, c'est moi qui régale ! » Et j'étais si content de rencontrer tout de suite ici un ancien camarade du pays, que naturellement j'ai accepté. Nous avons très-bien dîné... seulement tu m'as fait beaucoup boire... je n'y suis pas habitué... ça m'a un peu étourdi...

— Bah ! tu as une bonne tête ! tu as bien supporté les abricots de madame Guillemet...

— J'ai payé le dîner, parce que tu n'avais pas d'argent sur toi... C'était un peu cher : douze francs cinquante...

— Ce n'est jamais trop cher quand on dîne bien...

— D'ailleurs, tu me rendras cela, puisque c'est toi qui régalais.

— Sans doute, c'est convenu.

— Après le dîner, tu m'as mené au café; tu as encore voulu me régaler de café, liqueurs, gloria... et c'est moi qui ai payé... Nous en avons eu pour quarante-deux sous...

— C'est bien, c'est bien... je m'en rapporte à toi.

— Ensuite tu as voulu me faire jouer au billard,

mais comme je n'y sais pas jouer du tout, tu t'es mis à faire la partie avec un de tes amis que tu as rencontré là... Vous avez joué un bol de punch et des cigares... Dieu! en avez-vous fumé de ces cigares!... on ne se voyait pas dans ce café... je me croyais dans des nuages...

— Tu t'habitueras à la fumée!

— Enfin, tu as perdu le punch...

— Oui, je ne comprends pas comment cela s'est fait, car je suis beaucoup plus fort que celui avec lequel je jouais; mais il y a des jours où rien ne vous réussit... j'ai manqué des carambolages sûrs!... des carambolages que je fais ordinairement les yeux fermés...

— Avec les frais de billard, les cigares et le punch, il y en a eu pour neuf francs et cinq sous, que j'ai payés...

— Mais le punch était fameux, hein! Tu n'avais jamais bu de si bon punch à Brives-la-Gaillarde?

— Je l'ai trouvé un peu fort, mais il était bon. Au total, ça fait vingt-trois francs et dix-sept sous dont tu m'as régalé... et que j'ai payés pour toi...

— Assez! mon ami, assez... je n'ai pas besoin de tous ces détails... une autre fois je payerai pour toi. Entre amis, voilà comme on agit... ne parlons plus de cette bagatelle. Connais-tu ta marraine?

— Non; je ne l'ai pas vue depuis le jour de mon baptême, et je t'avouerai que je ne la reconnaîtrais pas.

— Ah ! ah ! je le crois ! mais elle aurait pu aller te voir chez ton oncle.

— Elle n'y est pas venue...

— Ce doit être une femme déjà mûre, car enfin tu as vingt ans ?

— Mais il paraît que, quand elle a été marraine de moi, elle était toute jeune, elle avait huit ans à peu près.

— Alors c'est différent... C'est maintenant une femme de vingt-huit ans !... si elle est jolie, tu feras fort bien de te laisser pousser par elle...

— Dame ! je ne suis venu à Paris que pour ça !

— Et que fait-elle, cette belle marraine ?

— Elle a un commerce... mais je ne sais pas de quoi... au reste, j'ai son adresse dans ma poche.

— Et un mari... a-t-elle un mari ?

— Ah ! je n'en sais rien !

— N'importe, il faudra lui chanter comme *Chérubin* à la comtesse *Almaviva :*

J'avais une marraine
(Que mon cœur, que mon cœur a de peine!)

— Je ne connais pas cette chanson-là !

— Comment ! tu ne connais pas *le Mariage de Figaro ?...* Ah ! voilà mon omnibus... adieu, Adolphe... Tu as mon adresse, viens me voir...

— Quand te trouve-t-on ?

— Jamais ! c'est égal, viens toujours... toi, remonte

par là, tu trouveras ta rue de Chabrol à gauche, près de l'embarcadère... au revoir !

Le jeune Augustin Bréchard monte sur l'impériale d'un omnibus qui passait, Adolphe le regarde s'éloigner en se disant :

— Il me dit d'aller le voir... et il n'y est jamais... comment donc pourrai-je le rencontrer !... En attendant, retournons à mon hôtel, car je ne veux pas m'attarder le soir dans une ville que je ne connais pas encore.

Le nouveau débarqué monte le boulevard de Strasbourg, il demande plusieurs fois sa rue, de peur de se tromper, enfin y arrive et reconnaît bientôt l'hôtel où il est déjà venu, il entre, et la maîtresse de la maison pousse un cri de surprise en l'apercevant :

— Quoi ! vous voilà, monsieur ?... Vous avez donc changé d'idée ?

— Comment ! de quelle idée voulez-vous que j'aie changé, madame ?

— Est-ce que vous venez coucher ici, maintenant ?

— Oui, madame. Est-ce qu'il est trop tard ?... et n'auriez-vous plus de chambres ?

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur, mais alors pourquoi avez-vous envoyé chercher votre malle en me faisant dire que vous couchiez chez votre marraine ?

— Moi, madame? je n'ai point envoyé chercher ma malle et je ne vous ai rien fait dire!

— Ah! par exemple! mais on vient de venir, il y a tout au plus un petit quart d'heure, un homme en blouse, une espèce de commissionnaire, il est venu de votre part.

— Chercher ma malle?

— Oui, monsieur.

— Et vous l'avez donnée?

— Sans doute, monsieur, puisqu'on m'a bien dit exactement les paroles convenues par vous : Je viens de la part de M. Adolphe Corniquet, qui est arrivé ce matin de Brives-la-Gaillarde, il veut avoir sa malle parce qu'il couche chez sa marraine...

— On vous a dit cela?

— Comme je viens de vous le répéter!

— Ah! c'est un peu fort!...

— Jeannette!... François!... venez ici... descendez tout de suite!

La servante et le domestique de l'hôtel accourent. La maîtresse leur fait répéter ce dont ils ont été témoins : tous deux ont vu l'homme qui s'est présenté pour retirer la malle, tous deux ont entendu les paroles sur lesquelles on pouvait la livrer.

— Monsieur, dit l'hôtesse au pauvre voyageur, qui est consterné, la faute ne saurait venir de chez moi, car j'étais seule dans cette chambre quand vous m'avez dit sur quelles paroles je pourrais rendre votre malle, c'est donc de vous que la faute est venue;

vous aurez commis l'imprudence de parler de cela devant du monde, dans un restaurant ou dans un café... rappelez-vous bien.

— Mais, madame, je me rappelle fort bien que je n'en ai pas soufflé mot ni en dînant, ni au café !

— Cependant, monsieur, pour me rapporter ces paroles, dites à moi seule, il faut bien que vous les ayez dites devant d'autres, c'est impossible autrement, sans quoi ce serait m'accuser d'avoir, moi-même, abusé de votre confiance, et je ne puis pas souffrir cela, monsieur !

— Mon Dieu, madame, je ne vous accuse pas... je ne mets pas en doute votre probité.

— En ce cas, monsieur, tâchez de mieux vous rappeler où vous avez été ce soir.

— Après avoir dîné et été au café, avec mon ami Augustin...

— Quel est cet ami Augustin ?

— O madame, c'est un camarade de pension, il est du même pays que moi, et ne m'a quitté que tout à l'heure pour monter sur l'omnibus qui va à la tour Saint-Jacques.

— Mais en sortant du café, monsieur, vous n'avez été nulle part ?

— Non, nous nous sommes assis sur un banc de bois sur le boulevard de Strasbourg.

— Et y avait-il du monde sur ce banc quand vous y avez pris place ?

— Non, madame... Ah ! si, une seule personne, un homme qui était endormi...

— Un homme endormi ; comment était-il mis cet homme ?

— Ma foi, je n'y ai pas fait attention ; je crois pourtant qu'il était en blouse.

— Et là, monsieur, sur ce banc, vous n'avez pas causé de votre malle... de la recommandation que vous m'aviez faite ?

— Ah ! si en effet, je me rappelle... j'ai même dit à Augustin les précautions que j'avais prises pour que vous ne donnassiez pas ma malle à des voleurs...

— Et vous avez répété là ces paroles qu'il fallait me dire ?

— Oui... je les ai dites à Augustin...

— Et quand vous avez quitté le banc, l'homme endormi y était-il encore ?

— Attendez... que je me rappelle... non... j'étais tout seul quand Augustin est monté en omnibus, il n'y avait plus que moi sur le banc...

— Ne cherchons pas plus loin, monsieur, c'est l'homme qui faisait semblant de dormir qui a retenu vos paroles et qui s'est hâté de venir ici demander votre malle...

— Il serait possible !... cet homme était donc un voleur ?

— Il n'y a pas de doutes, monsieur ! Est-ce qu'il y avait de l'argent dans votre malle ?

— Non, heureusement, mes effets seulement ; j'ai tout mon argent sur moi en billets et en or... au moins on ne me le volera pas, celui-là...

— Ah ! monsieur, ne vous avisez pas de dire que vous avez beaucoup d'argent sur vous, car vous vous feriez encore voler !

— Voler sur moi... ah ! je les en défie.

— Vous ne vous doutez pas combien les voleurs sont rusés !

— Ainsi, c'est fini de ma pauvre malle ?

— Monsieur, il faudra aller faire votre déclaration au commissaire, j'irai avec vous et je donnerai le signalement exact de l'homme qui est venu demander votre malle... Voulez-vous y aller tout de suite, monsieur ?

— Madame, je suis bien fatigué, j'aimerais mieux me coucher ; est-ce qu'il ne sera plus temps d'y aller demain ?

—Pardonnez-moi, monsieur; demain matin alors... Ah ! je suis bien désolée de ce qui vous arrive !

— Et moi aussi, madame, mais il faut bien prendre son parti... et j'ai si envie de dormir...

— François, conduisez monsieur au numéro 8... monsieur ne veut rien prendre ?

— Non, madame, j'ai bien assez pris comme cela aujourd'hui... mon ami m'a régalé toute la journée... Ah ! comme l'argent va à Paris... Bonsoir, madame.

— Bonsoir, monsieur ; à demain.

Adolphe Corniquet suit le domestique et se hâte de se coucher.

Maintenant, lecteur, je vous entends me dire : « Mais vous avez commencé cet ouvrage par nous faire l'éloge des bancs de bois établis sur les boulevards, en nous disant que vous ne compreniez pas la susceptibilité de ceux qui avaient peur de se compromettre en s'y asseyant ; vous avez même ajouté que vous aimiez mieux vous frôler contre la blouse d'un ouvrier que contre l'habit musqué qui déguise souvent un filou, et, maintenant, vous faites voler ce pauvre Adolphe par un individu en blouse, assis sur un banc, derrière lui ! »

Permettez, il y a toujours des exceptions ! Je n'ai jamais prétendu vous dire que la blouse ne couvrait que des gens vertueux et honnêtes ! si je vous l'avais dit, d'ailleurs, vous ne m'auriez pas cru, et vous auriez eu raison.

IV

UNE MAITRESSE FEMME

Adolphe a dormi comme on dort a vingt ans, quand on n'est pas amoureux et qu'on se porte bien. En se levant, il voudrait mettre du linge blanc et faire un peu de toilette, afin de ne point se présenter chez sa marraine avec son costume de voyage, mais c'est alors seulement qu'il se souvient qu'il a été volé et ne possède plus, pour tout vêtement, que ceux qu'il portait sur lui la veille ; force lui est donc de s'en contenter. Pour se consoler de son malheur, il se dit encore :

— Comme c'est heureux que j'aie gardé tout mon argent sur moi !... on me l'aurait pris avec ma malle.

Puis il se rappelle qu'il doit aller chez le commis-

saire avec son hôtesse; il se hâte d'achever de s'habiller, se brosse longtemps afin de tâcher de perdre son aspect de voyageur et va trouver son hôtesse, qui lui dit :

— Allons-nous chez le commissaire, monsieur ?

— Sans doute, ne me l'avez-vous pas conseillé hier, madame?

— Certainement! par exemple, je doute bien qu'il vous fasse retrouver ce qu'on vous a volé !

— Alors ce n'est donc pas la peine d'y aller?

— Oh! pardonnez-moi... si ça ne fait pas de bien, cela ne peut pas faire de mal... D'ailleurs, je dois me mettre en règle.

On se rend chez le commissaire. Adolphe conte ce qui lui est arrivé ; l'hôtesse ce que lui a dit l'homme qui est venu chercher la malle. Le commissaire demande des détails sur ce que renfermait la malle, et veut savoir si, parmi les effets d'habillements, il n'y en a pas qui puisse être reconnaissable.

Après s'être gratté le front, Adolphe s'écrie :

— Ah ! parmi mes gilets, il y en avait un qui était fort original, et que je ne mettais presque jamais, mais je le conservais parce qu'il m'avait été donné par mon oncle. Il est en poil de chèvre à larges raies bleues et oranges et parsemé de petites étoiles rouges... mon oncle prétendait que c'était une étoffe de Perse, mais, quand je le mettais, tout le monde riait en me regardant.

— Fort bien, monsieur, ce gilet-là pourra peut-

être nous mettre sur la trace de votre voleur. Revenez dans une quinzaine de jours, nous vous dirons si nous avons découvert quelque chose.

En sortant de chez le commissaire, Adolphe entre déjeuner dans un café, parce qu'il ne veut pas arriver à jeun chez sa marraine. Puis il regarde de nouveau l'adresse de madame Laurentine Beaunoir et se dit :

— Maintenant, allons rue de Rivoli... voir cette marraine que je ne connais pas et qui doit me pousser... Comment va-t-elle me recevoir ?... je ne sais pourquoi je me sens tout tremblant pour me présenter à cette dame... Cependant, puisqu'elle avait écrit à mon oncle : « Envoyez-moi mon filleul, » c'est qu'elle n'a pas l'intention de me mettre à la porte... elle a vingt-huit ans... ce n'est pas une vieille femme... il me semble que j'aurais préféré que ce fût une vieille femme, j'en aurais eu moins peur !... mais peur ou non, il faut y aller.

Laurentine, marraine de Corniquet, est veuve depuis quatre ans, de M. Beaunoir, qu'elle avait épousé lorsqu'elle n'avait encore que dix-neuf ans. L'amour n'avait été pour rien dans ce mariage, Laurentine avait tout simplement obéi à ses parents. Cependant, M. Beaunoir était un beau garçon, mais très-vaniteux, très-infatué de sa personne, et persuadé d'avance que celle qu'il voudrait bien épouser, serait trop heureuse de l'avoir pour mari, il ne s'était pas donné la peine de chercher à lui plaire.

De telles unions sont assez communes, et l'on sait

quelle en est souvent la suite ; les époux vivent ensemble très-froidement ; le mari court la prétantaine, quelquefois la femme en fait autant. Ici, cependant, le mari seul s'était dérangé ; Laurentine, fidèle à ses devoirs, veillait sur son ménage et s'occupait activement de son commerce, que M. Beaunoir négligeait totalement pour ne songer qu'à ses plaisirs. Au bout de cinq ans de mariage, ce monsieur était mort énervé, épuisé par suite de ses folies et laissant sa maison de commission dans un fort mauvais état ; mais alors, au lieu de perdre courage, la jeune veuve avait redoublé d'efforts, de travail pour reconquérir la confiance, le crédit que l'on ne voulait plus accorder à son mari ; elle y était parvenue et, deux ans après la mort de celui-ci, la maison de commission tenue par Laurentine faisait de fort bonnes affaires et n'avait plus un seul créancier.

On doit penser, d'après cela, que la jeune veuve était une maîtresse femme, sachant commander et se faire obéir. Son abord répondait à l'idée que l'on pouvait se faire de son caractère : Laurentine était grande, fort bien faite, un peu brune de peau, mais pourvue d'une paire d'yeux noirs pleins de feu, dont l'expression était habituellement sévère. Ses cheveux noirs étaient longs et abondants, son front haut, sa bouche un peu grande et ses dents fort belles, mais comme elle souriait rarement, on voyait peu ce dont une autre femme n'aurait pas manqué de tirer avantage. En général, son aspect

était froid, sérieux, et sa parole brève n'invitait pas à la causerie.

Vous connaissez maintenant la marraine d'Adolphe. Sa maison de commission occupait deux commis, l'un : M. Putois, âgé de soixante ans, homme exact, arrivant toujours à son bureau à neuf heures, et ne bougeant plus de sa place jusqu'à cinq; mais incapable de faire autre chose que de tenir son grand-livre, ses comptes courants, et n'ayant été au spectacle que quatre fois depuis qu'il est au monde. En revanche, très-fort à la pêche et au domino.

Le second commis est un petit jeune homme de dix-huit ans qui n'aurait pas la taille pour être soldat; en revanche, sa figure forte, carrée, est celle d'un gaillard robuste, et ses cheveux abondants qu'il porte toujours fort longs, donnent à sa tête un aspect de porc-épic; mais son nez, assez petit, est tellement retroussé, que l'on en voit presque le fond, ce qui n'a rien de séduisant. Tout cela n'empêche par le jeune Puceron de se croire fort joli garçon, de se moquer de tout le monde et de chercher sans cesse à jouer quelques tours à ses amis et connaissances.

Il y a ensuite un garçon emballeur qui est souvent employé par la maison. Puis, enfin, la bonne, qui fait le ménage et la cuisine, grosse réjouie de vingt-quatre ans, que M. Puceron tâche de pincer toutes les fois qu'elle passe près de lui. Les bureaux sont au rez-de-chaussée; la veuve a son appartement à l'entresol.

Laurentine était dans ses bureaux, près de ses deux commis, lorsque Margotte, sa bonne, vient lui dire qu'un jeune homme demande à lui parler.

— Eh bien, qu'il entre ce jeune homme, répond Laurentine, tout en continuant de parcourir son livre de caisse.

— Madame, c'est que ce monsieur n'ose pas... Il veut d'abord savoir si cela ne vous dérangera pas de le recevoir en ce moment.

— Qu'est-ce que cela signifie? est-ce que ce monsieur me prend pour un ministre ou un directeur de théâtre? est-ce que je ne suis pas toujours visible, moi?... Allons, Margotte, je n'aime pas toutes ces cérémonies!... fais entrer ce monsieur, ou mets-le à la porte, que cela finisse.

Margotte s'en va, et le petit Puceron sourit, en murmurant :

— Il paraît que cet individu prend madame pour une comète qui n'est pas toujours visible à l'œil nu.

Au bout d'un moment, Adolphe Corniquet, tenant à la main sa lettre de créance, entre dans la pièce comme un criminel que l'on pousserait devant ses juges. Il fait alors une si drôle de figure, tout en marchant les yeux baissés, que le jeune Puceron se courbe sur son pupitre pour étouffer son envie de rire, tout en disant à voix basse :

— Oh! ces manches! oh! ce pantalon!... nous avons trop lésiné sur l'étoffe.

Cependant Adolphe qui s'avance, toujours les yeux

baissés, s'arrête devant le bureau où travaille le vieux Putois, en balbutiant :

— Est-ce à madame Laurentine Beaunoir que j'ai l'honneur de parler?

Alors le petit Puceron part d'un éclat de rire homérique; la maîtresse de la maison ne peut elle-même s'empêcher de sourire, tandis que le vieux commis, relevant la tête, répond d'un air indécis :

— Je ne crois pas, monsieur.

— Que me voulez-vous, monsieur? demande la veuve en élevant la voix; c'est moi qui suis madame Beaunoir.

Adolphe se décide alors à lever les yeux, marche vers la personne qui vient de lui parler, la regarde un instant, puis rebaisse bien vite ses regards vers la terre, en murmurant :

— Alors vous êtes ma marraine... je suis votre filleul Adolphe Corniquet.

— Comment! c'est vous qui êtes mon filleul?

— Oui, madame... c'est moi qui suis le filleul de ma marraine...

— Il est le filleul de sa marraine!... murmure le petit Puceron en se renversant sur sa chaise; ah! comme il en a bien l'air!...

Mais un regard sévère de Laurentine fait cesser les ricanements du petit commis; puis elle va tendre la main à Adolphe, en lui disant :

— Vous pensez bien que je ne vous aurais pas reconnu, ne vous ayant pas vu depuis votre baptême!

— Oh! ni moi non plus, ma marraine; mais voilà une lettre que feu mon bon oncle m'a laissée pour vous...

— Oh! je n'en ai pas besoin pour vous croire...

— C'est égal, prenez-la toujours, pour que vous soyez sûre que je suis bien Adolphe Corniquet...

— Adolphe!... mais c'est le nom de Laurent que je vous avais donné, moi?

— Ah! oui; mais mon oncle n'aimait pas ce nom-là, parce qu'il disait qu'on avait mis mon patron sur le gril... Voilà pourquoi il m'appelait toujours Adolphe... ce qui n'empêche pas que je sois un Corniquet.

M. Puceron ne peut s'empêcher de dire entre ses dents :

— Corniquet... Corniquet... qui est cornu!... ça va de source.

— Allons, voilà qui est entendu, je vous appellerai Adolphe, puisque ce prénom plaisait mieux à votre oncle. Et, dites-moi, vous arrivez, n'est-ce pas?...

— Non, ma marraine; je suis arrivé d'hier... dans la journée.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas venu tout de suite ici?

— Ma marraine... c'est que, en descendant du chemin de fer, j'ai fait la rencontre d'un de mes anciens camarades du pays... Augustin Bréchard, que je n'avais pas vu depuis cinq ans... Il était bien content de me revoir... moi aussi; il m'a fait tout plein

d'amitiés... il a voulu absolument m'emmener dîner avec lui...

— Augustin Bréchard!... j'en ai entendu parler de ce jeune homme... c'est, dit-on, un assez mauvais sujet!...

— Il dit qu'il est très-répandu dans le monde et qu'il y voit ce qu'il y a de mieux...

— Reste à savoir dans quel monde. Ensuite, après dîner, qu'avez-vous fait?

— Ma marraine, nous avons été au café; Augustin a joué au billard, nous avons pris de la bière, du punch...

— Qu'est-ce qui a payé tout cela?

— Ma marraine, c'est Augustin qui m'a régalé... mais c'est moi qui ai tout payé... parce qu'il n'avait pas d'argent sur lui...

— Je l'aurais parié... Monsieur Puceron, tâchez donc de vous tenir tranquille et de vous occuper de votre ouvrage!... Enfin, Adolphe, vous avez quitté ce M. Augustin?...

— Oui, ma marraine; mais comme il était alors dix heures du soir, j'ai pensé qu'il était trop tard pour me présenter chez vous, et je suis allé coucher dans un petit hôtel, rue de Chabrol, où j'étais descendu en arrivant.

— Fort bien. Où sont vos bagages?

— Mes bagages?

— Sans doute; votre malle, votre sac de nuit, vos effets, enfin. Vous les avez probablement laissés à

votre hôtel, je vais les envoyer chercher par l'emballeur. Le numéro de l'hôtel?

— Oh! ce n'est pas la peine, ma marraine, on ne les y trouverait pas... on m'a tout volé!...

— Volé!... comment? vous êtes arrivé d'hier à Paris, et déjà on vous a volé tous vos effets!... Comment cela se fait-il? parlez, expliquez-vous donc!

Adolphe raconte ce qui lui est arrivé la veille, et comment, par son imprudence, un voleur a pu se faire remettre la malle qu'il avait laissée à son hôtel.

Laurentine a écouté ce récit avec attention; elle a souvent froncé le sourcil, et lorsque Adolphe a fini, elle lui dit d'un ton sévère :

— Mon cher filleul, vous avez mal débuté à Paris, et si vous avez été volé, c'est de votre faute : d'abord, en arrivant, vous deviez sur-le-champ vous rendre ici, au lieu d'aller passer la journée à courir les cafés avec ce M. Augustin... qui s'est fait régaler par vous et ne vous a pas régalé... Vous apprécierez plus tard ces soi-disant amis, qui sont charmants avec vous quand vous avez de l'argent, et vous tournent le dos quand vous êtes à sec; ils ne sont bons qu'à vous faire faire des sottises. Et votre argent, est-ce qu'on vous l'a pris avec votre malle?

— Oh! non, ma marraine; bien heureusement j'avais gardé dans mon portefeuille tout mon héritage... les quatorze cents francs qui me viennent de mon oncle, et j'ai toujours mon portefeuille sur moi...

— C'est fort heureux, en effet. Donnez-moi ce portefeuille...

— Le voilà, ma marraine...

— Je prends vos quatorze cents francs, car je pense que vous ne voulez pas n'avoir que la chemise, les bas et le mouchoir que vous portez sur vous; il faut donc que je vous achète tout cela, que je remonte entièrement votre garde-robe... mais soyez tranquille, je ne dépenserai pas tout votre argent. J'espère que vous avez confiance en moi?

— Oh! assurément, ma marraine.

— Je vois que vous êtes encore bien enfant, que vous ne sauriez pas agir avec sagesse; c'est donc à moi de veiller sur vous et de faire en sorte que vous vous conduisiez bien. Avez-vous encore de l'argent sur vous?

— Ma marraine, j'ai encore deux francs et six sous...

— Tenez, voilà vingt francs... c'est bien assez pour un jeune homme d'avoir vingt francs dans sa poche... surtout ne vous laissez plus régaler par des amis qui vous font ensuite payer.

— Je m'en souviendrai, ma marraine.

— Vous logerez ici; j'ai là-haut une chambre pour vous coucher. Vous mangerez avec moi. Ensuite vous travaillerez ici... près de ces messieurs... on vous y placera un bureau... Que savez-vous faire?

— Je ne sais pas, ma marraine.

— Comment! vous ne savez pas ce dont vous êtes capable?...

— Je veux dire que je sais écrire... calculer... mais je n'ai appris aucun état...

— Eh! mon Dieu! mon cher filleul, est-ce que vous croyez que je veux faire de vous un emballeur!... Enfin, on vous mettra au plus facile... on verra ce que vous pouvez faire... Margotte! Margotte!

La grosse réjouie arrive en sautillant, et le petit Puceron lui lance un regard enflammé.

— Margotte, vous allez conduire mon filleul Adolphe à la chambre que j'ai fait préparer là-haut et qui est à côté de la vôtre, afin qu'il connaisse son logement.

— Oui, madame. Ah! c'est monsieur qui va coucher tout près de moi... Ah! ben, m'sieur, j'espère que vous ne ronflez pas!... c'est qu'il n'y a qu'une mince cloison qui nous séparera... et si vous ronfliez, je vous entendrais trop!...

— Mademoiselle... je... je ne sais pas si je ronfle...

— N'écoutez donc pas Margotte... Ah! à propos, Adolphe, est-ce que vous fumez?

— Non, ma marraine, pas encore; mais comme mon ami Augustin m'a dit que c'était indispensable à un jeune homme pour avoir bon genre, je vais apprendre, et...

— Si vous voulez m'être agréable, au contraire, vous n'apprendrez pas et ne vous donnerez pas cette habitude sale et funeste que les Français ne connais-

saient point autrefois. Si c'eût été déjà chez vous un goût bien prononcé, vous auriez été libre de fumer... mais pas ici. Puisque vous ne l'avez pas encore, croyez-moi, ne vous y adonnez pas, vous vous en trouverez mieux.

— Il suffit, ma marraine. Oh! moi, je n'en avais nulle envie, et, sans Augustin, je n'y aurais jamais songé!

— Je ne pensais pas à l'essentiel! vous n'avez pas déjeuné sans doute, et vous devez avoir faim...

— Pardon, ma marraine, mais j'ai déjeuné... Je ne voulais pas venir chez vous... pour manger tout de suite...

— C'eût été tout naturel cependant. Eh bien, suivez la bonne, et moi je vais sur-le-champ courir pour vous refaire un trousseau.

Adolphe s'incline et suit Margotte que M. Puceron tâche de pincer au passage; mais comme il a mal pris son temps, c'est d'Adolphe qu'il pince le mollet, ce qui est cause que celui-ci se retourne et lui fait un profond salut. Quant à Laurentine, elle est déjà remontée chez elle.

Resté seul avec le père Putois, le petit Puceron donne carrière à sa gaieté. Il se balance sur sa chaise en s'écriant :

— Ah! qu'il est bon le Corniquet!... il ne sait pas ce qu'il sait faire! il ne sait pas s'il ronfle en dormant... il est probable qu'il ne sait pas qu'il mange quand il a la bouche pleine... En voilà un jobard qui

ne fume pas! et avec lequel je vais avoir de l'agrément!... il gobera toutes les blagues que je lui débiterai... O brave filleul de ta marraine! tu peux te flatter de n'avoir pas inventé les feux d'artifices!... Papa Putois, avez-vous vu des feux d'artifices?

— Si j'en ai vu!... c'est-à-dire que je n'en manque pas un, toutes les fois qu'il y a une grande fête!...

— Et savez-vous qu'est-ce qui a inventé la poudre?

— La poudre?... ma foi non... Ah! attendez donc... je crois qu'on m'a dit que c'étaient les Chinois...

— Mon papa Putois, ce ne sont pas les Chinois, mais je vais vous le dire, moi : celui qui a inventé la poudre... c'est un coiffeur!...

V

ADOLPHE COMMIS CHEZ SA MARRAINE

En descendant de sa chambre, qu'il a trouvée fort gaie, car, bien que dans les mansardes, elle donne sur la rue de Rivoli, Adolphe est installé à un bureau que l'on a placé entre celui du vieux et celui du jeune commis.

Laurentine se tenait habituellement dans une pièce à côté, où était la caisse, et dont la porte n'était presque jamais fermée, afin que tout en faisant ses comptes elle pût avoir l'œil sur ses employés.

En attendant le retour de la maîtresse du logis, on a mis sur le pupitre destiné à Adolphe tout ce qui doit se trouver sur un bureau : papier, encre, plumes, canifs, etc.

Le petit Puceron s'approche du nouveau venu, en lui disant d'un air narquois :

— Monsieur le filleul, savez-vous bien tailler les plumes?

— Mais je crois que oui, monsieur ; du moins, assez bien pour moi.

— Vous devez vous servir de plumes d'oie?

— Certainement, monsieur.

— Je l'aurais parié! Eh bien, faites-moi donc le plaisir de me tailler celle-ci ; mon canif ne vaut plus rien et j'ai mal au doigt.

— Avec plaisir, monsieur.

Et Adolphe prend la plume qu'on lui présente sans remarquer qu'elle est de fer. Il donne dessus deux ou trois coups de canif, puis s'arrête tout surpris de la résistance qu'il éprouve. Pendant ce temps, M. Puceron ricane, tout en disant :

— Eh bien, est-ce que ça ne va pas?... c'est que votre canif ne vaut rien!... allez ferme!...

Mais Adolphe s'arrête au contraire :

— Monsieur, ce n'est pas une plume ordinaire que vous m'avez donnée là... voilà mon canif tout abîmé!... Ah! vous riez... vous avez voulu vous moquer de moi...

— J'ai voulu voir si vous connaissiez les plumes de fer. Comment! monsieur le filleul, vous n'êtes pas plus avancé que cela dans votre pays?

— J'ignore si l'on connaît ces plumes-là à Brives-

la-Gaillarde, mais moi je ne m'en étais jamais servi, d'autant plus que j'écrivais fort peu.

«Je crois qu'il va nous faire *de la belle ouvrage!*» se dit le petit commis en se frottant les mains. Puis retournant vers Corniquet :

— Monsieur le filleul, vous n'avez pas voulu vous appeler Laurent parce qu'on a mis votre patron sur le gril, n'est-ce pas?

— Monsieur, ce n'est pas moi, c'est mon oncle qui n'aimait pas ce nom-là ; il avait aussi envie de m'appeler Narcisse.

— C'eût été un nom bien plus dangereux...

— Comment ! Narcisse est un nom dangereux ?

— Vous ne connaissez donc pas la mythologie ?...

— Un peu, mais pas beaucoup... mon oncle prétendait que la mythologie était remplie d'indécences.

—Votre oncle n'avait pas absolument tort. Eh bien, monsieur le filleul, Narcisse était fils de *Céphise* et de *Liriope*. Il était si beau que toutes les nymphes en étaient amoureuses, mais il faisait le cruel et n'en écoutait pas une. Un jour, en revenant de la chasse, il se regarda dans une fontaine et devint si épris de lui-même, qu'il en sécha de langueur et fut métamorphosé en fleur. Croyez-moi, que cela vous serve de leçon, monsieur ; ne vous regardez jamais dans une fontaine ni même dans un seau plein d'eau, car

vous risqueriez de devenir pour le moins un œillet d'Inde!...

Adolphe ne répond rien, il reste impassible, et le petit Puceron retourne à sa place en se disant: « Je gage qu'il n'a pas compris que je me moquais de lui... il est par trop bête ! il n'y a plus de plaisir. »

Le retour de la patronne met fin à cette conversation ; Adolphe baisse les yeux dès qu'il l'aperçoit, il se sent trembler devant elle comme un écolier en faute devant son précepteur.

— Je viens de faire des emplettes pour vous, mon cher filleul, dit Laurentine, et on portera tout cela dans votre chambre ; j'ai dépensé deux cent vingt francs en chemises, bas, mouchoirs, faux cols, cravates, trouvez-vous que ce soit trop ?

— Oh ! non, ma marraine !

— Quant au reste, je vous indiquerai un magasin de confection à prix fixe. Vous saurez bien vous choisir vous-même des pantalons, des gilets... hein ?

— Oh ! je crois que oui !...

Laurentine fait un léger mouvement d'épaules qui signifie :

— Décidément, je crois que mon filleul est un imbécile !

Puis elle s'approche du bureau devant lequel Narcisse est assis :

— Que faisiez-vous là ?

— Moi?... mais rien, ma marraine.

— Monsieur s'exerçait à tailler des plumes de fer! dit le petit Puceron d'un air moqueur.

— Monsieur Puceron! dit Laurentine d'un ton sévère, tâchez de faire votre besogne sans vous occuper de ce que font les autres. Mon filleul arrive de son pays... il ne connaît rien encore aux habitudes, aux usages de Paris; si je m'aperçois que vous cherchez à l'atiraper, à *le faire aller!* comme vous dites si élégamment, c'est à moi que vous aurez affaire.

Le petit commis ne souffle pas mot, il se baisse sur son ouvrage et se met à griffonner. La belle veuve va à son bureau, y prend divers papiers et revient près de son filleul :

— Tenez, Adolphe, vous copierez ces lettres-là... voilà ensuite des additions à faire... nous verrons comment vous vous en tirerez..., si vous ne pouvez pas écrire avec des plumes de fer, en voici d'autres...

— Oh ! je m'y accoutumerai, ma marraine...

— Quand vous aurez fini ce que je vous donne à faire, vous me rapporterez tout cela à mon bureau.

— Oui, ma marraine.

Laurentine est retournée dans son cabinet. Adolphe se met sur-le-champ à l'ouvrage, et M. Puceron, qui est vexé d'avoir reçu une semonce, se dit :

« Ah ! on me gronde à cause du filleul !... c'est bon... on verra la suite... on verra la besogne que

ce jeune jobard est en état de faire, et on sera trop heureux alors que je sois là pour réparer ses bévues !... »

Et, de temps à autre, M. Puceron jette les yeux sur Narcisse, qui travaille avec assiduité ; il voudrait bien aller jeter un coup d'œil sur ce qu'il fait, mais la patronne est dans son cabinet, dont la porte est ouverte, il n'y a pas moyen de bouger.

Au bout de trois quarts d'heure, Narcisse se lève et va porter à Laurentine ce qu'il a fait.

— Quoi ! vous avez déjà fini ? dit celle-ci, voyons votre travail.

Elle pousse un cri de surprise en examinant ce que son filleul a fait : l'écriture est charmante, les chiffres très-bien faits et les additions fort justes.

— Oh ! mais c'est fort bien cela, mon ami, dit Laurentine ; votre écriture est belle, parfaitement lisible... vos chiffres sont bien faits... vos additions justes... Allons, je vois que je n'aurai qu'à me louer de votre travail... si vous ne savez pas parler, en revanche vous savez écrire et compter, cela est l'essentiel, le reste vient toujours assez vite... Messieurs, venez donc voir le travail de mon filleul.

Les commis se hâtent de se rendre à l'invitation de leur patronne, mais le petit Puceron est rouge de dépit, car ils'attendait à ce qu'Adolphe serait grondé, tandis qu'au contraire ce sont des éloges que celui-ci reçoit.

Le vieux Putois admire l'écriture du filleul et dit :

— C'est parfaitement net... on croirait que c'est lithographié.

— C'est de la bâtarde ! murmure Puceron en se pinçant la bouche.

— Je ne sais pas si cela s'appelle de la bâtarde ! dit Laurentine, mais je vous souhaiterais, monsieur Puceron, d'écrire aussi bien que cela !

— Madame, chacun a son genre.

— Maintenant Adolphe, prenez ce livre de comptes, je vois que je puis vous le confier, vous les mettrez tous au net.

Chacun retourne à sa besogne. M. Puceron a la bouche close, il ne regarde plus du côté d'Adolphe, mais il se met à tailler son crayon et le casse trois fois de suite. A six heures moins quelques minutes, il prend son chapeau et disparaît, car il ne mangeait pas chez sa patronne, tandis que le vieux commis avait le dîner compris dans ses appointements ; le papa Putois étant célibataire, c'était pour lui une grande douceur de ne point être obligé de manger chez un traiteur. Mais aussi, après le dîner, il retournait travailler à son bureau jusqu'à huit heures et demie.

A six heures précises, Margotte vient annoncer que le dîner est servi.

— Allons, messieurs, venez, dit Laurentine en quittant son cabinet.

Adolphe se sent tout embarrassé ; il a très-faim, mais il a encore plus peur. Cependant, il se décide à suivre M. Putois. Sa marraine le fait placer en face d'elle, en lui disant :

— Ce sera votre place tous les jours, mon filleul, aujourd'hui nous sommes entre nous. Assez souvent j'ai quelques personnes à dîner, mais lors même que j'aurai du monde, il faudra toujours vous mettre à votre même place. Maintenant, ne craignez pas de satisfaire votre appétit ; à votre âge on mange bien !

— Oh ! oui, ma marraine.

— Il faut faire honneur à la cuisine de Margotte.

Adolphe s'incline et mange tout ce dont la belle veuve couvre son assiette. Pendant le dîner, le papa Putois ne s'occupait que de manger, et toute sa conversation se bornait à :

— C'est fort bon... c'est délicieux... je vous en demanderai encore.

Laurentine espérait que la compagnie de son filleul jetterait un peu de gaieté et d'animation pendant le dîner, mais en vain elle essaye de faire causer Adolphe, celui-ci ne répond que par monosyllabes, en tenant toujours ses regards attachés sur son assiette. « Je crois que mon filleul aime mieux manger que parler, se dit la veuve ; décidément, il n'est pas fort dans la conversation !... mais il écrit et calcule très-bien, c'est toujours quelque chose. »

Après le dîner, Adolphe veut se remettre à son

bureau ainsi que le fait le père Putois, mais Laurentine lui dit :

— Nous n'avons pas, pour le moment, de besogne pressée, vous pouvez aller, mon ami, un peu vous promener dans Paris que vous ne connaissez pas; seulement ne rentrez pas tard et retenez bien l'adresse de la maison, car on peut se perdre dans Paris...

— O ma marraine, j'ai une langue... je demanderais mon chemin !

« S'il a une langue, il ne l'use guère !» se dit Laurentine en remontant à son appartement.

Adolphe sort, se promène longtemps, admire les boutiques et surtout les cafés, dont l'élégance, le luxe le jettent dans l'admiration ; il y en a quelques-uns surtout qui lui semblent si splendides, qu'il se dit :

— Je n'oserais jamais entrer là-dedans avec des bottes crottées. Et pourtant, en regardant quelque temps à travers les vitres, il s'aperçoit que même dans les beaux cafés la société est infiniment mêlée. Il regrette de n'avoir pas Augustin pour lui servir de guide, mais bientôt il se souvient des paroles de sa marraine et pense qu'il vaut peut-être mieux pour lui que son ami ne lui ait pas donné son adresse.

Adolphe est rentré à dix heures ; en montant à sa chambre, il rencontre Margotte qui montait aussi à la sienne, il lui dit :

— Mademoiselle Margotte, est-ce que ma marraine est couchée ?

— Oh ! pas encore... mais madame m'a dit qu'elle n'avait plus besoin de moi et je vais taper de l'œil...

— Mademoiselle, est-ce que je ne dois pas, avant de me coucher, aller souhaiter le bonsoir à ma marraine, afin qu'elle sache que je suis rentré ?

La bonne part d'un gros éclat de rire, en s'écriant :

— Ah ! ben... à votre âge... êtes-vous simple !... est-ce que vous n'êtes pas assez grand pour vous coucher quand ça vous fait plaisir ?... N'ayez pas peur, vous ne serez pas grondé pour ça...

— Alors... bonsoir mademoiselle Margotte...

— Bonsoir, monsieur... ne faites pas de mauvais rêves... et ne ronflez pas surtout !

Margotte est rentrée chez elle en se disant : « Il ne ressemble pas au petit Puceron, ce jeune homme-là !... L'autre est un peu trop farceur... mais celui-ci a l'air bien engourdi. »

Laurentine déjeunait dans son appartement et ne descendait qu'après dans ses bureaux. Elle demande à son filleul comment il a employé sa soirée, et celui-ci répond qu'il s'est promené.

— Vous pourrez aller, de temps à autre, au spectacle, reprend Laurentine, je vous y engage même ; le spectacle est le délassement le plus convenable et souvent le plus utile à un jeune homme ; le théâtre n'est pas toujours l'école des mœurs, mais au moins il est toujours celle de la mode, des usages du monde.

— Et à quel théâtre faut-il donner la préférence, ma marraine ?

— Allez un peu partout, il n'y a pas de mal à connaître tous les genres.

Le soir même, Adolphe se rend au Théâtre-Français, il en sort enchanté de sa soirée. Le lendemain, M. Puceron, qui n'ose plus lui faire tailler des plumes de fer et cherche cependant toujours à se moquer de lui, ne manque pas de lui demander ce qu'il a vu représenter.

— *Cinna* et *les Plaideurs*, répond Adolphe.

— Ah ! beau !... très-beau !... c'est toujours la même pièce, seulement les Romains se déguisent en juges pour que le dénoûment soit plus gai.

Narcisse ne répond rien, mais il regarde le petit commis en souriant d'une certaine façon qui déconcerte celui-ci. S'apercevant qu'il n'a pas réussi, M. Puceron s'attaque alors au vieux Putois :

— Et vous, estimable monsieur Putois, homme rare... *rara avis !* qui n'avez été encore que quatre fois au spectacle et vous avez soixante ans ! ces quatre fois-là ont dû terriblement marquer dans votre existence !... vous en souvenez-vous au moins ?

— Parfaitement, monsieur ! La première fois, je sortais de pension, j'avais treize ans ; on m'a mené voir *le Pied de mouton :* c'était superbe, magnifique... il y avait des anges et des diables !...

— Nous le connaissons, après ?

— La seconde fois, j'avais vingt ans et demi ; je

venais de tirer à la conscription, et, comme j'avais eu un bon numéro, mes parents me régalèrent du spectacle. On me mena au théâtre du Cirque ; je vis une pièce à coups de canon, de fusils... je n'en sais plus le nom, mais on se battait continuellement.

— Comme vous ne partiez pas pour l'armée, c'était pour vous donner une idée de la guerre, comme si vous y aviez été... ensuite?...

— Ah! la troisième fois... j'avais trente-neuf ans... je faisais la cour à une dame... qui aimait le spectacle, je la menai au théâtre du Palais-Royal voir *la Garde-malade*. Ah! c'était bien divertissant!...

— Quoi! honorable Putois, vous faisiez la cour à une dame qui aimait le spectacle, et vous ne l'y avez menée qu'une fois?

— Ah!... elle me ferma sa porte peu de temps après.

— Pardieu! je le conçois... enfin la quatrième fois... il n'y a pas longtemps, je crois?

— Non, c'est il y a six semaines... j'ai vu une pièce de Molière... *Tartuffe*... il y avait bien des années que je désirais voir jouer cette pièce... j'ai été assez content.

— C'est au Théâtre-Français que vous avez été alors?

— Non... pas positivement... c'est dans une toute petite salle,... où il n'y a pas de loges,... dans un quartier éloigné...

— Comment! monsieur Putois, pour voir *Tartuffe*, le chef-d'œuvre de Molière, au lieu de courir aux Français, vous allez dans un petit théâtre borgne?...

— Ah! permettez, j'étais avec un ami; nous avions joué le spectacle aux dominos; il a perdu, mais il m'a mené où il a voulu.

— Et de ces quatre pièces, voyons, quelle est celle que vous préférez?...

— Ma foi!... s'il faut vous l'avouer... celle dont j'ai conservé le plus agréable souvenir, c'est *le Pied de mouton*.

— Je l'aurais parié!... Décidément, vous avez bien fait de n'aller que quatre fois au spectacle en soixante ans.

Adolphe a écouté toute cette conversation sans rien dire, suivant son habitude; et, au dîner, placé en face de sa marraine, il se sent encore aussi embarrassé, aussi tremblant.

Les journées suivantes n'amènent aucun changement dans son existence; il travaille bien et assidûment; il va le soir à la promenade ou au théâtre; enfin, il écoute sans sourciller les *blagues* que débite M. Puceron.

— A la bonne heure! dit Margotte en traversant les bureaux, voilà un jeune homme sage! c'est une vraie image!...

— Cela n'est pas naturel, répond le petit commis, je le soupçonne d'être soprano!...

— Qu'est-ce que cela veut dire? demande la cuisinière.

— Cela veut dire que les chapons ont beaucoup plus de voix que les dindons.

Six mois s'écoulent ainsi; Adolphe n'a pas encore osé regarder sa marraine en face.

VI

ON EST MOINS TIMIDE

Un certain jour, pendant que la patronne était sortie, on flânait un peu dans les bureaux, suivant l'usage immémorial de messieurs les employés. Adolphe lui-même parcourait un journal ; le père Putois essayait avec de l'eau de faire disparaître des taches au revers de son paletot, et le petit Puceron, debout contre une croisée, regardait passer le monde dans la rue de Rivoli, où il en passe beaucoup.

Tout à coup, ce dernier s'écrie :

— Ah ! voilà deux jeunes filles fort gentilles !... figures mutines, tournures lestes... mise assez coquette... mais mal chaussées !... ah ! très-mal chaussées, voilà ce qui me désenchante !... Êtes-vous comme moi, monsieur Corniquet? une femme qui

porte des souliers éculés ne m'inspire pas la moindre confiance!...

Adolphe continue de parcourir le journal, tout en répondant :

— Ma foi, je ne fais pas grande attention à tout cela!...

— A tout cela!... Comment! ce sont les femmes que vous appelez : *tout cela!* En vérité, je ne vous comprends pas... Est-ce qu'à Brives-la-Gaillarde, les hommes ont le cœur en papier mâché?... A votre âge, la vue d'un joli minois doit cependant faire de l'effet... quant à moi, je déclare que je suis amoureux de toutes femmes qui en valent la peine...

— Même quand elles portent un tablier et font la cuisine? dit Adolphe en souriant.

— Eh bien, oui, monsieur, même quand elles font la cuisine... Ah! ah! je comprends pourquoi vous me dites cela!... c'est à cause de Margotte... vous jetez des pierres dans mon jardin... Tiens!... tiens!... vous vous lancez!... Mon Dieu! je ne m'en défends pas .. cette grosse mafflée me revient assez... Mais il y a ici une autre femme dont j'aurais été volontiers amoureux... si je l'avais osé... mais il ne fallait pas oser, vu que c'est la patronne...

— Ma marraine! vous auriez été amoureux de ma marraine?

— Pardieu! il me semble qu'elle en vaut bien la peine : l'air un peu sévère, c'est vrai; le teint légèrement brun, mais tout cela donne du cachet à sa

beauté. Est-ce que vous ne trouvez pas que c'est une superbe femme, monsieur le filleul?

— Ma marraine... mais... je crois que oui...

— Vous n'en êtes pas certain?

— C'est que... je ne l'ai pas encore bien regardée...

— Quoi! vous dînez tous les jours en face de madame Beaunoir, et vous ne l'avez pas encore bien regardée!... Allons, décidément, je vois que le potage et le beefsteak ont plus d'attraits pour vous qu'une jolie femme!

Adolphe ne répond plus rien. Mais, au dîner, il se rappelle ce que lui a dit Puceron, et, pour la première fois, se hasarde à regarder sa belle marraine. Laurentine était justement, ce jour-là, coiffée rien qu'avec ses cheveux qui étaient magnifiques, et cette coiffure est toujours celle qui sied le mieux à une femme, lorsque sa figure a déjà du charme. Adolphe qui, jusque-là, avait eu peur de sa marraine, à laquelle il croyait autant de sévérité dans les traits que dans la voix, est tout surpris de voir une physionomie douce, aimable, rien enfin qui annonce ce tyran femelle que son imagination s'était forgé. Il peut d'autant mieux alors contempler Laurentine, que celle-ci, tout en dînant, s'amusait à examiner des images de modes et ne regardait pas de son côté.

Adolphe éprouve comme un sentiment de bien-être, il lui semble qu'il respire plus à son aise; il commence à se trouver bien niais d'avoir eu peur

d'une femme jeune encore, et dont le sourire est si agréable ; car Laurentine souriait de temps à autre, en regardant des modes qui lui paraissaient bizarres ou ridicules. Cette confiance qui renaît dans le jeune homme lui ôte un peu de sa timidité, et il se permet de dire :

— Il y a là des modes bien originales, n'est-ce pas, marraine?

La belle veuve relève la tête avec surprise : c'était la première fois qu'Adolphe parlait sans être questionné. Elle le regarde d'un air étonné, en disant :

— Comment! mon cher filleul, c'est vous qui venez de faire cette réflexion?

— Oui... sans doute... est-ce que cela vous fâche?

— Nullement, bien au contraire, je suis charmée que vous trouviez enfin quelque chose à dire! Mais j'en suis toute surprise, car depuis que vous demeurez ici, que vous dînez tous les jours avec moi, voilà la première fois que vous parlez autrement que pour répondre à mes questions. Ah! vous n'êtes point bavard, je dois en convenir!

— Ma marraine, je suis très-timide...

— Vous l'êtes trop, mon ami; chez les hommes, cela peut souvent être nuisible; non pas que j'admire ces messieurs qui veulent étourdir par leur babil et cherchent à imposer à ceux qui les écoutent; les fats, les suffisants, les menteurs sont insupportables! Mais ne jamais oser se mêler à une conversation, rester muet quand tout le monde cause, craindre de dire

franchement ce que l'on pense, c'est un défaut! cela peut nuire à votre avancement. Il y a un proverbe qui dit : « Il n'y a que les honteux qui perdent! » et ce proverbe est malheureusement trop vrai.

— Je tâcherai de me corriger, ma marraine.

— Vous ferez bien. Et votre ami Augustin Bréchard, vous ne m'en parlez jamais ; est-ce que vous ne l'avez pas revu depuis que vous êtes chez moi?

— Non, ma marraine.

— Je ne le regrette pas pour vous. Cependant il faut bien qu'un jeune homme s'amuse, et aller toujours seul, ce n'est pas gai!

— Je vous assure que je ne m'ennuie jamais!

— Tant mieux. Et puis vous avez peut-être fait... quelque autre connaissance?

En disant cela, un certain sourire errait sur les lèvres de Laurentine. Mais Adolphe répond avec une candeur qui ne permet pas de douter de sa bonne foi :

— Oh! non, ma marraine, je n'ai fait aucune connaissance; car on m'a dit qu'à Paris, il fallait se méfier de toutes les personnes qui, sans nous connaître, nous offrent leur amitié.

Le lendemain, au dîner, Adolphe se risque encore à causer avec sa marraine; celle-ci, en l'écoutant, laisse parfois paraître la surprise qu'elle ressent de ne plus trouver son filleul aussi bête qu'elle l'avait cru d'abord. Alors, pour mieux juger son esprit, elle

lui adresse quelques questions difficiles à résoudre; elle veut qu'il lui donne son opinion sur les pièces qu'il a vues au théâtre, sur le jeu des acteurs, sur l'impression que tel ouvrage lui a fait éprouver. Et, à son grand étonnement, Adolphe répond fort bien à tout cela. Ce n'est donc pas un imbécile, comme on l'avait pensé. Cette découverte fait grand plaisir à Laurentine qui aura maintenant quelqu'un avec qui elle pourra causer, sans craindre de ne pas être comprise, lorsqu'elle fera autre chose que de lui offrir du potage ou du bœuf.

Comme tout se tient et s'enchaîne ici-bas! En s'apercevant que son filleul n'est point un sot, la belle veuve s'aperçoit aussi que c'est un assez joli garçon qui ne songe nullement à tirer parti de ses avantages, car il n'est ni coquet, ni prétentieux ; il ne sait point faire de ces jolies petites mines avec lesquelles un jeune homme cherche souvent à plaire; il ne frise pas ses cheveux, ne fait point sa raie, enfin, ne se fait pas une tête comme les garçons limonadiers. Mais son air est toujours franc et ouvert, son regard doux et bon, et si sa voix n'est pas mielleuse, au moins son sourire n'est jamais faux.

M Puceron essayait bien encore de temps à autre d'attraper son jeune collègue, en lui contant ce qu'il appelait une *bonne blague à l'oseille*. Mais Adolphe se contentait de sourire, en lui répondant :

— C'est très-amusant! En savez-vous beaucoup comme cela?

Alors le petit Puceron, vexé d'en être pour ses frais de malice, se disait :

— Il ne donne plus dedans ; c'est ma société, mon voisinage, qui lui ont ouvert l'esprit.

Cependant, depuis quelque temps, Adolphe sortait le matin de bonne heure, avant de déjeuner, et ne rentrait qu'au moment d'aller travailler à son bureau. Ces sorties avaient lieu trois fois dans la semaine. Laurentine ne les avait pas remarquées; mais, un jour, étant descendue dans ses bureaux plus tôt que de coutume et n'y voyant pas Adolphe, elle dit :

— Mon filleul est un peu paresseux ce matin... Comment! il n'est pas encore levé, à neuf heures et et demie!

— Oh! il y a déjà longtemps que M. Adolphe est levé et sorti! s'écrie Margotte tout en époussetant les bureaux... mais c'est aujourd'hui son jour de filer de bonne heure... J'ai remarqué que c'était toujours les mardi, jeudi et samedi qu'il s'absentait le matin... et c'est aujourd'hui jeudi.

Laurentine demeure toute surprise; elle éprouve comme un serrement de cœur; de ces émotions dont soi-même quelquefois on ne se rend pas bien compte, mais qui ont cependant leur motif. Elle regarde ses deux autres commis qui sont à leur poste, et leur dit :

— Est-ce vrai, messieurs, que M. Corniquet s'absente ainsi souvent et comme vient de le dire Margotte?

Le vieux Putois relève la tête, regarde au plafond et répond enfin :

— Madame... je vous avouerai que je ne l'ai point remarqué.

Mais le petit Puceron se hâte de dire :

— Oui, madame, oui, oui, Margotte a parfaitement raison. Depuis un mois... ou cinq semaines... je ne sais pas au juste, mais il y a bien ce temps-là. Les mardi, jeudi et samedi, M. Corniquet n'arrive qu'après nous au bureau, et il ne descend pas de sa chambre, car il est presque toujours en nage... on voit qu'il vient de dehors et qu'il a couru... beaucoup couru!... Ah! dame!... nos petites connaissances ne demeurent pas toujours dans notre quartier... eh! eh!... le jeune homme se lance... *Enfant chéri des dames! je trouve en...*

— Et vous ne lui avez pas demandé où il allait si souvent? reprend Laurentine en interrompant le chant du jeune Puceron.

— Non, madame. Oh! ces choses-là... ça ne se demande pas! ça se devine!... on a un cœur... Il paraît qu'il ne peut la voir que le matin!...

Laurentine laisse le petit commis faire ses commentaires; elle entre dans son cabinet. Elle se sent attristée, contrariée; elle croyait posséder entièrement la confiance de son filleul, elle voit qu'il a des secrets pour elle. Cela lui cause une peine dont elle s'étonne elle-même; car elle se dit que ce jeune homme ne peut pas vivre comme une petite pension-

naire et qu'il est très-naturel qu'il ait, comme dit M. Puceron, fait une petite connaissance. Mais alors elle n'a donc plus sa confiance entière, et il lui a menti la dernière fois qu'elle l'a interrogé sur ce sujet.

Cinq minutes s'écoulent; Adolphe arrive tout en nage; il essuie la sueur qui coule de son front, en disant :

— Je me suis attardé... je ne croyais pas qu'il était déjà près de dix heures!...

Laurentine, qui a entendu la voix de son filleul, sort de son cabinet, regarde quelques instants le jeune homme, qui se hâte de s'essuyer le visage, et lui dit d'une voix altérée :

— Mon Dieu! mais il ne fallait pas tant courir, Adolphe; vous voilà tout en nage! vous vous rendrez malade!... Votre besogne n'est pas si pressée... et je ne veux pas que tous les mardi, jeudi et samedi... puisque ce sont ces jours-là que vous avez affaire, vous risquiez d'attraper une fluxion de poitrine pour être plus vite à votre bureau... restez même plus tard où vous vous plaisez tant, si cela vous est agréable, je ne vous gronderai pas pour cela!... seulement, vous auriez pu me prévenir... que vous sortiez ainsi le matin...

— Mon Dieu! ma marraine, c'est vrai... j'aurais peut-être dû vous demander la permission... mais je n'ai pas osé...

— Oh! vous n'avez pas besoin de ma permission

pour aller chez les personnes qui vous attendent... trois fois par semaine...

— Si vous trouvez que ce soit trop, je n'irai que deux fois...

— Allez-y tant que vous voudrez! ce n'est pas moi qui vous en empêcherai!

La belle veuve a dit ces derniers mots avec un accent de dépit assez prononcé et elle s'apprête à rentrer dans son cabinet, lorsque Adolphe reprend :

— C'est mon professeur qui m'avait dit qu'il valait bien mieux prendre trois leçons par semaine dans les commencements... ensuite, on en prend moins.

Laurentine s'est vivement arrêtée, elle se tourne vers Adolphe en disant :

— Comment, de quel professeur parlez-vous?

— De mon professeur d'escrime, M. Gâtechair, de chez qui je viens en ce moment et chez lequel je vais prendre des leçons les mardi, jeudi et samedi... Oh! c'est un des premiers professeurs de Paris, et, avec lui, on est bientôt en état de se défendre.

La physionomie de Laurentine s'est tout à coup éclaircie, son regard n'est plus le même, et c'est maintenant avec un ton affectueux qu'elle répond :

— Comment! Adolphe, c'est pour prendre des leçons d'armes que vous sortez ainsi le matin?...

— Oui, ma marraine, est-ce que vous trouvez que j'ai tort?

— Je ne dis pas... mais, enfin..., apprendre à tirer

l'épée... c'est dire qu'on est disposé à se battre si l'occasion s'en présentait... je ne vous croyais pas duelliste !

— Ma marraine, je n'ai nullement le désir d'avoir un duel, mais cependant, si l'on m'insultait... ou bien si quelqu'un se permettait de vous manquer de respect, croyez-vous donc que je le souffrirais ?... J'ai vu dans beaucoup de pièces de théâtre qu'il y avait mille circonstances où il fallait se battre, et je me suis dit que c'était bien le moins que l'on sût alors se bien conduire sur le terrain.

— Vous avez raison, mon ami, oui, en effet, l'escrime est une science indispensable à un homme,... et j'avais tort de vous blâmer... Continuez donc de prendre vos leçons, mais seulement promettez-moi que vous ne chercherez jamais querelle à personne.

— Oh ! je vous le jure, ma marraine.

Laurentine adresse à son filleul un charmant sourire, puis remonte dans son appartement, et Adolphe va se placer à son bureau Quant au petit Puceron, depuis qu'il sait que son jeune collègue apprend à faire des armes, il change complétement de ton avec lui, ne lui parle plus que d'un air de déférence et ne se permet plus de lui conter la moindre blague.

VII

ON SE REGARDE BEAUCOUP

Laurentine n'est plus la même avec son filleul· depuis qu'elle a su qu'il prenait des leçons d'escrime, avec l'intention de se faire son défenseur si quelqu'un se permettait de l'outrager, elle a compris qu'elle s'était complétement trompée sur le compte de ce jeune homme, et que chez lui la timidité n'excluait pas le courage et le dévouement. Ensuite, Adolphe cause maintenant, depuis qu'il a reconnu que sa marraine n'avait rien d'effrayant, il n'a plus peur de lui parler, ni de la regarder, il se donne même ce plaisir-là très-souvent ; seulement, il choisit les moments où Laurentine ne peut s'en apercevoir, et, dès qu'elle porte ses regards vers lui, il s'empresse alors de baisser les siens ; cette pantomime se renouvelle fort sou-

vent pendant le dîner; mais, si vite qu'Adolphe baisse les yeux pour ne point rencontrer ceux de sa marraine, il arrive plus d'une fois que les deux regards se croisent ; alors Adolphe devient rouge, interdit, il craint d'avoir été trop hardi, tandis que la marraine semble éprouver une secrète émotion, ne détourne ses regards que bien lentement et quelquefois même continue de regarder son filleul sans paraître aucunement offensée de son audace.

Et, chaque jour, Adolphe osait causer davantage, car à présent il trouvait toujours quelque chose à dire à sa marraine, et c'était souvent lui qui la questionnait, qui lui demandait des renseignements sur les usages, les mœurs, les habitudes des Parisiens, puis qui faisait ses réflexions sur ce qu'il avait vu et remarqué dans tel ou tel quartier. Laurentine l'écoutait avec plaisir et souriait souvent de la naïveté de ses pensées. Rien ne gênait leurs entretiens, car le vieux commis ne se mettait à table que pour manger, et il est probable qu'il n'entendait même pas ce qui se disait à côté de lui.

Mais ce qui pouvait paraître singulier, c'est que plus Adolphe devenait gai et causeur, et plus au contraire Laurentine devenait rêveuse et mélancolique. Quelquefois elle répondait à peine à ce que lui disait son filleul et semblait absorbée dans ses pensées. Alors Adolphe cessait tout à coup de parler et murmurait :

— Ah! pardon, je vous ennuie, ma marraine, je vois bien que je bavarde trop à présent...

— Mais non, mon ami, ne croyez pas cela... continuez, je vous en prie, car j'ai beaucoup de plaisir à vous écouter...

— Mais, pourtant, vous ne me répondiez pas?...

— Ah! c'est que... je suis distraite...

— Ma marraine, vous n'êtes point malade, j'espère?

— Non, sans doute! pourquoi supposez-vous que je puis être malade?

— C'est que... depuis quelques jours, il me semble que vous êtes moins gaie.., et puis vous ne mangez presque pas... oh! j'ai bien remarqué cela!...

— Il y a des temps où l'on a moins d'appétit sans être malade pour cela.

— Ah! c'est différent... C'est que je crains tant de vous voir le moindre mal...

— Cela vous ferait donc de la peine si... je souffrais?

— Si cela me ferait de la peine!... ah! pouvez-vous en douter?... est-ce que vous n'êtes pas tout pour moi?... Je n'ai que vous seule pour amie... pour guide... je n'aime au monde que vous!

Laurentine sourit avec mélancolie, en répondant :

— Il viendra un moment où vous en aimerez d'autres!

— Je ne crois pas, ma marraine... ou du moins je ne les aimerai pas autant que vous !

En disant cela, Adolphe regarde Laurentine ; ses yeux expriment bien tout ce qu'il ressent pour elle, ils sont pleins de feu, de dévouement ; la belle veuve porte, de son côté, ses regards sur lui, et cette fois le jeune homme ne baisse pas les yeux, il ose affronter l'éclat de ce regard alors si doux et si tendre ; il éprouve une émotion qui lui était inconnue, il lui semble que son âme, que son cœur viennent de puiser une nouvelle existence dans les yeux de sa marraine, il ne peut plus en détacher les siens... C'est Laurentine qui, la première, détourne la tête en rougissant, tandis qu'un léger soupir s'échappe de son sein.

A dater de ce jour, Adolphe ne se sent plus le même, il ne pense, ne rêve plus qu'à sa marraine ; il saisit avec empressement toutes les occasions qui peuvent le rapprocher d'elle ; il attend avec impatience le moment du dîner, alors il peut la contempler tout à son aise, car maintenant c'est elle qui a presque toujours ses regards baissés, c'est elle qui évite de rencontrer les siens. Mais il y a cependant des moments où l'on s'oublie, où il faut bien regarder celui qui nous parle ; alors avec quel bonheur ces deux regards se confondent, s'entendent, et maintenant c'est toujours la belle veuve qui baisse les yeux la première, comme si elle craignait de trop laisser voir ce qu'elle éprouve.

Dans les premiers temps de son séjour chez sa marraine, Adolphe trouvait le temps long, le travail monotone, la journée éternelle; maintenant tout est changé : il n'éprouve plus un seul moment d'ennui, le temps passe vite; il travaille encore avec plus de zèle, et tout cela en pensant toujours à sa belle marraine, en se disant :

— Je veux qu'elle soit contente de moi, de mon travail, de mon zèle... elle me récompensera par un sourire... et un doux regard... Ah ! pour un de ses regards... il n'est rien que je ne sois capable de faire.

Et, en effet, le filleul travaillait comme quatre, il en faisait plus à lui seul que les deux autres commis, et c'était Laurentine qui était souvent obligée de lui dire :

— Mon ami, vous travaillez trop... vous ne vous reposez jamais, vous vous rendrez malade... je veux que vous vous amusiez et sortiez plus souvent... songez que vous devez m'obéir !

Adolphe allait au spectacle ou se promenait pour obéir à sa marraine, mais quand elle lui demandait s'il s'était amusé, il répondait :

— Non, je ne m'amuse plus loin de vous... ah ! si vous veniez avec moi ! c'est alors que je m'amuserais ! mais vous m'accordez bien rarement cette faveur... dans les premiers mois que j'étais ici, vous consentiez quelquefois à venir avec moi, soit à la promenade, soit au spectacle... mais maintenant c'est si

rare ! si rare... que je crois que cela ne vous est pas agréable !...

Cela était au contraire trop agréable à Laurentine, elle prenait trop de plaisir à être en tête-à-tête avec Adolphe et elle en sentait le danger, c'est pour cela qu'elle voulait fuir les occasions. Car il n'y avait plus à se le cacher, c'était de l'amour qui se glissait dans son cœur, de l'amour pour son filleul !... elle se trouvait très-blâmable et ne voulait pas y céder.

Plus d'une fois après le dîner, pendant lequel Adolphe la regardait fort tendrement, Laurentine est remontée dans son appartement, en se disant :

« Cela ne saurait durer ainsi... Chaque jour je sens que ma raison est plus faible que mon amour... Ah ! je suis folle ! aimer mon filleul... moi qui, jusqu'à présent, n'avais point connu l'amour... qui avais bravé ce sentiment... Je suis ridicule... je le sens... à quoi peut me mener cet amour ?... Adolphe n'a que vingt-deux ans à peine, moi, j'en ai trente bientôt... en supposant qu'il m'aime maintenant, dans cinq ou six ans il ne m'aimera plus... je ne puis donc être sa femme, ce serait me préparer et à lui des regrets éternels... car je sens bien que je serais jalouse... très-jalouse... Non, je suis trop vieille pour être sa femme... et quant à être sa maîtresse... je ne le veux pas ! ce serait me rendre méprisable à ses yeux... et me préparer encore des tourments éternels... D'ailleurs, Adolphe semble m'aimer maintenant, mais à son âge on aime toutes les femmes... il ne voit que

moi, c'est vers moi que se portent ses yeux... demain, qu'il se trouve avec une femme jeune et jolie, il cessera de penser à moi. Il faut donc que je surmonte ce sentiment qui m'entraîne vers lui, ou que je trouve un moyen pour changer notre situation. Pauvre garçon !... je ne puis le renvoyer cependant... oh ! non, il a l'air si heureux près de moi ! Et je ne veux me séparer de lui que si son avenir était assuré.

A la suite de ces raisonnements, Laurentine s'efforce d'être plus froide, moins aimable avec son filleul, mais alors Adolphe se montre si triste, si inquiet, il semble si malheureux lorsque sa marraine a cessé de lui sourire, que celle-ci ne se sent pas le courage de l'affliger longtemps et, avec un tendre regard, un doux serrement de mains, elle lui rend bien vite sa gaieté et son bonheur.

Le petit Puceron observe en silence tout ce qui se passe, mais il ne se permet plus la moindre réflexion et se borne à fredonner entre ses dents :

« *Du moment qu'on aime, on devient si doux !...* » puis à pincer Margotte quand il peut l'attraper.

VIII

M. FLUTAYOT ET SA FILLE

Quelques semaines s'écoulent encore sans changer la situation de la marraine avec son filleul, lorsqu'une après-midi un nouveau personnage se présente chez madame Beaunoir.

C'est un monsieur de cinquante ans bien sonnés, mais qui fait encore le jeune homme, cela se voit de suite à sa mine, à sa tournure, à ses manières et surtout à son langage. C'est un grand homme maigre, fluet, pourvu d'une de ces figures que l'on appelle : en couperet, parce qu'elles présentent un angle parfait vues de profil et même de face. Ce sont des yeux petits assez vifs qui veulent être spirituels et ne sont que curieux ; c'est un grand nez pointu, une bouche rentrée, des pommettes saillantes et sur cette tête des

cheveux poivre et sel, qui deviennent fort rares sur le devant, mais que l'on tâche de faire mousser avec la pommade et la frisure. Tel est M. Flutayot, ancien négociant en soieries, qui avait une excellente maison de commerce où il s'est enrichi, grâce à sa femme, qui, ainsi que madame Beaunoir, s'occupait des affaires beaucoup plus et beaucoup mieux que son mari. Celui-ci était fort lié avec le mari de Laurentine; ces messieurs faisaient souvent ensemble des parties de plaisir, pendant lesquelles leurs femmes étaient plusieurs jours sans les voir. La mort de l'époux de Laurentine avait mis fin à ces relations. De son côté, M. Flutayot avait perdu sa femme, il avait aussitôt quitté son commerce, et comme un héritage assez considérable était venu alors augmenter sa fortune, il s'était plus que jamais abandonné à son penchant pour les belles et les plaisirs.

M. Flutayot entre dans la pièce où travaillent les commis, regarde autour de lui et s'écrie :

— C'est ma foi toujours comme autrefois!... madame Beaunoir n'a rien changé dans son intérieur; c'est d'autant plus étonnant que maintenant la mode est de tout changer..., de se faire beau, magnifique!... même quand on n'a pas le sou. Rien, jusqu'au père Putois, le vieux commis, que je retrouve à sa place... Oh! c'est superbe!... Bonjour, papa Putois... est-ce que vous ne me reconnaissez pas?... cependant tout le monde m'assure que je ne change pas...

Le vieux commis relève ses lunettes, regarde ce

monsieur qui se dandine devant lui, et dit enfin :

— Pardon, monsieur, mais je ne me rappelle pas... Ah ! si... attendez... je crois me souvenir... monsieur Flute... Flute...

— Flutayot, Lucas Flutayot, c'est cela même... Je savais bien que vous me reconnaîtriez !...

— Oh ! j'ai eu de la peine... monsieur a beaucoup changé...

— Vieille brute ! murmure le monsieur, en faisant un tour sur lui-même.

Pendant ce temps, Adolphe et Puceron examinaient ce nouveau personnage. Adolphe lui trouvait un air sans façon qui l'intriguait, et Puceron, qui le trouvait ridicule, disait à son voisin :

— C'est un *rameneur*... il a bien quinze cheveux sur le devant de la tête ; mais, avec ceux de derrière, qu'il ramène sur le front, il s'en fait une trentaine.

— Madame Beaunoir est-elle chez elle ? redemande le grand monsieur, en regardant les jeunes employés d'un air assez impertinent.

Le petit Puceron se caresse le menton, regarde ce monsieur en souriant et ne lui répond pas. Mais Adolphe s'empresse de dire :

— Ma marraine était là il n'y a qu'un instant, monsieur ; elle vient de monter chez elle, mais elle ne va pas tarder à redescendre.

— Votre marraine ?... ah ! madame Beaunoir est votre marraine ! et elle vous a recueilli chez elle !... c'est très-bien... c'est d'une excellente marraine...

mais je ne vois pas pourquoi je ne monterais pas chez elle... elle m'y recevra même plus commodément qu'ici.

Ce monsieur se dispose à quitter les bureaux, lorsque Laurentine y reparaît; elle pousse un cri de surprise en l'apercevant :

— Monsieur Flutayot!... ah! quel hasard...

— Oui, belle dame, c'est moi; mais ce n'est point le hasard qui m'amène, je suis bien venu exprès... heureux de vous revoir et de vous présenter mes hommages...

— Mais il y a au moins cinq ans qu'on ne vous a vu!...

— Eh! mon Dieu, oui!... j'ai voyagé, couru le monde... comme *Joconde!* Vous le savez, je suis naturellement volage et coureur... eh! eh! eh!... il faut bien que jeunesse se passe!...

— Est-ce qu'il se figure que nous allons le prendre pour un conscrit! murmure Puceron. Si c'est après sa jeunesse qu'il court, il aura beau faire! ça ne se ramène pas avec un peigne comme des cheveux.

Laurentine a fait passer M. Flutayot dans son cabinet, où elle le fait asseoir. Ce monsieur, après avoir promené sa main par-dessus sa tête, pour s'assurer que ses mèches sont bien à leur place, fait un sourire infiniment prolongé et s'écrie :

— En vérité, chère dame, je suis charmé de constater que le temps n'a pas fait le moindre tort à vo-

tre beauté!... loin de là!... je vous trouve plus belle encore que je ne vous ai laissée!

— Ah! de grâce! point de compliments, monsieur Flutayot, vous savez que je ne les aime pas!...

— Je sais que vous m'avez toujours traité avec beaucoup de rigueur, lorsque, du vivant de ce pauvre Beaunoir, j'essayais de vous consoler de sa conduite un peu volage...

— Mais vous ne valiez guère mieux que votre ami, vous, et vous aviez cependant une femme qui méritait tout votre amour...

— Ma femme!... oh! je l'aimais très-convenablement et comme un mari doit aimer sa femme... eh! eh! eh!... mais elle est morte... je l'ai regrettée... je vous jure que je l'ai regrettée!

— Je n'en doute pas, monsieur!

— Me voilà veuf!... Ah! par exemple, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je n'ai point la moindre envie de me remarier!... je trouve qu'on est si heureux d'être son maître... de pouvoir voltiger... faire toutes ses volontés, sans quoi il y a toujours quelque chose qui ne va pas!...

— Et vous avez donc beaucoup voyagé, monsieur?

— Mais oui, pas mal... J'ai vu l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie... j'ai eu des bonnes fortunes partout... Ce n'est pas pour me vanter, mais si j'écrivais une relation de mes voyages, ce serait piquant... ce serait fort amusant!

— Pourquoi ne l'écrivez-vous pas?

— Oh! je n'ai pas le temps... Et puis, écrire!... vous comprenez, il faut laisser cela à ceux qui en font leur métier...

— Enfin, vous voilà revenu à Paris...

— Il le fallait bien! Et ma fille, ma Clorinde, qui était en pension ici!... elle commençait à s'y ennuyer!

— Ah! c'est vrai, vous avez une fille! et j'oubliais de vous demander de ses nouvelles!...

— Oui vraiment, j'ai une fille, qui vient d'avoir dix-huit ans, et qui est charmante... belle comme un ange... On assure qu'elle me ressemble beaucoup... Et de l'esprit! ah! de l'esprit comme un démon! Elle était dans un des premiers pensionnats de Paris; aussi elle a reçu une éducation extrêmement distinguée : elle joue la comédie... fait des charades... danse comme à l'Opéra... Je ne parle pas de la musique, cela va sans dire!... toutes les demoiselles aujourd'hui savent toucher du piano!... on sera même plus distingué quand on ne le saura pas!... Bref, Clorinde fait ma gloire; elle n'ignore rien absolument!... Son éducation m'a coûté fort cher, mais mes moyens me le permettaient!... Vous savez que peu après la mort de ma femme, j'ai hérité d'un vieux cousin auquel je ne pensais pas du tout, et que je croyais pauvre comme Job!... aussi je n'allais jamais le voir! Le gaillard nous avait attrapés; il cachait son jeu! il était riche... et tout son bien m'est revenu.

— Et mademoiselle votre fille est toujours dans son pensionnat?

— Non pas!... oh! elle en avait assez de sa pension; elle ne voulait plus y rester... La dernière fois que j'allai l'y voir, elle m'avait dit : « Papa, si tu ne me retires pas d'ici, je te préviens que je me ferai enlever!... » Ah! ah! elle a tant d'esprit, et une petite tête si vive... si étourdie!... je me suis empressé de lui faire quitter sa pension, et maintenant elle est avec moi.

— Et cela vous rend très-heureux?

— Non, au contraire; je vous avouerai que cela me gêne... parce que, moi, accoutumé à la vie de garçon... moi... qui ai toujours quelques petites intrigues en train... vous comprenez... je recevais souvent des visites de femmes... et avoir ma fille avec moi... cela dérange mes habitudes... il y a quelque chose qui ne va pas!... Aussi, je compte marier Clorinde le plus tôt possible, afin de reprendre bien vite ma chère liberté.

— Et mademoiselle votre fille désire-t-elle se marier?

— Oui, oui; elle me l'a déclaré très-franchement! Elle m'a dit un matin : « Mon cher père, je ne m'amuse pas du tout chez toi; ce n'est pas ainsi que j'entends l'existence. Je veux aller dans le monde, et tu me laisses sans cesse à la maison; marie-moi bien vite... afin que je puisse aussi m'amuser. » Ah! ah!... elle est ravissante! elle croit qu'on se marie pour

s'amuser! N'importe, je vais m'occuper de cela... Oh! Clorinde ne manquera pas de partis! Jolie, de l'esprit, des talents, et cinquante mille francs comptant que je lui donne pour dot, il me semble que c'est gentil!... Qu'en dites-vous, chère dame?

— Mais, assurément, mademoiselle votre fille trouvera très-facilement un mari. Je voudrais bien la voir; est-ce que vous ne me l'amènerez pas?

— J'allais vous le proposer et vous demander quel jour je pourrais vous la présenter?

— Faites mieux; venez dîner avec mademoiselle votre fille... Tenez... après-demain, cela vous convient-il?

— Parfaitement! C'est une chose convenue alors; après-demain, je vous amène ma Clorinde, dont j'espère que vous me ferez compliment.

— Je n'en doute pas, et je serai charmée de faire sa connaissance.

M. Flutayot a pris congé de la belle veuve en lui baisant la main comme un ancien preux, et il a traversé les bureaux presque en sautillant, ce qui fait dire à Puceron :

— Il n'est pas possible! ce monsieur-là a été papillon... Seulement, il a commencé par là... et la métamorphose a eu lieu dans le sens inverse!

Laurentine semble préoccupée pendant le restant de la journée. Au dîner, Adolphe se hasarde à lui dire :

— Ce monsieur qui est venu vous voir dans la jour-

née a paru tout surpris de trouver vos bureaux, votre maison sur le même pied qu'autrefois...

— Ah! M. Flutayot!... Oui, il est grand amateur de changement, et croit que dans le commerce il faut jeter de la poudre aux yeux pour réussir; je ne suis pas de cet avis. C'est un ancien ami de mon mari... ce n'est point un méchant homme, mais il a le défaut d'avoir encore, à son âge, les prétentions d'un jeune homme!

— C'est ce qu'il m'a semblé...

— Au reste, vous ferez plus ample connaissance avec lui après-demain, car il viendra dîner avec sa fille.

Adolphe n'en dit pas davantage sur M. Flutayot, dont il cesse de s'occuper; et Laurentine, toujours pensive, se retire chez elle plus tôt qu'à l'ordinaire.

Le surlendemain, sur les six heures, M. Flutayot arrivait chez madame Beaunoir avec sa fille; et la domestique, au lieu de les laisser entrer dans les bureaux, les faisait monter sur-le-champ à l'entresol, où Laurentine les attendait.

Mademoiselle Clorinde, qui entre dans sa dix-neuvième année, est, en effet, une fort jolie personne d'une taille moyenne, mais bien prise; c'est une brune aux yeux noirs, très-vifs, très-brillants, qui ne se baissent pas facilement et n'annoncent point la timidité; son nez est légèrement aquilin, sa bouche fort petite, ses dents irréprochables, son teint d'une extrême fraîcheur; tout cela ne pouvait former qu'un ensemble

très-agréable. Le seul reproche que l'on pouvait faire à sa physionomie, était d'avoir une expression dédaigneuse qui frisait l'impertinence; mais lorsqu'elle riait, ce qui lui arrivait souvent, elle était vraiment fort séduisante.

— Voilà ma fille, ma Clorinde que je vous présente!... dit M. Flutayot en saluant Laurentine, qui examine avec attention la jeune fille qu'on lui amène. Celle-ci sourit fort agréablement à la belle veuve, en lui disant :

— Mon père m'a dit, madame, que vous étiez une ancienne amie de ma famille; à ce titre, j'espère que vous aurez aussi pour moi quelque amitié.

— Je ne doute pas que vous la méritiez, mademoiselle, répond Laurentine, en embrassant sur le front mademoiselle Clorinde, tandis que son père se frotte les mains en murmurant :

— Comme elle sait trouver de jolies phrases!... et ce n'est pas moi qui la lui avais soufflée... d'autant plus que je ne sais pas faire des phrases... Je suis pour les mots, moi! oh! je lance le mot très-facilement. J'en ai parfois de très-heureux.

Mademoiselle Clorinde, qui n'a pas l'habitude d'écouter parler son père, examine déjà le logement, en disant :

— C'est ici votre appartement, madame?

— Oui, mademoiselle.

— C'est bien bas!

— Un entresol! mais c'est au-dessus de mes bu-

reaux... par cet escalier je puis y descendre sans sortir; c'est très-commode.

— Vous allez donc parfois dans vos bureaux, madame?

— J'y suis presque toute la journée, mademoiselle.

— Pourquoi faire?

— Mais pour m'occuper de mes affaires, surveiller mes employés...

— Ah! que c'est drôle! Je croyais que c'était seulement les hommes qui se mêlaient de tout cela!...

— On ne vous a donc pas dit, mademoiselle, que madame votre mère en faisait tout autant que moi?

Clorinde rougit jusqu'au blanc des yeux. Elle se pince la bouche, puis répond :

—Mais non, non, on ne m'a jamais dit cela! Après tout! c'est que ça l'amusait probablement... mais, moi, ça ne m'amuserait pas!

— Oh! toi, tu n'as pas du tout de goût pour les affaires sérieuses! dit M. Flutayot; aussi il faudra que je te choisisse un mari qui aime le travail et qui ne compte pas sur toi pour tenir ses écritures.

— Des écritures! ô mon Dieu! qu'est-ce encore que cela?

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit Laurentine en souriant, les femmes sont rarement chargées d'une pareille besogne... et il y a dans un ménage mille soins plus agréables et qui leur plaisent mieux.

Margotte vient annoncer que le dîner est servi.

— Descendons alors, dit Laurentine, car ma salle à manger est en bas.

On descend un escalier étroit, mais fort bien ciré, qui donne justement dans la salle à manger, où le couvert est mis. En voyant cinq couverts sur la table, mademoiselle Clorinde s'écrie :

— Ah! vous avez du monde?... tant mieux! j'aime la société, moi.

— Ce sont mes commis, mademoiselle.

— Ah! vous faites dîner vos commis avec vous!...

— Pas tous... Mais l'un est un vieil employé qui mérite bien cette faveur, et l'autre est mon filleul. Avertissez ces messieurs, dit Laurentine à Margotte.

Presque aussitôt Adolphe arrive, suivi du vieux Putois. Le jeune homme devient rouge et embarrassé en apercevant du monde. Mais sa marraine va le prendre par la main, en disant à ses hôtes :

— Permettez-moi de vous présenter mon filleul, M. Adolphe Corniquet.

Mademoiselle Clorinde part d'un éclat de rire, en s'écriant :

— Corniquet!... ah! ce nom!... comment peut-on s'appeler ainsi!...

— C'était le nom d'un parfait honnête homme, mademoiselle, répond Laurentine d'un ton un peu sévère; et je ne doute pas que son fils ne soit toujours digne de le porter, car depuis près de dix-huit mois qu'il est chez moi, je n'ai qu'à me louer de son zèle, de son travail et de sa conduite.

Mademoiselle Clorinde sent qu'elle a dit une sottise, et, remarquant d'ailleurs que le jeune filleul est assez joli garçon, elle s'empresse de répondre :

— Ah! madame... ce nom de Corniquet m'avait fait rire... mais je n'ai pas voulu offenser monsieur... je n'en ai jamais eu l'intention...

— Je ne suis pas fâché! balbutie Adolphe.

— Tout ceci n'était qu'une plaisanterie, répond Laurentine; maintenant, à table! car le dîner se refroidirait...

— Et un dîner réchauffé ne valut jamais rien! ajoute M. Flutayot.

Laurentine se place entre M. Flutayot et Adolphe, mademoiselle Clorinde se trouve près de ce dernier et du vieux commis, auquel elle n'adresse pas la parole; en revanche, elle s'adresse souvent à son père, à Laurentine et même quelquefois à son jeune voisin, qui ne répond que par monosyllabes. Mais la jeune fille paraît aimer beaucoup à causer, à faire parade de ce qu'elle sait; on voit déjà qu'elle voudra tenir le dé dans la conversation. Laurentine l'écoute en souriant, Adolphe d'un air surpris, et M. Flutayot d'un air admiratif, laissant quelquefois échapper ces mots, qu'il adresse à Laurentine :

— Hein! qu'est-ce que je vous avais dit?... de l'esprit comme Voltaire! capable de vous tenir tête sur tout ce qu'on voudra!... Elle me pose quelquefois des questions auxquelles je ne peux pas répondre.

Cependant mademoiselle Clorinde voudrait surtout

faire parler Adolphe, qui se borne à l'écouter, à la regarder et à lui offrir à boire. Elle se tourne tout à coup vers lui :

— Monsieur, aimez-vous les bals, les concerts, les spectacles, les courses à cheval? êtes-vous musicien, peintre, poëte? faites-vous des vers, des pièces ou des romans?

Étourdi par ce déluge de questions, Adolphe balbutie :

— Mademoiselle... je ne sais rien du tout... je ne sais faire que des additions et des arbitrages...

— Oh! mais ça ne se fait pas en soirée, cela!... Vous aimez le bal, au moins?...

— Non, mademoiselle...

— Mais la danse?

— Je ne sais pas danser.

— Vous ne savez pas danser!... Ah! par exemple! voilà une chose que je n'aurais jamais crue, c'est qu'il y eût à Paris un jeune homme qui ne sût pas danser. Où donc avez-vous été élevé, monsieur?

— A Brives-la-Gaillarde, mademoiselle.

— Oh! je ne m'étonne plus alors. Mais depuis quand êtes-vous à Paris?

— Depuis dix-huit mois.

— En dix-huit mois, moi, j'aurais voulu savoir toutes les danses à la mode.

— Mademoiselle, dit Laurentine, mon filleul est trop modeste. Il apprend avec une extrême facilité tout ce qu'il veut savoir et, certes, si la danse lui

plaisait, il ne mettrait pas des mois à l'apprendre ! mais tous les hommes n'aiment point danser.

— Vous croyez, madame? vous m'étonnez !... c'est si gentil le bal !... Je croyais que tous les jeunes gens en étaient fous !

— C'est surtout un grand plaisir pour les jeunes filles, je conçois que vous l'aimiez beaucoup...

— Oh ! j'en suis folle, madame !

— D'autant plus, dit monsieur Flutayot, qu'au bal Clorinde a des succès éclatants... elle ne saute pas, elle s'envole !... elle enfoncerait Terpsychore si cette déesse descendait des cieux... quand je dis des cieux... je ne suis pas bien sûr... Clorinde, est-ce dans les cieux qu'on place Terpsychore ?

— Non, mon père, c'est dans l'Olympe.

— Ah ! je me disais aussi, il y a quelque chose qui ne va pas !

Après le dîner, la compagnie, excepté M. Putois, remonte chez Laurentine, qui a un piano dans son petit salon à l'entre-sol. Mademoiselle Clorinde ne se fait pas prier pour en jouer, elle court se placer au piano et ses doigts voltigent avec rapidité sur le clavier. Elle touche fort bien, elle attaque avec vigueur l'instrument; puis, sans qu'on la prie, elle se met à chanter le grand air du *Barbier*, puis le grand air de *la Pie*, puis le grand air de *la Juive*; sa voix a de l'éclat, du brillant, elle prodigue les cadences, les fioritures, le point d'orgue. M. Flutayot reste en admiration ; s'il est en train de se moucher, il n'a-

chève pas, et se tient le nez jusqu'à ce que sa fille ait fini sa roulade. Quant à Adolphe, il est tout étourdi par les talents de cette demoiselle et surtout par la facilité qu'elle met à les faire valoir.

Après avoir tenu le piano près de deux heures, mademoiselle Clorinde le quitte enfin, et dit à Adolphe :

— Et vous, monsieur, chantez-vous?

— Oh ! non, mademoiselle... je m'en garderais bien !...

La demoiselle regarde alors son père, qui est en train de ramener ses cheveux ; il s'écrie :

— Mais madame Beaunoir chantait autrefois et avec beaucoup de sentiment, je me le rappelle...

— Ma marraine chante encore, murmure Adolphe.

— Alors, madame va nous chanter quelque chose...

— Mademoiselle, j'ai fort peu de voix, moi, et je ne pourrais pas me permettre comme vous d'attaquer de grands airs. Si vous voulez vous contenter d'une simple romance, c'est tout ce que je puis vous offrir.

— Nous acceptons tout, belle dame ! s'écrie Flutayot; dans votre bouche, une romance nous rappellera *Euterpe* jouant de la flûte en gardant les troupeaux d'*Admète*, roi de Thessalie... quand je dis *Euterpe*... est-ce bien elle qui gardait les moutons...?

— Mais non, mon père, c'est Apollon !

— Ah ! je me disais aussi... il y a quelque chose qui ne va pas.

Laurentine chante *le Bouquet fané*, charmante romance qu'elle dit avec autant de goût que d'expression; mais cela ne semble pas amuser beaucoup mademoiselle Clorinde, qui, pour se distraire, examine alors la figure que fait Adolphe, et celui-ci était ravi en écoutant sa marraine. Quant à M. Flutayot, il est fort inquiet, parce qu'il y a une de ses mèches qui ne veut plus revenir par devant.

On cause encore quelque temps, puis le père et la fille prennent congé de madame Beaunoir. Mademoiselle Euterpe lui fait promettre qu'elle viendra la voir et qu'elle lui dira son goût pour les robes qu'elle veut acheter. M. Flutayot tend la main à Adolphe en lui disant :

— Monsieur le filleul... je veux dire monsieur Cornu... votre nom m'échappe, ça ne fait rien... d'après le bien que votre belle marraine dit de vous... certainement je serai flatté... quand l'occasion se présentera...

— Venez-vous, mon père ; je vous attends...

— Me voilà, Clorinde, me voilà... et ça me fera le plus grand plaisir.

Quand M. Flutayot est parti avec sa fille, la marraine et le filleul gardent quelques instants le silence. Enfin Laurentine dit à Adolphe :

— Comment la trouvez-vous cette demoiselle, mon ami?

— Ah! elle est bien jolie!

La belle veuve change de couleur, son cœur se serre, mais elle s'efforce de surmonter son émotion, en reprenant:

— Oui, elle est très-jolie, en effet...

— Et des talents: une très-belle voix; elle touche du piano parfaitement.

— Je suis charmée qu'elle vous plaise... mais je me sens très-fatiguée. Bonsoir, Adolphe, à demain...

— Bonsoir, ma marraine... bonne nuit.

Et le jeune homme avance, comme à l'ordinaire, sa main pour presser celle de Laurentine, ainsi qu'il le fait chaque soir; mais cette fois cette main a évité la sienne, sans avoir pourtant l'air d'y mettre de l'intention.

IX

FAUTE DE S'ENTENDRE

Chez Laurentine, une fois un projet arrêté, elle le mettait aussitôt à exécution. D'un caractère vif, bouillant, elle n'avait jamais compris que l'on remît au lendemain une affaire dont le résultat devait être important. C'est pourquoi, après avoir passé toute la nuit sans fermer l'œil, mais à méditer ce qu'elle voulait faire, dès le lendemain elle se rend chez M. Flutayot.

Ce monsieur était seul et en train de se bichonner. Quand il voit arriver Laurentine, il s'écrie :

— Ah ! que c'est aimable de venir tout de suite nous voir ! mais combien ma fille sera fâchée ! elle est allée avec une dame de nos amies acheter des étoffes...

— Je suis au contraire fort aise de vous trouver seul, monsieur Flutayot, car pour ce que j'ai à vous dire, je désirais d'abord vous parler sans témoins.

— Vraiment? alors tout est pour le mieux. Vous avez donc quelque chose de mystérieux à me confier?... oh! tant mieux, j'adore les mystères, moi!

— Cela n'en sera un que si l'offre que je viens vous faire ne vous convient pas. Écoutez-moi: vous désirez marier mademoiselle votre fille?

— Oh! le plus tôt possible! c'est le plus ardent de mes vœux. Auriez-vous un mari à nous proposer?

— Oui, j'en ai un...

— D'abord, est-ce un jeune homme? C'est que Clorinde m'a bien dit: Avant tout, mon cher père, songez que je ne veux épouser qu'un jeune homme. J'ai dix-huit ans, un homme au-dessus de vingt-cinq serait trop vieux pour moi.

— Eh bien, de ce côté, mademoiselle votre fille sera complétement satisfaite: le mari que je vous propose n'a que vingt-deux ans.

— Oh! parfait, parfait!... mais est-il joli garçon? c'est encore une des conditions de Clorinde.

— Il est fort bien. Au reste, vous avez pu en juger vous-même, vous l'avez vu hier chez moi: c'est mon filleul.

M. Flutayot fait un geste de surprise et s'écrie:

— Votre filleul!... comment! ce jeune homme que j'ai vu hier... qui a dîné avec nous?...

— Lui-même; vous ne pouvez pas dire qu'il est laid?

—Non... non... assurément... la figure... la taille... tout cela n'est pas mal, mais c'est la tournure qui manque!... Et puis... tenez, entre nous, il ne me semble pas bien spirituel votre filleul... il a l'air embarrassé... il ne sait pas dire trois mots de suite... tandis que Clorinde parle si bien... il y aurait incompatibilité d'esprit!...

— Monsieur Flutayot, vous jugez Adolphe sur l'apparence; rappelez-vous qu'elle est souvent menteuse; j'y ai été trompée comme vous. Moi aussi, dans les premiers temps de son séjour chez moi, j'ai cru mon filleul fort peu capable; depuis, je me suis aperçue que je l'avais mal jugé. Adolphe est timide, très-timide et trop modeste, voilà ce qui lui fait du tort dans le monde; mais c'est un défaut qui passera avec l'âge; ce qui restera, c'est la droiture du caractère, c'est l'amour de l'ordre, du travail, c'est une grande aptitude dans les affaires. Aussi je suis bien persuadée que celle qui épousera Adolphe n'aura jamais à craindre qu'il néglige ses devoirs de chef de famille.

— Belle dame, du moment que vous me dites tout cela, je dois vous croire; mais il y a une autre question...

— Celle de la fortune? je vais sur-le-champ y ré-

pondre : vous donnez à mademoiselle votre fille cinquante mille francs comptant pour dot?

— En signant le contrat ! Moi, avec le reste de ma fortune, je m'amuse, je tripote un peu à la bourse... je fais des reports... enfin je fais ce que je veux...

— Vous en avez le droit; moi, de mon côté, je quitte les affaires, j'ai assez pour vivre selon mes goûts... j'aime la campagne, et il est probable que je m'y retirerai. Mais je laisse à mon filleul ma maison de commerce, c'est mon cadeau de noces ; elle n'est grevée par aucune dette et rapporte au plus bas de huit à neuf mille francs de bénéfices net par an ; et je suis certaine que, par son industrie, Adolphe fera monter les bénéfices beaucoup plus haut ! Trouvez-vous maintenant que ce jeune homme soit un mauvais parti?

— Oh ! mais non ! non assurément, ce n'est point un mauvais parti... avant que vous m'annonciez cela, je me disais : Mais il manque quelque chose... à présent il ne manque plus rien ! Savez-vous que c'est un fameux cadeau que vous faites là à votre filleul?...

— Je suis heureuse de pouvoir le faire. Adolphe n'a plus de parents, je suis sa marraine, je dois assurer son avenir.

— Fichtre ! toutes les marraines n'agissent point ainsi ! moi, je n'ai jamais reçu de la mienne que des petites tapes sur les joues et la recommandation d'être bien sage !...

— Eh bien, monsieur Flutayot, que répondez-vous à ma proposition? vous convient-elle?

— Elle me convient beaucoup à moi !... elle me charme !... D'abord, marier ma fille, c'est le plus ardent de mes vœux... c'est me rendre mes ailes !..... mais il s'agit de savoir maintenant si le jeune homme que vous m'offrez plaira à Clorinde... car si elle n'en veut pas, vous comprenez que je ne suis pas un tyran !...

— Cela va sans dire !... Tout dépend à présent de mademoiselle votre fille. Si elle ne veut point épouser Adolphe, il ne sera plus question de ce mariage. J'attendrai donc sa réponse pour annoncer ce projet à mon filleul, car je dois vous avouer que je ne lui en ai pas encore dit un mot; il ignore la démarche que je fais près de vous. Si mademoiselle Clorinde consent à être sa femme, alors seulement j'annoncerai à Adolphe que je le marie, et je ne doute pas qu'il n'accepte avec joie la main de mademoiselle votre fille.

— Ah ! pardieu, je n'en doute pas non plus, moi ! qui est-ce qui ne serait heureux d'épouser Clorinde !... un modèle de grâces, d'attraits, d'esprit, de talents... de danse !... Il manque encore quelque chose, n'importe? j'ai déjà cru remarquer hier que ma fille avait fait une profonde impression sur le cœur de ce jeune homme... cela n'aurait rien d'étonnant... dès qu'on voit Clorinde on est pincé.

— Je sais que mon filleul l'a trouvée très-jolie...

Maintenant, monsieur Flutayot, comme, lorsqu'il s'agit d'un mariage, je trouve qu'il faut mener les choses promptement ; je désire que vous parliez à mademoiselle votre fille dès aujourd'hui.

— C'est bien ce que je compte faire. Aujourd'hui, sitôt qu'elle rentrera, je lui fais part de votre démarche.

— C'est très-bien, et demain vous m'écrirez un mot, pour que je sache si mademoiselle Clorinde accepte ou si elle refuse.

— Demain ? diable ! mais c'est bien prompt... il faut le temps de réfléchir !...

— Un jour et une nuit, c'est plus qu'il n'en faut à une jeune fille pour savoir si elle veut ou non du mari qu'on lui propose. Je suis persuadée, moi, que mademoiselle Clorinde sera décidée bien avant.

— Au fait, c'est probable... D'abord, Clorinde dit tout de suite : Je veux ou je ne veux pas !... C'est convenu, demain dans la journée vous recevrez ma réponse... je puis aller vous la porter moi-même...

— Non, non, il vaut mieux m'écrire... une seconde visite de vous, si promptement, ferait deviner quelque chose, et si l'affaire ne se fait pas, il vaut mieux qu'elle reste ignorée.

— Vous raisonnez comme un avocat. C'est entendu ; demain vous recevrez ma réponse.

— Adieu donc, monsieur, et si votre réponse est favorable, nous ferons cette union le plus vite possible.

— Oh ! ce n'est pas moi qui mettrai du retard dans tout ceci !

Laurentine est partie. Resté seul, M. Flutayot se frotte les mains d'un air radieux et se promène dans sa chambre en faisant ses réflexions :

« Ce jeune filleul devient un excellent parti !... la maison de commerce de madame Beaunoir va très-bien... je m'en étais déjà informé avant d'aller lui rendre visite... Neuf à dix mille francs de bénéfices par an... c'est très-joli !... Je sais bien que Clorinde a tout pour elle !... qu'elle peut prétendre aux plus beaux partis... mais cependant je sais aussi que j'ai déjà essayé deux fois de la marier et que cela n'a pas réussi... Un imbécile ne m'a-t-il pas dit : « Votre fille brille trop dans le monde... elle aura bientôt mangé sa dot !...» Brute ! idiot !... mais il y a des gens qui ne comprennent pas le progrès... Ah ! qu'il me tarde de voir revenir Clorinde ! pour lui apprendre ce que madame Beaunoir vient de me proposer. »

Et M. Flutayot court à sa fenêtre pour voir plus tôt revenir sa fille ; celle-ci rentre enfin, suivie d'un jeune commis qui porte les étoffes qu'elle vient d'acheter.

— Tenez, mon père, voyez comme tout cela est de bon goût ! dit Clorinde ; c'est Malvina qui est venue avec moi... vous savez comme elle se met bien, Malvina ? elle sait ce qui est le mieux porté pour soirée, pour bal, pour promenade...

— Oui, ma fille, oui, je ne doute pas du bon goût

de ton amie Malvina... qui a épousé un huissier, je crois?

— Priseur, mon père.

— Comment! priseur?

— Huissier priseur; vous ne comprenez donc rien!... Son mari gagne beaucoup d'argent, et il laisse sa femme faire tout ce qu'elle veut!

— Est-ce qu'un mari comme cela ne te plairait pas?

— Mais si, beaucoup au contraire!

— Très-bien, alors je pense que tu accepteras celui que j'ai à te proposer.

— Vous avez un mari à me proposer ce matin, et vous ne m'en avez pas parlé avant que je sorte!

— Alors je l'ignorais encore. Voilà ce que c'est : madame Beaunoir, chez qui nous dînâmes hier, sort d'ici... et c'est elle qui est venue m'offrir un mari pour toi.

— Tiens! pourquoi ne nous en a-t-elle pas parlé hier?

— Parce que probablement le jeune homme n'est tombé amoureux de toi qu'après le dîner... Eh bien, devines-tu?

— Ma foi! non... Dites donc vite...

— C'est son filleul, M. Adolphe Corniquet, qu'elle désire te faire épouser...

— Son filleul!... ce jeune homme qui ne sait pas dire deux mots!... Ah! ah! ah! la bonne plaisante-

rie!... Voyons, c'est pour rire, n'est-ce pas?... car il a l'air d'un serin ce garçon là...

— Je ne te dis pas le contraire, mais les serins sont ordinairement de très-bons maris... C'est sérieux, ma fille; et, comme parti, ce serait fort avantageux...

— Mais il donc tombé amoureux de moi tout de suite, ce monsieur?

— Probablement. Sa marraine ne me l'a pas avoué, mais il n'y a pas à douter que tu n'aies fait sur lui la plus profonde impression...

— Il n'est pas trop vilain... mais il a l'air si bête... si gauche!... et puis il s'appelle Corniquet!... Quel affreux nom!... Je ne pourrai jamais me décider à être appelée madame Corniquet!...

— On t'appellera madame Adolphe, du petit nom de ton mari... cela se fait souvent...

— Vous croyez?... on pourra ne m'appeler que madame Adolphe?

— Parfaitement; tu l'ordonneras à tes gens... Car, avec un tel mari, comprends bien une chose! c'est toi qui seras la maîtresse, tu ne feras que tes volontés, ton mari sera trop heureux de t'obéir!...

— Oh! j'y compte bien... Est-ce qu'il a de la fortune, ce jeune homme?

— Sa marraine lui laisse comme cadeau sa maison de commission, qui est excellente; elle vaut dix mille francs de rente, et cela ira en augmentant...

— Une maison de commerce!... j'aurais préféré épouser un agent de change!

— C'est possible; mais un agent de change ne se contente pas d'une dot de cinquante mille francs; il lui en faut au moins trois fois autant!

— Mais je ne veux point me mêler en rien des affaires de commerce... c'est ma première condition!

— Tu ne t'en occuperas nullement... Ce jeune homme adore le travail; c'est donc lui seul qui travaillera. C'est lui qui se chargera de gagner beaucoup d'argent, et toi de le dépenser...

— Ah! comme cela, ça me déplairait moins...

— Et puis ton mari, sans cesse dans son bureau, ne serait jamais sur tes pas pour t'empêcher de faire tes volontés...

— Au fait... c'est commode, cela...

— Vois, Clorinde, réfléchis; je ne prétends pas t'influencer; mais, franchement, je crois que ce mari-là te rendrait heureuse, d'autant plus que tu en ferais tout ce que tu voudrais; il connaît fort peu le monde : c'est une pâte toute neuve que tu pétrirais à ta volonté...

— Il est certain qu'il a l'air de ne pas en avoir de volonté!...

— Madame Beaunoir, qui désire que cette union se fasse promptement, veut avoir ta réponse demain...

— D'abord, je veux une robe de noces superbe, de la musique à l'église; je veux un grand bal à l'hô-

tel du Louvre... un souper... un orchestre excellent! Je ne me marie pas sans tout cela!

— Parbleu! cela coule de source; je te promets tout cela... Eh bien?...

— Eh bien...

— Ah! tu as jusqu'à demain pour réfléchir!

— C'est inutile, j'accepte, j'épouse le filleul.

M. Flutayot saute de joie, embrasse sa fille et ramène ses cheveux sur son front.

Laurentine était rentrée chez elle et n'avait pas dit un mot de la démarche qu'elle venait de faire. Au dîner, il n'est plus question de M. Flutayot ni de sa fille. Mais Adolphe remarque que sa marraine est sérieuse, préoccupée; elle ne semble nullement en train de causer; et, le soir, se retire chez elle en disant à son filleul :

— Allez vous promener, mon ami, ou allez au spectacle; enfin faites ce que vous voudrez; moi, j'ai la migraine et je désire être seule.

La belle veuve avait en effet la fièvre; elle ne pouvait prendre aucun repos jusqu'à ce qu'elle sût la réponse de Clorinde. Il y avait des moments où elle désirait que cette réponse fût un refus, mais l'instant d'après elle se disait :

— Non, il vaut bien mieux qu'elle accepte et que mon filleul l'épouse. Cette union assurera son avenir... Il trouve cette demoiselle jolie... spirituelle; il sera heureux d'être son mari. Mademoiselle Clorinde m'a paru un peu légère, évaporée... mais elle

n'a que dix-huit ans; l'âge et le mariage la rendront raisonnable.

Le lendemain, Laurentine attend avec impatience cette lettre qui doit mettre fin à ses irrésolutions. Elle ne peut se résoudre à descendre dans ses bureaux avant de l'avoir reçue. Enfin, sur les midi, la lettre arrive. Laurentine la décachète d'une main tremblante et lit :

« Ma toute belle dame,

« Ma fille accepte avec joie monsieur votre filleul pour son mari. C'est donc une affaire arrêtée. Amenez-moi dès demain le jeune homme, afin qu'il fasse plus ample connaissance avec Clorinde ; ensuite nous nous occuperons des détails et prendrons jour pour la perpétration du mariage. Il faut que la noce soit très-brillante ; ma fille y tient, moi aussi ; fiez-vous à moi pour ordonner tout cela.

« Votre tout dévoué et tendre serviteur,
« Flutayot. »

La lettre s'échappe des mains de Laurentine et deux grosses larmes coulent de ses yeux, tandis que sa bouche murmure :

— Elle consent!... ah! je devais le prévoir... Pourquoi donc ce mal que cela m'a fait là... au cœur?... Allons! plus de faiblesse... cette union, n'est-ce pas moi qui l'ai voulue?... ne doit-elle pas faire le bonheur d'Adolphe et me guérir, moi, de cet

amour insensé qui s'était emparé de mon cœur?... Essuyons ces larmes qui me font rougir, et hâtons-nous d'apprendre à Adolphe ce que j'ai fait pour qu'il soit heureux.

Elle sonne sa bonne, lui ordonne de prier son filleul de monter un moment près d'elle. Margotte fait sa commission, et Adolphe se hâte de se rendre près de sa marraine. Celle-ci affecte un air content, satisfait, tandis qu'Adolphe s'écrie :

— Allez-vous mieux, ma marraine? Je craignais que cette migraine d'hier ne vous eût rendue malade.

— Non, mon ami, je vous remercie, cela est passé. Je vous ai fait prier de monter ici, parce que j'ai à vous entretenir de quelque chose de fort grave, et je ne veux pas que nous soyons interrompus. Asseyez-vous, Adolphe.

Le jeune homme s'assied vis-à-vis de sa marraine, en disant :

— Je vous écoute... parlez...

— Mon ami, je suis votre marraine, et comme telle je dois m'occuper de votre bonheur, de votre avenir... vous assurer dans le monde une position...

— Mais, ma marraine, que pourriez-vous faire de plus pour moi que ce que vous avez fait depuis que je suis à Paris? Vous avez daigné me recevoir chez vous; me loger, me nourrir, m'apprendre le commerce... la tenue des livres... Enfin, si je sais quelque chose maintenant, c'est à vous que je le dois...

— Vous ne dites pas, Adolphe, que vous avez travaillé avec ardeur, si bien qu'en moins d'un an, vous en faisiez plus à vous seul que mes autres commis, et qu'aujourd'hui enfin vous êtes en état de tenir cette maison, et de la faire marcher mieux que moi!...

— Oh! mieux que vous... jamais!

— Pardonnez-moi, car les affaires commencent à me fatiguer... Il vient un moment où, nous autres femmes, nous avons besoin de repos... et pour moi ce moment-là est venu.

— Eh bien, ma marraine, ne travaillez plus, reposez-vous sur moi pour vous remplacer... Vous verrez avec quel zèle je m'occuperai de tout... Oh! la maison marchera bien, je m'y engage!

— Je n'en doute pas, mon ami. Mais pour que les clients vous voient avec confiance à la tête de cette maison, il faut que vous soyez marié... c'est indispensable; voilà pourquoi j'ai résolu de vous marier.

Adolphe demeure tout interdit, une vive rougeur lui monte au visage; il regarde Laurentine avec anxiété et en même temps avec amour; puis, il balbutie :

— Me marier!... moi!... déjà!... mais je ferai tout ce que vous voudrez, ma marraine!...

— C'est ce que j'espère; aussi je vous ai choisi une femme...

— Une femme!... vous m'en avez choisi une!...

ce n'était pas la peine... je pouvais bien... je savais bien...

— Rassurez-vous, Adolphe; la personne que je vous destine est jeune, jolie... elle a tout ce qu'il faut pour plaire... et elle vous plaît déjà... En un mot, c'est mademoiselle Clorinde, qui était ici avant-hier.

— Mademoiselle Clorinde!...

Au lieu de paraître enchanté, comme Laurentine s'y attendait, Adolphe semble consterné; il baisse les yeux, son air devient sérieux et sa voix est altérée en murmurant :

— Comment!... c'est avec mademoiselle Clorinde que vous voulez me marier?...

— Sans doute... vous ne l'aviez pas deviné?

— Oh! non... non... je ne l'aurais jamais deviné... car ce n'est pas avec cette personne-là que j'aurais voulu... me marier...

— Mais avec qui donc alors?...

— Je croyais... j'espérais... Oh! mais je vois bien que je m'étais trompé et que j'avais tort d'espérer...

Laurentine pâlit; elle comprend qu'elle s'est méprise sur les sentiments d'Adolphe pour Clorinde; elle a besoin de tout son courage pour ne point dire à ce pauvre garçon, qui a l'air si désolé : « Et moi aussi, je vous aime! » Mais elle se dit encore : « Je serais ridicule si je l'épousais... je le rendrais malheureux par ma jalousie! » Et rappelant sa fermeté, elle prend la main d'Adolphe, la presse doucement dans la sienne et reprend :

— Allons, mon ami, point d'enfantillage!... à votre âge on croit toujours éprouver de l'amour... mais la raison arrive, et l'amitié nous guide mieux que notre cœur. Mademoiselle Clorinde vous accepte avec joie pour mari, ce qui vous prouve que vous avez sur-le-champ fait sa conquête. Vous voyez que j'ai mené les choses promptement; c'est parce que je désire que ce mariage se fasse le plus tôt possible... Je réglerai moi-même vos affaires d'intérêt avec M. Flutayot; vous n'aurez pas à vous en occuper. Vous n'avez plus maintenant qu'à faire votre cour à votre prétendue, chez laquelle vous irez dès demain... Eh bien, Adolphe... vous consentez... n'est-ce pas?

— Vous avez le droit de disposer de moi, madame, et je vous obéirai toujours aveuglément.

C'était la première fois qu'Adolphe appelait Laurentine : madame! Aussi ce mot la rend toute triste, mais déjà le jeune homme l'a saluée respectueusement et s'est hâté de partir, lorsqu'elle était prête à le rappeler.

— C'est moi qu'il aimait!... se dit-elle en poussant un profond soupir.

Et, de son côté, Adolphe s'éloigne en se disant :

— Je croyais qu'elle m'aimait comme je l'aime... je m'étais trompé; elle m'aime comme son filleul et voilà tout!... Ah! je n'étais pas digne d'elle! Comment ai-je pu croire un moment qu'elle jetterait les yeux sur moi pour remplacer son premier mari!

X

LES CONDITIONS DE LA FUTURE

Bien persuadé que sa marraine n'a pour lui que de l'amitié, Adolphe se résigne à lui obéir et s'efforce de chasser de son cœur le sentiment qui s'en était emparé. A vingt-deux ans, d'ailleurs, un jeune homme n'est pas insensible aux attraits d'une jeune fille. On lui a dit qu'il avait fait sur-le-champ la conquête de mademoiselle Clorinde, son amour-propre en est flatté; et comme cette jeune personne est fort jolie, il commence à penser qu'il ne sera pas si malheureux en devenant son mari.

Le lendemain, Laurentine fait dire à son filleul de se disposer à se rendre chez M. Flutayot. Adolphe tâche de soigner sa toilette, mais il entendait bien moins cela que le travail du bureau, et n'était jamais plus mal à son aise que dans un habit neuf et avec une

cravate à la mode. Il monte en voiture avec la belle veuve, qui fait son possible pour paraître gaie, mais dont le sourire est contraint et forcé. Elle ne remarque pas que son filleul a fort mal fait le nœud de sa cravate, qu'il a des gants beurre frais et qu'il porte un gilet à grands carreaux écossais qui est de très-mauvais goût. Son esprit est trop occupé pour qu'elle fasse attention à tous ces détails si importants aux yeux d'une femme à la mode.

La route se fait sans que la marraine et son filleul aient échangé plus de quatre paroles.

Chez M. Flutayot, on attendait le jeune futur. Mademoiselle Clorinde était ravissante de charmes et sa mise était aussi élégante que peut l'être une toilette du matin. Elle avait près d'elle son amie intime, cette Malvina, épouse de l'huissier priseur, qui laissait sa femme libre de faire tout ce qu'elle voulait, et celle-ci usait fort largement de cette liberté. Mariée seulement depuis deux ans, on lui connaissait déjà plusieurs intrigues; un monsieur s'était battu pour elle, ce dont elle était très-fière. Quant au mari, qui n'était nullement jaloux, il prétendait que tout cela ne le regardait pas.

Quand on annonce madame Beaunoir et Adolphe, tout le monde était réuni dans le salon; et madame Doubleton, — c'est le nom de l'intime de Clorinde, — applique bien vite son monocle sur son œil, pour mieux examiner celui qu'elle sait déjà devoir épouser son amie.

M. Flutayot court au-devant du jeune homme, lui tend la main, la lui presse avec force, en s'écriant :

— Bonjour, mon jeune ami !... je puis même dire mon gendre, puisque ma fille agrée la demande que vous nous avez faite de sa main par l'entremise de votre belle marraine. Ainsi donc allez lui faire votre cour... lui dire toutes les jolies choses qui vous viendront à la bouche, en partant de votre cœur, vous en avez le droit, et Clorinde est toute disposée à les entendre.

Mais au lieu de courir vers sa future, le jeune homme, tout décontenancé en voyant cette dame qui a braqué son monocle sur lui et mademoiselle Clorinde qui l'examine attentivement, reste embarrassé et immobile au milieu du salon, tandis que la brillante Malvina dit tout bas à son amie :

— Ah ! qu'il a l'air bête !... et cette cravate... ce gilet écossais... ces gants serin !... mais il ne sait donc pas se mettre ton futur époux?... c'est tout une éducation à faire que ce monsieur-là !

Heureusement pour Adolphe, Laurentine, qui voit son embarras, le prend par la main et le conduit près de mademoiselle Clorinde, en lui disant :

— Mon cher filleul, tâchez donc de surmonter votre timidité... et puisque mademoiselle vous accepte pour mari, ne lui laissez pas prendre une mauvaise opinion de votre esprit. Celui de mademoiselle vous a charmé, vous me l'avez dit... et c'est déjà quelque chose que de savoir apprécier le mérite des autres

Adolphe salue celle qu'on lui destine et s'assied près d'elle, en balbutiant :

— Mademoiselle... je suis bien flatté... je ne sais comment vous dire... mais certainement je suis très-flatté...

— C'est gentil ! murmure Malvina à l'oreille de son amie... enfin tu es toujours sûre qu'il est flatté ! mais je crois qu'il ne sortira pas de là.

— Monsieur Adolphe, dit Clorinde, j'ai consenti à vous épouser, c'est vrai, mais cependant je veux auparavant faire mes conditions et que vous me répondiez bien franchement !...

— O mademoiselle, je n'ai pas l'habitude de mentir !

— Je veux d'abord être maîtresse de faire toutes mes volontés ! vous ne me contrarierez jamais pour cela ?

— Non, mademoiselle.

— J'aime le bal, le spectacle, les grandes soirées, j'aime le plaisir enfin ; vous ne m'empêcherez jamais d'en prendre quand l'occasion s'en présentera ?

— Non, mademoiselle.

— J'aime la toilette, je veux toujours être mise à la dernière mode... vous me donnerez tout l'argent que je vous demanderai pour cela ?

— Je vous en donnerai... si j'en ai, mademoiselle...

— Comment ! si vous en avez ?... mais vous devez

savoir que mon père me donne cinquante mille francs de dot?...

— Non, mademoiselle, je ne le savais pas...

— Vous m'auriez donc épousée sans dot, monsieur ?

— Si ma marraine me l'avait conseillé... oui, mademoiselle.

— Il est à mettre dans un bocal! murmure la sémillante Malvina, tandis que mademoiselle Clorinde reprend :

— Mais de votre côté, je pense que vous gagnerez beaucoup d'argent, puisque madame Beaunoir vous fait cadeau de sa maison de commerce...

— Ma marraine me donne sa maison?...

— Ah çà, est-ce que vous ne le saviez pas non plus?

— Non, mademoiselle.

— Mais vous ne savez donc rien, monsieur?... Ah! mon Dieu, que vous êtes drôle!

Clorinde se met à rire aux éclats, son amie en fait autant, et M. Flutayot dit à Laurentine :

— Ça va bien! ça va très-bien!... voyez comme nos futurs époux sont gais!... ça fera un ménage très-amusant!

Laurentine voyait bien rire les deux jeunes femmes, mais rien n'indiquait qu'Adolphe partageât leur joie.

Quand mademoiselle Clorinde a fini de rire, elle prend un ton sérieux pour dire à son prétendu :

— Il y a cependant des choses très-importantes qu'un jeune homme doit savoir et que vous me paraissez ignorer, monsieur !

— Des choses importantes, mademoiselle?

— Oui, monsieur, d'abord savoir se cravater..... votre cravate est fort mal mise... le nœud ne se fait pas ainsi...

— Ah ! c'est important cela, mademoiselle?

— Sans doute... on voit tout de suite à la façon dont un monsieur est cravaté s'il a l'habitude d'aller dans le monde... ensuite ce gilet écossais à carreaux... c'est fort mal porté... n'est-ce pas, Malvina?...

— Ce gilet?... ah ! c'est infect !...

— Je ne sortirais jamais avec vous si vous portiez ce gilet-là. Je dois aussi vous apprendre qu'on ne porte point des gants paille le matin; le soir à la bonne heure ! mais le matin c'est provincial, c'est ridicule... n'est-ce pas, Malvina?

— C'est stupide ! Dis donc tout de suite à monsieur que son pantalon est trop court, qu'il tombe mal... Qui est-ce qui vous habille, monsieur?

— C'est un tailleur, madame.

— Ah ! vraiment !... mais ce tailleur-là doit être aussi portier, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas, madame...

— Mais vous n'en êtes pas sûr ! Moi je gagerais qu'il cumule et qu'il tire le cordon tout en taillant vos pantalons !

— Vous en changerez, monsieur Adolphe... vous prendrez celui de mon père... voyez comme il est toujours bien habillé !

— Que monsieur prenne plutôt celui d'Edouard... Voilà un jeune homme qui se met bien !... il a toujours des pantalons ravissants... Tu sais, Clorinde, M. Edouard Valdeville, ce joli garçon que tu as vu à mon dernier bal ?...

— Et qui mazurke si bien ?... Oh ! oui, il est charmant... seulement je trouve qu'il porte ses favoris trop longs...

— En côtelettes : c'est la mode anglaise, ma chère !

— Ce n'est pas une raison pour que ce soit joli. Monsieur Adolphe, vous l'entendez, vous prendrez le tailleur de M. Edouard Valdeville.

— Je prendrai le tailleur que vous voudrez, mademoiselle.

En ce moment, madame Doubleton se rappelle qu'elle a un rendez-vous auquel elle ne veut pas manquer. Elle se lève vivement, fait un léger salut à la compagnie et quitte le salon, en disant à son amie qui la reconduit :

— Il est bête comme chou, ton futur !... mais il a l'air très-soumis. Épouse-le, ma chère, épouse-le... Tu seras heureuse... tu lui feras voir des étoiles en plein midi... ces maris-là sont précieux.

Adolphe se sent soulagé de n'avoir plus le monocle de cette dame braqué sur lui. Il est un peu

moins gauche près de sa prétendue et cause encore quelque temps avec elle, si l'on peut appeler causer lorsque c'est toujours la même personne qui parle et que l'autre ne place que des monosyllabes. Mais mademoiselle Clorinde aimait beaucoup parler, et Adolphe ne se sentait pas le désir d'en dire davantage.

On ne tarde pas à se séparer, car la maison de commerce ne pouvait rester sans chef. Flutayot secoue encore la main d'Adolphe, en lui disant :

— Désormais, venez quand vous voudrez, mon gendre. Clorinde vous recevra même si je n'y suis pas.

De son côté, mademoiselle Clorinde dit à son futur :

— Rappelez-vous bien tout ce que je vous ai recommandé! apprenez à nouer votre cravate, et surtout jetez au feu cet affreux gilet.

De retour chez elle, Laurentine dit à son filleul :

— Vous avez fait plus ample connaissance avec votre future; eh bien, êtes-vous satisfait?... vous entendrez-vous bien ?

— Je m'entendrai toujours, ma marraine, avec la personne que vous m'avez choisie...

— Enfin... de quoi avez-vous parlé ?

— De pantalons, de cravates et de gilet... mademoiselle Clorinde m'a trouvé fort mal habillé ; son amie a dit que mon gilet était *infect !*... Ah ! je ne

l'aime pas du tout, cette dame-là, quoiqu'elle soit très-jolie ; elle me lorgnait continuellement avec son petit carré de verre... cela me gênait beaucoup.

— Je ne connais point cette jeune femme, elle m'a semblé en effet très-évaporée ; c'est quelque amie de pension de Clorinde !... celle-ci est encore bien légère de caractère. La toilette, voilà ce qui la frappe et lui plaît avant tout !... mais elle n'a que dix-huit ans ; vous la rendrez raisonnable...

— Pardon, ma marraine, mais mademoiselle Clorinde m'a dit quelque chose... elle s'est trompée sans doute...

— Qu'est-ce donc ?

— Elle prétend qu'en me mariant vous me cédez votre maison de commerce...

— Elle n'a dit que la vérité...

— C'est-à-dire que je la gérerai pour vous ?

— Non, mon ami, dès ce moment elle est à vous, je vous la donne... c'est mon présent de noce.

Le front d'Adolphe se rembrunit, et il murmure :

— Ah ! je comprends maintenant comment il se fait que M. Flutayot m'accepte pour gendre. Mais je ne puis souffrir, madame, que vous vous dépouilliez pour moi ; un tel cadeau est trop considérable !... je ne puis, je ne dois point l'accepter.

— Qu'est-ce à dire, Adolphe ? vous refusez ce que je veux faire pour vous !... vous oubliez, mon ami,

que je suis votre marraine et que ce titre me fait au contraire un devoir d'assurer votre avenir. J'ai bien assez de fortune pour vivre seule... Je veux que mon filleul tienne dans le monde une place honorable... je veux qu'il soit heureux, et vous n'avez pas le droit de refuser ce que je fais pour vous.

— Vous voulez que je sois heureux ! répond Adolphe en poussant un gros soupir... Ah ! il y avait un autre moyen !...

— Non, mon ami... non, il n'y en avait pas d'autres... plus tard vous réfléchirez, vous verrez que j'avais raison. Allons, ne soyez plus triste, ne soupirez plus... car alors c'est moi que vous rendriez malheureuse... Vous acceptez mon cadeau, n'est-ce pas, Adolphe, et vous m'obéirez ?...

— Ah ! vous savez bien, madame, que je ferai toujours ce que vous voudrez...

— Pourquoi m'appelez-vous madame ? cela me fait de la peine...

— Mon Dieu ! c'est que... je ne sais plus... ah ! il y a un nom qu'il m'eût été si doux de vous donner.

Laurentine sent sa poitrine se gonfler ; pour mettre fin à cet entretien qui menace de devenir dangereux, elle se hâte de quitter son appartement et descend dans ses bureaux suivie d'Adolphe. Là, elle le présente à ses employés en leur disant :

— Messieurs, regardez désormais M. Corniquet

comme votre patron, c'est lui qui me remplace, je lui ai cédé ma maison ; je ne doute pas que vous soyez pour lui aussi bons employés que vous l'avez été pour moi.

— Le vieux Putois, le petit Puceron et un nouveau commis, entré depuis peu, saluent gravement leur nouveau chef.

Après avoir montré son cabinet à Adolphe, en lui disant :

— Maintenant, mon ami, voilà votre place, la belle veuve se hâte de remonter chez elle.

M. Puceron s'approche alors d'Adolphe en faisant force courbettes et lui dit :

— Permettez-moi, cher patron, d'être le premier à vous complimenter... et de vous témoigner la joie que j'éprouve à vous avoir pour chef... Du reste, cela ne me surprend pas, je m'y attendais.

— Vous vous y attendiez, monsieur Puceron? eh bien, moi, je vous jure que ne m'y attendais pas. Mais vous ne savez pas encore tout... je vais me marier !

— Eh bien, je m'y attendais encore... la première chose n'est que la conséquence de la seconde... Oh ! je voyais venir cela de loin... vous épousez votre belle marraine... cela devait être ! je l'aurais gagé !

— Vous auriez perdu, monsieur Puceron, car ce n'est pas ma marraine que j'épouse.

Adolphe a dit cela si tristement, que le petit com-

mis n'ose plus ajouter une question et se borne à murmurer :

— Ah!... ce n'est pas?... pardon!... cela m'étonne! d'autant plus que... mais c'est égal, je vous fais toujours mon compliment.

XI

UNE RENCONTRE

Depuis sa dernière conversation avec son filleul, Laurentine cesse de dîner avec lui, elle se fait maintenant servir chez elle, dans son appartement, et ne descend plus dans les bureaux que lorsqu'elle y est obligée pour donner à Adolphe des renseignements nécessaires à sa nouvelle position de chef de maison.

En revanche, la belle veuve s'occupe fort activement de tout ce qui est exigible pour la conclusion du mariage de son filleul ; elle fait venir les papiers indispensables ; de son côté, M. Flutayot, qui a hâte de marier sa fille pour être libre de faire le don Juan, a bientôt réuni tout ce qu'il faut pour que Clorinde soit appelée madame, et, lorsque l'on est prêt des deux côtés, il ne s'agit plus que de fixer le jour de la

cérémonie. Pour cela, M. Flutayot va consulter sa fille, qu'il aborde d'un air radieux, en lui disant :

— Chère amie, nous sommes en mesure de conclure ton hymen... c'est à toi de fixer le jour, de dire quand tu veux être appelée madame Corniquet.

— Ah! quelle horreur!... si vous me répétez encore ce nom-là, je ne marie pas... Malvina m'a bien dit : Ma petite, ne souffre pas surtout qu'on t'appelle madame Corniquet, car tout le monde te rirait au nez... Je serai madame Adolphe et pas autre chose.

— Sans doute... c'est convenu, en société on ne te nommera pas autrement!... mais sur ton contrat de mariage, tu comprends bien qu'il faut mettre le nom de famille de ton mari, Corniquet...

— J'aurai soin de faire un pâté sur ce nom-là.

— Ton futur vient te voir quelquefois... commences-tu à le trouver gentil?

— Il met un peu mieux sa cravate et ne porte plus cet affreux gilet écossais qu'on voyait d'une lieue... C'est égal, il est toujours aussi gauche... aussi niais!

— Il a l'air très-doux.

— Les moutons aussi ont l'air très-doux et ça ne les empêche pas d'avoir l'air bête.

— Je reviens à la question : quel jour fixes-tu pour la cérémonie?... d'aujourd'hui en huit, cela te va-t-il?

— Par exemple! et ma robe de noce, et ma robe

de bal, et ma robe pour le lendemain, qui ne sont pas faites...

— On pourrait presser les couturières...

— Pour que je sois mal habillée! Je ne veux pas,... d'aujourd'hui en quinze ce sera bien assez tôt.

— Allons, c'est décidé alors... ce sera le 16...

— Je vous donnerai la liste des invitations qu'il faut faire... je la ferai avec Malvina.

— Fort bien! Je pense que ton futur aura aussi quelques amis...

— Ah! qu'il ne nous amène pas des gens fagotés comme il l'était l'autre jour...

— Je m'en informerai à madame Beaunoir.

— Vous savez que j'exige que le repas se donne à l'hôtel du Louvre!

— Oui, c'est entendu.

— Et le bal aussi... et l'orchestre conduit par Strauss!

— Puisque je te dis que c'est entendu... Ma foi! avec tout cela si tu n'es pas heureuse, ce ne sera certes pas de ma faute.

Adolphe, qui n'aperçoit plus que rarement sa marraine, en conclut qu'elle s'est offensée des sentiments qu'il a osé lui laisser voir, et il s'étudie à être maintenant près d'elle sur un ton froid et presque cérémonieux. C'est de Puceron qu'il a pris des leçons pour bien nouer sa cravate et mieux choisir ses gilets et son tailleur. Pour toute récompense, le petit com-

mis lui a demandé la faveur d'aller au bal de sa noce, et Adolphe s'est empressé de l'y inviter.

Un matin, une voiture de déménagement vient enlever les meubles qui garnissaient l'appartement de madame Beaunoir. Adolphe regarde avec chagrin ces préparatifs et s'empresse de monter chez sa marraine, qu'il trouve s'occupant aussi de fermer des cartons et des caisses.

— Vous allez donc déménager, ma... marraine?

— Sans doute, Adolphe, ne dois-je pas vous laisser ce logement pour vous et votre femme?...

— Mais nous aurions pu en prendre un autre...

— Celui-ci est bien plus commode pour vous; par ce petit escalier vous êtes sur-le-champ dans vos bureaux... et vous pouvez à chaque instant revenir près de... votre femme ; reposez-vous sur moi pour le faire meubler convenablement.

— Je sais, madame, que vous ne vous lassez pas de me combler de bienfaits... Mais... est-ce que vous allez quitter Paris?

— Oh! pas encore; j'ai loué un petit pied-à-terre, que je garderai même lorsque j'irai à la campagne.

— Et vous nous quittez déjà?

— Mais ce n'est pas trop tôt pour qu'on arrang votre appartement; songez donc que vous vous ma riez dans douze jours...

— Je le sais, madame; M. Flutayot m'en a pré-

venu... car vous ne me l'aviez pas dit... je ne vous vois presque plus...

— C'est qu'il faut bien que je m'habitue... à ne plus vous voir...

— Mon Dieu! est-ce que vous me quitterez pour toujours?... Est-ce qu'une fois marié je ne vous verrai plus?...

— Non... non... je m'explique mal... je viendrai vous faire visite... quelquefois à vous... et à votre femme.

L'entrée des commissionnaires met fin à cet entretien. Laurentine doit surveiller son déménagement; Adolphe redescend tout triste dans ses bureaux, et le petit Puceron qui l'examine se dit :

— J'en reviens toujours à ma première idée : c'est sa marraine qu'il aurait dû épouser. Pourquoi en épouse-t-il une autre? Ah! comme dit Hamlet : *It is question!*

Laurentine, qui n'oublie rien de ce que doit faire un prétendu, a envoyé à mademoiselle Clorinde une corbeille de mariage remplie de présents d'un fort bon goût, ce qui rend mademoiselle Flutayot un peu plus aimable avec son futur. Malheureusement, lorsqu'elle fait compliment à Adolphe sur l'heureux choix de ses cadeaux, celui-ci lui répond :

— Mais je n'ai rien choisi, je ne sais pas même ce qu'il y avait dans la corbeille, c'est ma marraine qui s'est chargée de tout cela!

— Ah! je me disais aussi : C'est bien étonnant!...

elle vous aime beaucoup, votre marraine... elle vous accable de présents... elle vous cède sa maison... est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes chez elle?

— Près de deux ans, mademoiselle.

— Ah! c'est drôle!

Adolphe ne voit pas ce qu'il y a de drôle dans les bienfaits dont le comble sa marraine, mais il n'attache pas plus d'importance à ce que vient de lui dire sa future, et pense seulement que madame Beaunoir a pour lui la tendresse d'une mère et qu'elle le traite comme s'il était son fils.

Cependant le temps marche, car c'est un véritable Juif errant que le temps; il marche sans cesse, il ne s'arrête jamais. Encore deux jours et le mariage projeté devait se conclure, lorsqu'en passant sur les boulevards, tout préoccupé de son changement de position, Adolphe est arrêté par quelqu'un qui se place devant lui et s'écrie :

— Ah! te voilà donc enfin! je te retrouve... où diable te cachais-tu, mon cher, depuis une vingtaine de mois que je t'ai laissé sur un banc du boulevard de Strasbourg?...

— Comment! c'est toi, Augustin! Ah! je suis content de te rencontrer... moi aussi je t'ai cherché dans Paris! tu ne m'avais pas donné ton adresse...

— Ni toi non plus... Tu m'avais bien dit que tu allais chez ta marraine, rue de Rivoli, mais elle est diablement longue la rue de Rivoli... Enfin te voilà!... Attends que je t'examine... la tenue est mieux... ce-

pendant ce n'est pas encore tout à fait ça ! il te manque ce *chic* parisien qui nous fait admirer partout... mais tu as pris un air grave, presque sévère... Voyons, qu'est-ce que tu fais maintenant ? es-tu content ?... gagnes-tu un peu d'argent ? Pas assez, n'est-ce pas ?... ce diable d'argent ! on en dépense tant à Paris !... Moi, je suis monté en grade, je voyage souvent pour ma maison de commerce... je fais des passions partout où je m'arrête... pas une femme ne me résiste, mon cher, j'ai plus de maîtresses que je n'en veux ; et toi, j'espère que tu en as au moins deux ou trois à présent ?...

— Moi ! oh ! je n'ai pas les goûts volages... je vais me marier...

— Te marier !... allons donc, tu plaisantes ! te marier à ton âge, mais ça n'aurait pas le sens commun ! tu n'as pas encore joui de ta vie de garçon... Je sais bien qu'on s'amuse aussi étant marié, mais ce n'est plus la même chose... d'ailleurs, pour se marier, il faut une position, et tu n'en as pas... tu dois donc faire un mariage d'amour, ce qui est la plus sotte des unions. Ce qu'il faut avant tout en ménage, c'est de l'argent !... Tu sais : « Quand il n'y a pas de foin au râtelier, les ânes se battent !... » Je gage que ta prétendue n'a pas seulement mille écus de dot !

— Tu te trompes complétement, mon cher Augustin. D'abord, je ne fais point un mariage d'amour, je me marie pour obéir à ma marraine, qui, en quittant

les affaires, m'a fait présent de sa maison de commerce, où les bénéfices sont au plus bas de dix mille francs par an, et j'épouse une demoiselle qui m'apporte cinquante mille francs comptant.

— Il serait possible!... Qu'est-ce que tu m'apprends là?... Quoi!... tu es à la tête d'une maison de commerce?

— Depuis un mois j'en suis le chef...

— Et tu épouses cinquante mille francs de dot!

— Et une femme jeune et fort jolie...

— Ce cher Adolphe?... Oh! ceci change la thèse... Je me disais aussi : Mais comme il a pris un maintien posé... un air important!... Fichtre! tu n'as plus l'air d'un jeune innocent comme à ton arrivée... Entrons donc au café prendre quelque chose...

— C'est que je n'ai guère de temps à moi.

— Bah! un verre de chartreuse, c'est bien vite avalé!... Ah! je suis enchanté de t'avoir retrouvé!

Adolphe se laisse emmener dans un café; M. Augustin Bréchard fait apporter un flacon de liqueur, il en boit coup sur coup deux verres, en disant:

— Elle est bonne... oh! c'est que je m'y connais, moi!... je suis devenu un dégustateur de première force; pas un courtier en vins ne pourrait m'enfoncer, et cependant ce sont des finauds... Je suis bien content, mon bon Adolphe, de savoir que tu as fait si bien et si vite ton chemin, car je suis ton ami,

moi, et un ami véritable, tu n'en doutes pas, j'espère?

Et, en disant cela, M. Augustin a pris une des mains d'Adolphe, qu'il serre dans les siennes comme s'il voulait la broyer. Il y a comme cela des gens qui croient nous prouver une grande amitié en nous comprimant les doigts; cela prouve qu'ils ont la poigne forte et pas autre chose. Mais Adolphe, qui est très-confiant, se montre sensible aux marques d'affection que lui donne son ami d'enfance, et lui dit :

— Eh bien, Augustin, puisque le hasard m'a fait te rencontrer, il faut venir à ma noce...

— A ta noce? parbleu, je ne demanderais pas mieux, mais c'est que je pars dans huit jours pour la Russie... un grand voyage pour le compte de ma maison...

— Tu ne pars que dans huit jours? eh bien, je me marie après-demain, moi.

— Après-demain! oh! victoire alors!... je suis de ta noce!... Veux-tu que je sois ton témoin?... ça me bottera joliment.

— Avec plaisir! c'est vrai, il faut deux témoins... je n'y avais pas pensé, mais ma marraine, qui pense à tout, m'en aurait sans doute trouvé deux.

— Il me semble que tu me dois bien la préférence, à moi, ton ami d'enfance... ton Pylade... ton Castor... Encore un petit verre, hein!...

— Merci, j'en ai assez...

— Tu as tort, elle est excellente; ça ne fait jamais de mal la chartreuse. Nous disons donc après-demain... J'irai te prendre; écris-moi ton adresse et l'heure de la cérémonie... Sapristi! je suis fâché de m'en aller en Russie... mais je n'y resterai pas longtemps et ma première visite au retour sera pour toi.

Adolphe a écrit son adresse, puis il se lève en disant à son cher ami :

— Je ne puis rester plus longtemps... les affaires de ma maison me réclament.

— Les affaires de ma maison! es-tu beau en disant cela! Fichtre! j'aurais bien voulu avoir une marraine comme la tienne... Tu as de la chance, toi!... mais ça me fait plaisir parce que j'ai pour toi une profonde amitié!...

M. Augustin avale encore un troisième verre de liqueur. Adolphe paye le garçon, et les deux jeunes gens se séparent en se disant :

— A après-demain!

XII

UN MARIÉ SANS VOITURES

Le grand jour est arrivé. Adolphe a donné *campos* à ses employés, qui désirent assister à la cérémonie de son mariage.

Tout doit se faire le même jour : la signature du contrat, puis à la mairie, puis à l'église.

Adolphe doit aller prendre sa marraine, on a rendez-vous à onze heures, chez M. Flutayot, où l'on doit signer le contrat.

Augustin Bréchard arrive à dix heures et demie chez son cher ami Corniquet, il est en grande tenue; il passe en revue la toilette du marié, y fait quelques changements, lui répète plusieurs fois de ne point se tenir si roide, mais au contraire de se dandiner un peu en marchant pour se donner de l'aisance et de

la grâce. Au moment de partir, Augustin dit à son ami :

— Et ton second témoin où est-il? où le trouverons-nous ?

— Diable ! un second témoin !... c'est vrai, je n'y ai point pensé... ma marraine en aura peut-être un... j'ai oublié de lui en parler...

Le petit Puceron, qui a entendu la discussion, et qui a eu la précaution de se mettre dès le matin tout en noir, s'avance alors en disant :

— Mon cher patron, si vous avez besoin de quelqu'un... me voici à vos ordres ; je serai très-honoré, très-flatté de vous servir de témoin... je me suis mis en noir, j'ai des gants blancs dans ma poche.

M. Augustin toise le petit commis, part d'un éclat de rire, et s'écrie :

— Voilà un témoin qui ne tiendra pas beaucoup de place !... si monsieur n'a pas la précaution de se mettre en avant, on ne pourra jamais le retrouver.

Puceron monte sur ses pointes et regarde Augustin avec colère, en disant :

— Monsieur, les hommes petits valent souvent mieux que les grands ; le mérite ne se mesure pas au mètre !

— Venez avec nous, mon cher Puceron, vous serez mon second témoin, si ma marraine ne m'en a pas choisi un autre.

— Ah ! merci, patron, mille fois merci !...

Et le petit commis regarde d'un air triomphant Augustin, qui lui rit au nez en murmurant :

— Après cela, vous avez le droit de mettre des socques...

Mais au lieu de répondre à cela, Puceron s'approche d'Adolphe et lui dit à l'oreille :

— Est-ce que j'aurai aussi l'honneur d'être du repas, cher patron ?

— Oui, si vous êtes mon second témoin, vous avez le droit d'être du repas.

— Cela comblerait mes vœux ! d'autant plus que j'ai fait une chanson pour la circonstance. Ah ! pardon... votre future est-elle brune ou blonde ?

— Elle est brune.

— Brune, très-bien !... J'avais laissé deux vers en blanc, je vais les faire pour compléter la chanson que j'aurai le plaisir de vous chanter au dessert... Brune, prune, fortune, lune... oh ! j'ai mon affaire.

Un fort beau remise attendait à la porte. Adolphe monte dedans avec Augustin et Puceron ; ce dernier est tout occupé de sa chanson et murmure sans cesse entre ses dents : Brune lune... brune prune !...

— Où sont les autres voitures? dit Augustin au marié. Je pense que celle-ci ne suffit pas pour toute la noce ?

— Oh ! non, car il paraît que nous aurons beaucoup de monde !... mais c'est mon beau-père qui s'est chargé de tous ces détails ; les voitures attendent probablement à sa porte.

— Où se fait le repas... le bal?...

— Mon Dieu!... je ne sais plus... Ah! si, je me rappelle! c'est à l'hôtel du Louvre.

— Fichtre! mon cher, c'est du grand numéro alors! je vois que le beau-père fait bien les choses.., Ah! monsieur Puce... Puceron... vous auriez bien dû vous faire mettre des talons rouges!...

Le petit commis se borne à hausser les épaules en murmurant : Lune... rancune... prunes!

On arrive chez madame Beaunoir, qui occupe maintenant un petit appartement rue Saint-Georges. Laurentine avait une toilette de fort bon goût, d'une élégante simplicité et qui lui seyait parfaitement; une légère pâleur répandue sur son visage donnait un nouveau charme à ses traits. Adolphe lui présente Augustin, en lui disant :

— Voici celui de mes amis que j'avais rencontré en arrivant à Paris et que je n'avais pas revu depuis. Le hasard nous a réunis avant-hier; il veut bien être un de mes témoins.

Laurentine fait un gracieux salut à Augustin, qui semble la regarder avec admiration, et s'écrie :

— Mon cher Adolphe, je ne connaissais ni ta future ni ta marraine, mais à juger de l'une par l'autre, tu es un bien heureux mortel.

Ce compliment ne paraît pas beaucoup flatter la belle veuve, mais Adolphe reprend :

— Ma marraine, m'aviez-vous choisi un second témoin?

— Mon Dieu! non, j'ai pensé que vous les choisiriez vous-même.

— Alors, M. Puceron m'en servira!...

Le petit homme fait un bond de joie et va s'incliner devant sa ci-devant patronne, en s'écriant:

— Ah! madame... si vous saviez combien je suis heureux... et flatté!... Voulez-vous me permettre, chère patronne...car vous l'êtes toujours à mes yeux... de vous retenir pour la première contredanse?...

— Merci, monsieur Puceron, mais je ne puis accepter; je ne danse plus...

— Comment! madame, s'écrie Augustin en faisant l'agréable... vous ne dansez plus... vous, qui avez tout ce qu'il faut pour séduire, pour charmer... pour...?

— Pardon, messieurs, mais l'heure est arrivée, et ce serait fort mal au marié de se faire attendre... Adolphe, donnez-moi votre main.

Adolphe s'empresse de prendre cette main qu'on lui présente et qui tremble dans la sienne. Il aurait envie, mais il n'ose pas la presser tendrement. C'est à peine s'il ose regarder sa marraine, qu'il trouve aussi plus belle que jamais.

Puceron suit tout le monde, en fredonnant:

La future, charmante brune,
M'offre le soleil et la lune.

Non, ce n'est pas encore ça, le soleil irait, mais la lune, c'est trop risqué!

On arrive devant la demeure de M. Flutayot, la rue est encombrée par les équipages, les remises qui attendent.

— Oh ! mais c'est magnifique ! dit Augustin, il me paraît, mon cher, que ton mariage sera fort brillant !

Il y avait déjà beaucoup de monde chez M. Flutayot, mais le notaire n'était pas encore arrivé et la mariée n'avait pas terminé sa toilette. Le père de Clorinde prend son gendre par la main et le présente à ses connaissances. Les dames l'examinent comme une curiosité, les hommes d'un air moqueur. Adolphe est enchanté de ne point apercevoir dans la réunion la dame au monocle, il ignore qu'elle préside à la toilette de sa future ; il présente Augustin à son beau-père, qui paraît fort satisfait de l'air tant soit peu impertinent de ce jeune homme, puis demande à son gendre où est son second témoin. Alors Adolphe cherche de tous côtés et n'aperçoit pas Puceron. Enfin, à force de chercher, on le trouve derrière une énorme dame, dont l'embonpoint et la crinoline auraient pu cacher trois hommes comme le petit commis.

M. Flutayot ne semble pas aussi satisfait du second témoin que du premier, et dit bas à son gendre :

— Pourquoi donc avez-vous pris un témoin si petit ?

— Ma foi, monsieur, je n'ai trouvé que lui sous

ma main; du reste, c'est un de mes employés, un fort honnête garçon.

— Je ne dis pas le contraire, mais il ne représente pas... Voyez les témoins de ma fille... c'est M. Edouard Valdeville... le roi de la mode... le beau jeune homme que vous voyez là-bas... l'autre est un comte, rien que ça ! le comte Tripolini... Italien réfugié pour cause politique; voilà ce qui s'appelle des témoins.

On annonce le notaire; il salue, va s'asseoir devant une table, prend les actes dans un beau portefeuille rouge, et dit :

— Quand on voudra... je suis prêt à lire... mais je ne puis guère attendre, je suis pressé.

— Ma fille achève sa toilette... elle ne saurait tarder...

— Voulez-vous que j'aille la chercher? dit Laurentine.

— Vous êtes trop bonne... mais vous concevez, Clorinde veut que son entrée fasse de l'effet... elle m'a dit : « Surtout, mon père, qu'on ne vienne pas me déranger; il me semble qu'aujourd'hui on peut bien m'attendre. »

Laurentine retourne à sa place en jetant un coup d'œil sur son filleul, qui est debout dans un coin du salon et qui n'a pas du tout l'air de se rappeler qu'il est le roi de la fête. Le notaire commence à s'impatienter et à consulter sa montre, lorsqu'enfin la mariée paraît.

L'entrée de Clorinde fait tout l'effet qu'elle pouvait désirer, car sa parure est ravissante, sa couronne de fleur d'oranger lui sied à ravir et il est difficile de voir une mariée plus jolie. Un murmure d'admiration se fait entendre, M. Flutayot se frotte les mains, en disant :

— En vérité, elle est trop belle !... elle aurait dû épouser un prince !... elle valait cela.

Madame Doubleton, qui arrive avec Clorinde, dit à tout le monde :

—C'est moi qui ai présidé à sa toilette,... s'il y manque la moindre chose, je veux perdre mes cheveux.

— Sapristi ! mon cher, ta future est d'une beauté idéale, dit M. Augustin à son ami ; il est difficile d'avoir plus de grâces, d'attraits !... Ah ! que je suis désolé de partir pour la Russie !... mais j'en reviendrai le plus vite possible.

Adolphe ne fait point attention à ces paroles, qui pourraient lui paraître singulières ; il regarde sa future, il est lui-même ébloui par sa toilette et sa beauté. Mais il faut que sa marraine le pousse et lui dise tout bas :

— Allez donc adresser un compliment à votre femme.

Il se décide à s'approcher de Clorinde, qui est tout occupée de sa parure et n'a pas l'air de songer à son prétendu. Cependant, en voyant Adolphe s'approcher d'elle, son premier mot est :

— Ah ! je vous en prie, prenez garde de marcher sur ma robe !...

Adolphe commence un compliment et va le terminer, lorsqu'il aperçoit le monocle de madame Doubleton braqué sur lui ; cela le trouble, il s'embrouille et ne peut plus continuer. Clorinde lui dit :

— Ce n'était pas la peine de venir vous placer devant moi pour me dire ça !

Mais le notaire réclame pour qu'on termine ce qui l'amène. On fait à peu près silence; le notaire ne lit que la partie intéressante du contrat. M. Flutavot dépose devant lui un portefeuille contenant cinquante mille francs en billets de banque, le notaire les compte et les remet au marié. Puis les futurs signent et l'on appelle les premiers témoins. Le beau gandin, Edouard Valdeville, s'avance en se dandinant, en souriant aux dames; après lui vient le baron Tripolini, grand et gros homme qui a une barbe et des moustaches qui feraient envie à un sapeur.

Après ces messieurs on appelle les témoins du marié. Augustin se présente en se tenant fièrement sur la hanche, et madame Doubleton dit à Clorinde:

— Voilà un jeune homme qui n'est pas mal, pour un ami de ton mari.

Mais lorsque c'est le tour du second témoin, et que le petit Puceron s'avance en sautillant, beaucoup de dames se mettent à rire, et Clorinde dit à Malvina :

—Qu'est-ce que c'est que ce petit nain! est-il possi-

ble de choisir cela pour être son témoin! Ah! c'est bien digne d'Adolphe!

L'hilarité augmente lorsqu'on demande les noms au petit commis, et qu'il prononce avec emphase :

— Achille Puceron!

— Où avez-vous été chercher cet échantillon d'homme? demande Clorinde à Adolphe.

— C'est un de mes employés.

— Est-ce qu'on prend ses employés pour témoins? j'espère bien qu'il ne sera pas au dîner, ce petit nain?

— Mais... comme mon témoin... je l'ai invité...

— En vérité, vous ne faites que des maladresses! J'espère au moins qu'on le placera tout au bout de la table...

— Où vous voudrez; il sera toujours content.

Lorsque la plupart des messieurs présents ont signé au contrat, on part pour se rendre à la mairie. Adolphe croit devoir donner la main à sa femme, mais déjà M. Edouard Valdeville a pris celle de la mariée et monte dans son carrosse avec madame Doubleton et le baron Tripolini. Augustin s'est emparé de la main de Laurentine, qui cherche des yeux son filleul, qu'elle aurait voulu faire monter en voiture avec elle. Mais déjà une autre dame et M. Flutayot l'ont complétée. Lorsque le marié prend le dernier remise, il n'a plus près de lui que Puceron et deux jeunes gens qu'il ne connait pas. C'est avec eux qu'il fait

la route. Les deux jeunes beaux ne parlent que des danseuses de l'Opéra, et Puceron murmure toujours : Brune... fortune... lacune... rancune !...

Tout se passe à la mairie dans l'ordre voulu. Puis on se rend à l'église : M. Flutayot donne alors la main à sa fille, et Laurentine, qui est parvenue enfin à trouver le marié, qui se tient toujours derrière les autres, lui prend la main et le conduit à l'autel, en lui disant tout bas :

— J'ai voulu faire votre bonheur, mon ami ; ne soyez donc plus fâché contre moi.

Adolphe ne répond qu'en pressant fortement la main de sa marraine, puis il va prendre sa place sans oser lever les yeux sur sa future, qui est rouge de plaisir, parce que sur son passage elle a constamment entendu dire :

— Ah ! la jolie mariée !

A quoi M. Flutayot ajoute :

— Tu entends, ma fille, tu fais l'admiration générale !... si ton mari ne fait pas ton bonheur, ce sera un polisson !...

En sortant de l'église, Adolphe croit qu'il pourra enfin se rapprocher de sa femme, mais celle-ci est déjà montée en calèche avec son amie Malvina, M. Valdeville et Augustin qui, cette fois, ne s'est pas laissé devancer pour être près de la jolie mariée.

— Où donc vont-ils? demande Adolphe à son beau-père.

— Au bois, mon cher ami, le temps est superbe! nous y allons tous...

— Mais j'aurais été bien aise d'être en voiture avec ma femme...

— Ce n'est pas bon genre!... Laissez l'amie de ma fille diriger tout cela!... elle s'y entend parfaitement. Vous avez tout le temps d'être avec votre femme! vous la retrouverez toujours!

Et M. Flutayot court faire le galant près d'une jeune dame qui lui rit au nez chaque fois qu'il lui parle, mais il prend cela pour un encouragement. Adolphe cherche des yeux sa marraine, c'est son ancre de salut. Mais elle a été entraînée par d'autres personnes et toutes les voitures suivent celle de la mariée. Adolphe se trouve seul de la noce avec Puceron, et tous les remises ont disparu.

— Dites donc, patron, s'écrie le petit commis, il me semble qu'on n'a guère bien réglé l'ordre et la marche du cortége?... Vous, le héros de la fête, vous n'avez plus une seule voiture à votre service... il est vrai qu'il y a des dames qui, avec leurs crinolines, tiennent la place de quatre personnes! Comment donc allons-nous faire pour nous rendre au bois?... je ne vois pas même de fiacre par ici...

— Allons-y en nous promenant, Puceron.

— Comme il vous fera plaisir... alors en chemin je vous chanterai la chanson que j'ai composée en l'honneur de votre hymen... c'est sur l'air de : *Tu n'auras pas ma rose!*

Adolphe se met en route pour le bois de Boulogne, tout préoccupé de sa nouvelle position, et n'écoutant pas son compagnon qui chantonne à ses oreilles et s'interrompt à chaque instant pour lui dire :

— C'est pas mal, n'est-ce pas? vous n'avez peut-être pas bien entendu? je vais recommencer.

Les personnes qui se sont rendues au bois avec les voitures de la noce, en descendent pour se promener autour du lac. Alors Laurentine cherche des yeux son filleul et, ne l'apercevant pas, s'adresse à la mariée qui se promène au bras de M. Edouard Valdeville.

— Qu'avez-vous fait de votre mari, madame? je ne l'apercois nulle part...

— Mon mari! répond Clorinde en riant, est-ce que je suis chargée de le garder?...

— Quand vous vous en occuperiez un peu... où serait le mal?

Cette réponse paraît étonner beaucoup la jeune mariée, et son amie Malvina, qui est toujours à ses côtés, s'écrie en ricanant :

— Et depuis quand une femme s'occupe-t-elle de son mari? Ah! madame, quelle ennuyeuse besogne nous donnez-vous là!

— Il est possible, madame, que votre mari soit fort ennuyeux, je n'ai pas l'avantage de le connaître! mais j'aime à croire que madame Adolphe ne pense pas déjà cela du sien.

Les deux amies se regardent d'un air impatienté.

M. Flutayot arrive alors près de sa fille, et madame Beaunoir renouvelle sa question :

— Qu'avez-vous donc fait de votre gendre, monsieur ?

— Mon gendre, belle dame? je l'ai laissé avec son petit témoin.

— Ah! ah ! monsieur Achille Puceron ! dit le bel Edouard ; il est bien précieux ce petit bonhomme, il est à mettre sous verre !

Augustin Bréchard, qui n'était pas éloigné, se rapproche du groupe et offre son bras à madame Beaunoir qui, en descendant de voiture, avait trouvé moyen de quitter son cavalier. La belle veuve n'ose pas refuser le bras de ce jeune homme, dont les manières et le langage n'ont fait que confirmer l'opinion qu'elle avait déjà de lui ; mais elle s'empresse de lui parler de son filleul, du pays où ils sont nés ; au lieu de répondre à cela, Augustin fait à Laurentine force compliments sur sa beauté, sa toilette, sur le plaisir qu'il aurait à cultiver sa connaissance, et lui demande la permission d'aller lui faire la cour. Madame Beaunoir lui répond fort sèchement qu'elle ne reçoit personne et quitte vivement son bras pour aller au-devant de son filleul, qu'elle vient d'apercevoir et auquel Puceron emboîte le pas.

Adolphe va tout de suite à sa femme, qu'il aborde en souriant, et lui dit :

— Enfin, vous voilà, je vous retrouve... je ne

croyais pas qu'un mari devait avoir tant de peine pour être avec sa femme !

— Sa femme! s'écrie Clorinde. Ah ! monsieur, est-ce que vous allez m'appeler comme cela... à quoi pensez-vous donc?

— Mais je pense... à ce que je dis, il me semble...

— Sa femme ! fi donc !...

— Et pourquoi pas tout de suite mon *épouse !*..... comme les épiciers et les concierges ! ajoute madame Doubleton en ricanant.

— Comment donc faut-il dire? murmure le pauvre mari, qui est presque honteux d'avoir appelé *sa femme : ma femme.*

— Mon gendre, on dit : ma chère amie, ou ma bonne amie, ou tout simplement: mon amie, voilà comment on parle à sa... à sa... conjointe dans la belle société.

— Appelez-moi tout simplement Clorinde, ce sera mieux, dit la mariée. Mais, mon Dieu, monsieur, comme vous voilà fait ! vous êtes couvert de poussière !... le col de votre chemise est tout chiffonné... voilà une singulière tenue pour venir au bois !

— Dans quelle voiture étiez-vous donc, mon ami ? demande Laurentine qui vient de se rapprocher du groupe.

— Je n'ai trouvé de place dans aucune... je suis venu à pied avec Puceron.

— A pied ! quoi ! vous fatiguer ainsi?

— C'est ce que j'ai fait observer au patron... un jour de noces... se fatiguer ainsi... c'est imprudent...

— Allons, bon! murmure Malvina à Clorinde, voilà le petit témoin qui va dire des indécences... ne restons pas là, ma chère...

— Mais mon mari...

— Ton mari te suivra, il est fait pour cela.

Au lieu de suivre sa femme qui se promène avec son amie et M. Valdeville, Adolphe va prendre le bras de sa marraine, en lui disant tristement :

— Voulez-vous de moi... vous ?...

— Pour toute réponse, Laurentine presse tendrement ce bras sous lequel elle passe le sien, en murmurant :

— Pouvez-vous en douter?... est-ce que je ne serai pas toujours votre meilleure amie?

— Ah! je ne sais pas... depuis quelque temps je ne sais plus que penser... si vous aviez été ma meilleure amie... m'auriez-vous quitté ainsi!...

— Adolphe! taisez-vous... de grâce... vous me jugez mal, vous ne savez pas... vous ne devez pas savoir ce qui se passait au fond de mon cœur; peut-être alors...!

— En voiture! en voiture!... tout le monde repart!... Venez-vous, belle dame? demande M. Flutayot en offrant sa main à madame Beaunoir.

— J'irai, monsieur, s'il y a une place pour Adolphe dans la voiture, car en vérité, je trouve très-

singulier que vous laissiez ainsi votre gendre obligé de venir ici à pied.

— Une place pour mon gendre !... répond M. Flutayot; ah! vous désirez qu'il soit avec vous?

— Je désire avant tout qu'il n'aille pas à pied.

— Eh bien, venez... le comte Tripolini montera avec d'autres alors !...

— Et moi, dit Puceron en suivant son patron, je monterai à côté du cocher

XI

OU PUCERON FAIT DES SIENNES

Le dîner avait lieu à l'hôtel du Louvre. C'est là que se rend la société qui revient du bois de Boulogne. En entrant dans un beau salon pour y attendre que le repas soit servi, le petit Puceron marche sur la superbe queue de la robe de la mariée. Clorinde pousse un cri, tout le monde s'arrête, on s'informe, on s'inquiète.

— Qu'est-il donc arrivé à ma fille? demande M. Flutayot; aurait-elle fait un faux pas?

Cependant Puceron, stupéfait comme les autres et ne s'apercevant pas de ce qu'il a fait, est resté planté sur la queue de la robe, il faut que Clorinde lui dise :

— Mon Dieu, monsieur, que vous êtes maladroit!

ôtez-vous donc de là ! vous ne voyez pas que vous êtes sur la queue de ma robe ?

— Moi, madame ! il se pourrait !... ah ! c'est sans intention, je vous le jure...

— Il ne manquerait plus que ce fût exprès ! Je vous en prie, monsieur, ne vous approchez plus de moi...

Puceron se recule et, en se dépêtrant de la belle robe à queue, va écraser les pieds du comte Tripolini, qui jure comme un pandour et veut sur-le-champ se battre en duel avec le petit commis, en s'écriant que dans son pays, quand on marche sur les pieds à quelqu'un, c'est une insulte qui amène toujours un combat singulier.

Puceron se confond en excuses en disant au rébarbatif Tripolini :

— Monsieur, je ne suis pas de votre pays, je ne connais pas vos usages... je n'ai jamais eu l'intention de vous insulter... je marchais à reculons... je ne vous voyais pas !

— Il fallait regarder, monsieur.

— Je n'ai pas d'yeux dans le dos, monsieur !

— Je n'entre pas dans ces détails-là ! il fallait me voir... *que diavolo è questo*

Mais l'annonce du dîner met fin à cette scène. M. Flutayot entraîne le comte Tripolini. On donne la main aux dames, on va se mettre à table. La mariée a d'un côté M. Édouard Valdeville et de l'autre le terrible Tripolini. Le marié, qui est en face de sa

femme, a près de lui sa marraine et une vieille dame très-prétentieuse qui, bien qu'elle ait dépassé la cinquantaine, est mise et coiffée comme une femme de vingt ans. Cette dame ne cesse pas de dire au marié :

— Ah! que vous êtes heureux, monsieur! quel trésor vous allez posséder!... ménagez-le, monsieur, n'en abusez pas!...

Adolphe se contente de répondre à cette dame des phrases insignifiantes et tâche, autant que possible, de se tourner du côté de sa marraine. On est trente à table, et Puceron a été relégué à l'un des bouts, entre un monsieur sourd et un petit garçon de huit ans qui joue continuellement avec sa fourchette et son couteau. Mais le jeune commis s'inquiète peu de son voisinage, il ne songe qu'à faire honneur au repas. Cependant, il est fâché d'avoir marché sur la queue de la mariée, qui est maintenant sa patronne, mais il se dit : « Heureusement, ma chanson me remettra bien dans ses papiers... j'y ai mis pour elle mille choses flatteuses!... cela réparera tout. »

Et Puceron mange et boit comme quatre, tout en priant à chaque instant son petit voisin de ne pas lui envoyer sa fourchette ou son couteau dans le nez, mais le petit garçon se borne à lui répondre en riant :

— Il faut bien que je m'amuse!

— Je n'aime pas cette amie de ma femme! dit Adolphe à sa marraine, en lui désignant Malvina. Je

lui trouve un air moqueur qui est peu agréable pour les personnes auxquelles elle s'adresse.

— Je suis de votre avis, mon ami : cette madame Doubleton me fait l'effet d'une franche coquette, sa société peut être mauvaise pour votre femme, mais maintenant ce sera à vous de veiller à ce que Clorinde voie beaucoup moins cette dame...

— Comment pourrai-je faire pour l'en empêcher ?

— Il vous suffira, je pense, de témoigner à votre femme que cela ne vous plaît pas...

— Et vous croyez que cela suffira !... j'en doute beaucoup, moi ! Voyez donc comme cette Malvina nous regarde en ce moment avec son lorgnon... et elle rit ensuite avec ce M. Valdeville...

— N'y faites pas attention, mon ami, j'ai remarqué que cette dame rit sans cesse au nez des personnes qu'elle regarde ; cela ne peut donc plus en offenser aucune.

Vers le milieu du dîner, le monsieur sourd dit à Puceron :

— C'est le moment... cela devrait être à présent!

— Le moment de quoi? demande le jeune commis, en remettant sur l'assiette du petit garçon la fourchette que celui-ci vient de lui envoyer.

— Ça fait toujours bien à un repas de noces ! reprend le monsieur sourd.

— Ça fait bien ? qu'est-ce qui fait bien ?

— On la prend ou on ne la prend pas... mais il vaut mieux la prendre !...

— Ah ! j'y suis !... imbécile ! et moi qui n'y songeais pas ! c'est la jarretière de la mariée qu'il faut prendre !... n'est-ce pas ? c'est la jarretière ?

— Oui, oui ! répond le monsieur qui n'entend pas, oui... à la vanille ou à la fraise, ça m'est égal !

— Vous pensez qu'elle sentira la fraise ou la vanille ? le fait est qu'une jarretière de mariée est presque toujours parfumée... je n'en ai pris qu'une dans ma vie... elle sentait l'oignon, il est vrai que la mariée était fruitière. Voyons, c'est le plus jeune de la société qui doit faire cet office... ça regarde mon petit voisin qui jongle si mal avec sa fourchette... Jeune homme, il faut vous glisser sous la table, vous voyez où est la jolie mariée, vous lui prendrez sa jarretière... une seule suffit, et vous nous l'apporterez.

Le petit garçon regarde Puceron, hausse les épaules, et répond :

— Ah ! que c'est bête !

— Je ne vous demande pas votre opinion... Eh bien, vous n'y allez pas ?

— Le plus souvent !... allez-y donc vous-même !

— Ah ! vous ne voulez pas y aller !... eh bien, oui, j'irai moi-même ! pardieu, je ne suis pas fâché de faire voir mon adresse pour ces petites choses-là !

Saisissant un moment où les garçons apportaient des glaces, ce qui était justement ce que le monsieur sourd demandait, Puceron disparaît sous la table. Personne, au reste, ne faisait attention à lui. Les conversations étaient plus animées, et la vieille coquette, assise près d'Adolphe, venait encore de lui dire :

— Ah ! monsieur, que vous êtes heureux ! le méritez-vous ?

Et Adolphe, au lieu de répondre à cette dame, tâchait de rencontrer les regards de sa femme, mais cela était fort difficile, celle-ci ne songeant jamais à regarder son mari.

Tout à coup un cri perçant se fait entendre. Il est poussé par madame Doubleton, qui recule vivement sa chaise, en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! il y a donc des chiens sous la table !... on vient de me saisir la jambe et très-haut... presque au genou !...

Toutes les dames font un mouvement d'effroi et veulent se lever, mais une voix les arrête en faisant entendre ces mots :

— Ne vous effrayez point, mesdames, ce n'est point un chien ! c'est moi, qui suis sous la table.

Au même instant, la tête de Puceron paraît devant l'assiette de M. Valdeville.

—Et que faites-vous donc là-dessous, monsieur? demande le beau dandy en se reculant à son tour.

— Mais monsieur, cela doit se deviner : je voulais

prendre la jarretière de la mariée... je me suis trompé de jambe à ce que je vois...

— La jarretière de la mariée!... oh! voilà qui est ravissant! monsieur se croit à la Courtille, probablement!

— A la Courtille! pourquoi donc à la Courtille, monsieur?...

— Parce que ce n'est plus qu'aux noces qui se font par là qu'on veut avoir la jarretière de la mariée...

— Mais cependant, monsieur... permettez...

— Mais, monsieur, vous allez vous ôter de là, j'espère?... vous ne comptez pas rester entre mes jambes sans doute?...

Puceron, ne sachant par où passer, se décide à regagner sa place en repassant par-dessous la table. Toutes les dames se reculent et cachent leurs jambes, et Malvina dit à Clorinde :

— Il paraît que le petit témoin ne doit faire que des balourdises. Tu feras compliment à ton mari pour nous avoir amené ce monsieur-là.

Cependant Puceron est retourné à sa place très-vexé d'avoir si mal réussi dans sa conquête de la jarretière, mais se disant encore :

— Heureusement, mes couplets répareront tout cela... comme j'ai eu raison de composer une chanson!... brune... prune... oui, je me suis arrêté à ce vers-là, qui est très-badin :

Quand on épouse des brunes
Ce n'est pas pour des prunes !

Mais le dessert est servi, le champagne circule et il n'est pas question de chanter. Puceron, étonné de cet oubli, a déjà dit plusieurs fois :

— Est-ce qu'on ne chante pas?... est-ce qu'on n'a pas quelque refrain pour la mariée ?

Mais on n'a pas fait attention à ce qu'il a dit, on ne lui a pas répondu. Il s'adresse à son voisin, le vieux monsieur sourd :

— Monsieur... il est d'usage de chanter aux repas de noces... avez-vous une chanson, vous ?

Le vieux monsieur lui répond :

— J'en ai deux au pied gauche... mais j'ai une pommade qui les fait mourir... à la longue !

— Allons, bon, il croit que je lui parle de ses cors !... ma foi, tant pis !... je vais attacher le grelot !

Et se levant, puis se penchant en avant sur la table, le petit commis se met à crier :

— Mesdames et messieurs !... j'ai composé une chanson à l'occasion du mariage de mon cher patron. Je crois le moment venu pour vous la faire entendre... c'est sur l'air de : *Tu n'auras pas ma rose*... Je commence... premier couplet :

En épousant des brunes
Le bonheur est parfait !
Ce n'est pas pour des prunes...

— Ah ! de grâce, mon père, faites donc taire ce

monsieur! s'écrie Clorinde, tandis que les hommes rient et que les dames affectent de ne point vouloir écouter le chanteur.

— Assez, monsieur Puceron, assez! dit M. Flutayot d'un ton impérieux. On ne chante pas ici..... nous ne sommes pas de ces noces où l'on chante!...

— Encore trop de Courtille dans votre affaire! reprend le beau Valdeville en riant.

— Décidément, le petit témoin est le bouffon de la société, dit Augustin; mon ami Corniquet n'a point de tact!... mais il a une bien jolie femme... Ah! que je suis fâché de partir pour la Russie!

Puceron est resté tout penaud; il regarde M. Flutayot, il regarde son jeune patron, puis il murmure :

— Ah! c'est différent... En effet, ce n'est pas une noce où l'on s'amuse ici... j'aurais dû deviner qu'il ne fallait pas chanter.

Toutes les dames quittent la table pour aller faire leur toilette de bal. Quelques hommes y restent encore pour causer, tout en continuant de boire du champagne; d'autres passent dans un salon où sont dressées des tables de jeu. Puceron saisit ce moment pour s'approcher de son patron et lui dire :

— Je suis bien désolé... j'avais fait une chanson dans laquelle je célébrais la beauté, les grâces de madame... on n'a pas voulu l'entendre... j'ignorais que ce n'était plus la mode de chanter aux repas de noce!

— Consolez-vous, mon pauvre Puceron; vous me donnerez votre chanson à moi, et cela reviendra au même.

— Pas tout à fait... votre charmante conjointe n'a pas l'air de me voir avec plaisir, je tiens beaucoup à être bien avec ma patronne !

— Je crois que pour vous il vaut mieux être bien avec votre patron, ma femme ne s'occupera guère d'affaires... je ne pense pas que vous la verrez beaucoup dans les bureaux.

— C'est égal, je serais désolé qu'elle me vît d'un mauvais œil! Où sont donc allées toutes ces dames?

— S'habiller, probablement. On va mettre maintenant une toilette de bal.

— Ah! c'est vrai! le jour qu'elle se marie, la jeune fille ne pense, ne s'occupe, ne rêve qu'à ses toilettes! il y en a même beaucoup qui ne voient que cela dans le mariage!... Et madame votre marraine est partie aussi?

— Oui... elle m'a dit adieu d'une façon singulière... elle avait l'air triste. Je lui ai dit : « Vous allez revenir? » Je ne sais ce qu'elle m'a répondu... mais elle s'est éloignée précipitamment.

Augustin Bréchard s'approche d'Adolphe; ce jeune homme paraît avoir une forte pointe de gaieté; il frappe sur l'épaule du marié :

— Eh bien, mon cher, qu'est-ce que tu fais là?... On joue là-bas... viens donc tailler un lansquenet ou un baccarat... Tu es en fonds, car tu as touché la

dot, mon gaillard! A ta place, moi, je voudrais la doubler ce soir!

— Je n'y essayerai même point! car je ne joue pas, moi.

— Tu ne joues pas! tu ne bois presque pas! tu ne dis rien!... Ah! vive Dieu! tu es bien heureux d'avoir une si jolie femme! sans quoi tous tes amis t'abandonneraient. Mais à mon retour de Russie, j'espère te trouver changé!... Ces Catons, tant qu'ils sont garçons, deviennent de grands vauriens; une fois mariés... Je vais me livrer au lansquenet.

— Ma foi, moi aussi! se dit Puceron, je vais essayer ma veine. J'ai pris de la monnaie parce que j'ai pensé qu'on jouerait.

Et le petit commis pénètre dans la salle de jeu, puis, se faufilant contre une table, y jette une pièce de dix sous en disant :

— Il y a cinquante centimes de plus!...

— Qu'est-ce que c'est que ça?... Quelle mauvaise plaisanterie! Qui est-ce qui se permet de nous jeter cette monnaie?

— C'est moi qui joue dix sous, monsieur!

— On ne joue pas dix sous ici, monsieur; reprenez votre pièce, ou on va la jeter sous la table...

— Ah! ce n'est pas assez?... eh bien, je mets vingt sous...

— On ne met pas d'argent ici, monsieur; on met de l'or ou des billets de banque. Il manque cinquante francs... les faites-vous?

— Le plus souvent! murmure Puceron en ramassant sa pièce de dix sous qu'on a jetée dans la chambre. Je pourrais perdre mes appointements du mois en trois coups!... Cette manière de s'amuser ne me va pas. Attendons l'heure du bal... je veux danser comme quatre... J'aime à croire qu'on ne me fera pas payer la contredanse... C'est étonnant comme mon pauvre patron a l'air de s'embêter!... Pour un marié, en voilà un qui ne semble pas être à la noce!... Ah! s'il avait suivi mon idée!... On ne m'ôtera pas de la tête que c'eût été plus gai... Pas de voitures! pas de jarretière! pas de chansons! et un beau-père qui ne s'occupe qu'à ramener sur son front les trois cheveux qui couvrent sa nuque!... comme c'est divertissant!

Sur les onze heures du soir, les dames commencent à reparaître, mais madame Beaunoir ne revient pas; elle ne s'est pas senti le courage d'assister au bal, et Adolphe, qui la cherche en vain, comprend maintenant la tristesse de son dernier adieu : elle ne voulait pas revenir. Bientôt le bal est dans tout son éclat. M. Flutayot cherche son gendre et le conduit près de sa fille, en lui disant :

— Ne savez-vous pas que vous devez ouvrir le bal avec votre femme?... Clorinde vous attend.

Adolphe ne peut s'empêcher de rester ébloui devant la toilette de sa femme, qui lui dit :

— Eh bien, monsieur, vous restez là?... Donnez-

moi donc la main... conduisez-moi... il faut nous placer...

— Où cela?...

— Mais pour danser, j'espère!... Tenez, en face de Malvina et de M. Valdeville... Mon Dieu! est-ce qu'il faudra que je vous apprenne tout ce que vous devez faire aujourd'hui?... Allons, venez!...

Le pauvre marié se laisse conduire. Il danse fort mal, s'embrouille souvent dans les figures; aussi, après le quadrille, sa femme lui dit :

— Maintenant, ne comptez plus danser encore avec moi; je suis engagée pour toute la nuit.

— Très-bien, ma chère amie... cela vaut mieux, car je ne danse pas assez bien pour être votre cavalier.

Quant au petit témoin, il a été refusé sur toute la ligne. Chaque dame lui a répondu : « Je suis engagée, monsieur. » Il faut qu'il se borne au rôle de spectateur, ce qui le vexe beaucoup. On joue après une polka: il n'est pas plus heureux que pour le quadrille; vient ensuite une mazurke, et il est également repoussé partout. Il se promène avec colère dans le bal, en murmurant :

— On croirait que les dames se sont donné le mot!... Elles ne savent pas que je suis un des meilleurs danseurs de Paris... Ah! si elles m'avaient vu chez *Pilodo!*... et à la Closerie! Sapristi! il faut que je me produise, cependant...

Et Puceron cherche dans tous les coins une dan-

seuse disponible ; il ne trouve que le comte Tripolini, qui, chaque fois qu'il l'aperçoit, lui frappe sur l'épaule en lui disant :

— Vous savez que nous avons une affaire à vider ensemble?... il faudra pourtant en finir!...

Et Puceron s'esquive en répondant :

— Oui, monsieur... oui, nous en finirons... Je suis bien le vôtre... Il a le diable au corps, cet homme-là! Est-ce qu'il ne me laissera pas tranquille?... Que va-t-on jouer, à présent? une valse?... ah! c'est mon triomphe... Il me faut une valseuse... n'en fût-il plus au monde... Ah! cette dame mûre, là-bas... j'ai remarqué qu'elle a continuellement fait tapisserie... ça m'est égal! invitons la tapisserie!

Et Puceron court inviter la vieille coquette qui, au dîner, était placée à côté du marié. Elle sourit à l'invitation du petit jeune homme, et fait sa bouche en cœur en répondant :

— Vous m'invitez pour la valse?

— Oui, madame, c'est une valse qu'on va jouer.

— Ah! c'est que... il y a quelque temps que je n'ai valsé... En combien de temps valsez-vous?

— Deux temps, trois temps! quatre si vous voulez... autant de temps que vous voudrez!...

— Très-bien... Nous n'irons pas trop vite, n'est-ce pas?

— Si ça vous est égal, nous suivrons la mesure.

— C'est juste... Oh! j'étais très-forte valseuse autrefois!

— Alors ça ira tout seul.

L'orchestre part. Puceron tient sa danseuse par la taille, il ne la lâcherait pas pour un empire. Il se lance avec elle. Il tourne comme une toupie d'Allemagne. Il s'aperçoit bientôt que sa danseuse est très-lourde; il faut qu'il la tire, qu'il l'enlève, qu'il la porte même pour la faire aller; mais il a la tête montée, le plaisir qu'il éprouve à valser double ses forces, il ne connaît plus d'obstacles, se cogne à chaque instant contre d'autres valseurs, mais va toujours son train sans écouter sa valseuse, qui lui dit:

— Monsieur! c'est trop vite!... je n'en puis plus!... je vais m'évanouir... je vais tomber...

— Soyez tranquille, madame : si vous tombez, c'est que je tomberai avec vous!

C'est, en effet, ce qui ne tarde pas à arriver. Après avoir bousculé la mariée, qui valsait avec Augustin, il est à son tour renversé avec sa valseuse par un gros monsieur qui se tenait sur ses gardes. La vieille coquette est évanouie ou fait semblant de l'être. Puceron a le nez écorché, et la mariée, dont il a accroché la robe, s'écrie qu'elle ne dansera plus si on laisse encore le petit témoin parmi les danseurs.

Puceron, honteux et confus, va se bassiner le nez, mange trois glaces coup sur coup, avale deux verres de punch, puis s'en va en se disant :

— Voilà une noce qui ne promet rien de bon! Je m'en souviendrai!

A cinq heures du matin, la mariée, exténuée de

fatigue, décoiffée, défrisée, accablée, consent enfin à se laisser emmener par son mari, et celui-ci trouve que pour lui c'est le premier moment agréable de la journée.

XIV

PREMIÈRE ANNÉE — UN ENFANT

Une première nuit de noces doit nécessairement rapprocher les gens qui s'entendaient le moins ; Clorinde est donc un peu plus aimable avec son mari, et Adolphe est beaucoup moins gauche près de sa femme.

Cependant, en ouvrant ses yeux le lendemain matin, Clorinde dit à son mari :

— Mais où donc m'avez-vous conduite, mon ami ? où sommes-nous, ici?

— Ma bonne amie, nous sommes chez nous, naturellement.

— C'est singulier... je reconnais ce logement... C'est ici que demeurait votre marraine et que je suis venue dîner avec mon père.

— En effet, c'est ici que logeait ma marraine; mais en me cédant sa maison de commerce elle m'a aussi cédé son appartement, qui est très-commode, puisqu'on peut descendre dans les bureaux sans sortir par la cour.

La jeune femme fait la moue et répond :

— Mais il ne me plaît pas du tout, ce logement! il est très-triste!... on ne voit que sur la cour! J'en veux un autre... Je m'ennuierais à périr, ici!

— Mais, cependant...

— Oh! il n'y a pas de cependant! Soyez tranquille, je trouverai autre chose...

Adolphe ne veut pas contrarier sa femme, et, après avoir déjeuné avec elle, il descend dans ses bureaux; là il trouve Puceron, qui s'écrie en le voyant :

— Madame m'a-t-elle pardonné ma bousculade d'hier, en valsant? Faut-il que j'aille lui présenter mes excuses?

— Il faut vous tenir tranquille, mon pauvre Puceron, ma femme ne songe plus à vous, et il est probable qu'elle ne vous verra pas de longtemps...

— Cependant, quand madame descendra par le petit escalier pour venir parler à monsieur dans son cabinet... comme je fais face à la porte...

— Elle ne viendra pas dans les bureaux... D'ailleurs, le logement ici dessus lui déplaît... elle en veut un autre!...

— Bon! voilà le commencement! se dit le petit commis.

Madame Doubleton n'a pas manqué, dans la journée, de venir voir son amie; elle trouve Clorinde horriblement logée, lui déclare que personne ne viendra la voir si elle reste dans un pareil *trou*, et l'emmène pour chercher avec elle un appartement. Mais dans la cour la nouvelle mariée voit que quelqu'un déménage, elle demande au concierge quel est le locataire qui s'en va.

— Celui du premier, sur le devant, madame; c'est dommage! une crème de locataire.

— Et son logement, est-il loué?

— Pas encore, madame.

— Est-il beau?

— Je crois bien! tout fraîchement décoré... avec des glaces qu'on se voit les pieds... c'est superbe!

— Allons le voir, Malvina.

Ces dames montent l'escalier qui conduit aux appartements situés sur le devant. Elles visitent celui du premier, il plaît à Clorinde; elle dit au concierge :

— Je prends ce logement. Faites venir quelques commissionnaires, et que l'on transporte sur-le-champ ici tous les meubles qui sont à l'entresol que nous avions. Dépêchez-vous... voilà de l'argent, il faut que tout cela soit fini à six heures. Ah! je ris d'avance de la figure que fera mon mari lorsqu'il viendra tantôt, et qu'il trouvera son logement vide.

En effet, sur les six heures du soir, Adolphe quitte

son bureau, monte son petit escalier de communication et entre dans son appartement de l'entresol, dans lequel il ne trouve plus de meubles, excepté son secrétaire, que l'on semble avoir laissé là avec intention.

— Comment! déjà déménagée! et sans me prévenir!... se dit le jeune mari. J'ai une femme expéditive... O mon pauvre logement, que je trouvais si joli quand ma marraine l'habitait!... il m'en coûterait trop de te quitter... je te garderai, je viendrai y travailler. On a bien fait d'y laisser mon secrétaire... il semble que l'on ait deviné mes intentions... Voyons... allons demander au concierge; il m'apprendra peut-être ma nouvelle adresse.

Adolphe apprend par le concierge que sa femme a loué le logement du premier, et qu'elle y est déjà installée. Il se rend à son nouvel appartement, et trouve Clorinde entourée de cartons, de chiffons de toute espèce; elle se met à rire en le voyant.

— Eh bien, j'espère que je vous ai ménagé une surprise?... Vous ne vous doutiez pas que vous étiez déménagé?

— En effet, ma chère amie, je ne croyais pas que vous mettriez si vite votre projet à exécution!

— Est-ce que ce logement n'est pas cent fois préférable à ce triste réduit dans lequel vous m'aviez cachée?... Il y a de l'air, ici, et de la vue... Ce salon est parfaitement carré.

— Oui, ce logement est très-joli, j'en conviens...

— Et dans la maison où sont vos bureaux... Vous devez être enchanté? Je ne vous éloigne pas de vos commis.

— Sans doute; mais combien coûte cet appartement?

— Une misère! dix-huit cents francs!

— Vous appelez cela une misère! dix-huit cents francs de frais de plus par an?...

— O monsieur, je vous en prie, n'allez pas déjà me parler d'économies, je vous ai prévenu que je n'entendais rien sur ce chapitre-là... Il me semble que j'ai eu une dot assez jolie pour pouvoir me loger à ma guise!

Adolphe se tait, mais il se dit : Si les femmes savaient calculer, elles sauraient que cinquante mille francs font à peine deux mille quatre cents francs de revenu. Qu'elle me fasse encore une dépense semblable par an, et je vous demande comment sa dot la payera.

Mais on ne se dispute pas un lendemain de noces. Adolphe accepte sans murmurer son nouveau local, et sa femme veut bien ne point lui faire la moue.

Les premières semaines se passent assez bien, seulement Adolphe trouve fort ennuyeux d'être obligé de faire des visites à des gens qu'il ne connaît pas. Mais sa femme lui dit : « Il le faut! » et il obéit. Le soir il mène madame au spectacle ou à la promenade, et il s'étonne que cette continuité de plaisirs

ne fatigue pas sa femme. Ce qui lui est le plus insupportable, c'est lorsque Clorinde lui dit :

— Nous allons ce soir dans le monde, il faudra vous habiller.

— En soirée? chez qui?...

— Chez d'anciens amis de mon père...

— Mais je ne les connais pas, moi...

— Mais je les connais, moi... C'est une maison où l'on s'amuse beaucoup. On fait de la musique, on danse, on joue... c'est charmant!

— Et l'on y reste tard?

— Ah! monsieur, nous resterons tant que je m'amuserai... et je m'amuserai tant que je danserai...

— Mais nous nous couchons en général fort tard; ne craignez-vous pas, ma chère, que cela ne vous fatigue?...

— Non, monsieur, je ne suis jamais fatiguée quand je m'amuse... Je voudrais passer ma vie au bal!

« Ma femme aurait dû entrer à l'Opéra, se dit Adolphe en retournant dans ses bureaux, où il travaille avec plus d'ardeur que jamais, pour que madame puisse ne se refuser aucun plaisir. »

M. Flutayot vient assez souvent voir sa fille, il admire sa toilette, et lui dit :

— Eh bien, et ce mari, se conduit-il comme nous voulons?... Te rend-il bien heureuse?...

— Pas mal, mon père, pas trop mal... Il veut

quelquefois me parler d'économies, mais vous concevez que je l'envoie promener...

— Et tu as bien raison... Écoute donc, ce n'est pas un aigle...

— Oh! non! il s'en faut. Quand il vient avec moi en soirée, il n'a pas quatre mots à dire...

— C'est un homme né pour faire des additions, et pas autre chose. C'est une machine à calculer; mais qu'il gagne beaucoup d'argent, c'est tout ce qu'on lui demande.

Un matin madame Beaunoir entre dans ses anciens bureaux; elle est amaigrie et très-pâle, mais elle est toujours belle. Saluant les commis avec bienveillance, elle va vers Adolphe, qui est dans son cabinet, et pousse un cri de joie en la voyant.

— C'est vous, ma chère marraine! Ah! que je suis content!... J'ai cru que vous m'aviez abandonné pour toujours... Il y a six semaines que je ne vous ai vue... pas depuis mon mariage...

— C'est vrai, mon ami, mais j'ai voulu laisser passer votre lune de miel... à cette époque-là les visiteurs sont souvent importuns...

— Oh! jamais vous, ma chère marraine... Je suis allé m'informer de vos nouvelles à votre logement, on m'a dit que vous étiez à la campagne.

— En effet, j'y ai passé un mois...

— Auriez-vous été malade? Je vous trouve un peu pâle...

— Non, je me porte bien. Mais j'étais montée à

votre appartement pour dire bonjour à votre femme... j'ai sonné, personne n'a répondu.

— Ah ! c'est que... ce n'est plus là que nous habitons ; ma femme trouvait le logement triste, petit... elle en a loué un autre qui se trouvait vacant dans la maison... il est au premier sur le devant... Clorinde s'y plaît beaucoup...

Le front de Laurentine s'assombrit, elle murmure :

— Ah! vous avez quitté ce logement... que j'ai occupé si longtemps?

— Oh ! pas tout à fait !... Je le garde... j'y travaille même souvent... car je l'aime, moi, ce logement... Je l'aime parce qu'il me rappelle le temps où vous l'habitiez. Tant que je serai dans cette maison, je ne m'en séparerai pas.

Un doux sourire reparaît sur les lèvres de Laurentine ; elle tend la main à Adolphe en lui disant :

— Mais, mon ami, cela vous fait double dépense. Vous n'aviez pas besoin d'un autre appartement, il fallait faire comprendre cela à votre femme.

Le jeune mari sourit amèrement :

— Faire entendre raison à Clorinde ! Oh ! il n'y a pas moyen. Elle se fâche dès que je veux lui faire une observation.

— Mais vous auriez le droit de vous fâcher aussi, vous.

— Oh ! je ne veux pas en user.

— Eh bien, je vais aller la voir. Peut-être, de ma

part, quelques bons conseils ne seront-ils pas mal reçus.

— Essayez, ma chère marraine; mais, entre nous, je doute que vous soyez plus heureuse que moi.

Madame Beaunoir se rend chez la jeune mariée, qu'elle trouve avec son amie Malvina et en train de parcourir un journal de modes. Clorinde reçoit Laurentine poliment, mais avec froideur, tout en lui disant :

— Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vue, madame; votre filleul était très-inquiet de vous.

— Je suis heureuse, madame, de savoir qu'Adolphe ne m'avait pas entièrement oubliée.

— Madame n'a point paru au bal de tes noces, il me semble? dit madame Doubleton.

— Non, madame, j'étais fatiguée, et, comme je ne danse pas, le bal a peu d'attrait pour moi...

— Ah! je ne vous ressemble pas, s'écrie Clorinde, je voudrais aller au bal tous les soirs.

— Mais vous tomberiez bientôt malade.

— Par exemple! ce sont ceux qui ne dansent plus qui disent cela.

Malvina se pince les lèvres en riant. Laurentine reprend :

— Je suis allée pour vous trouver dans votre logement de l'entresol. J'ai été fort surprise d'apprendre que vous l'aviez quitté.

— Ah! Dieu merci! Il était coquet, le logement de l'entresol! j'y serais morte d'ennui.

— Je l'ai habité dix ans, moi, et je ne m'y suis pas ennuyée un seul instant.

— Comment! madame, vous avez habité dix ans cet affreux repaire? dit Malvina, mais vous avez dû y avoir dix fois la jaunisse!

— Pas que je sache, madame; il est vrai que je m'occupais toute la journée de mes affaires, et c'est très-bon pour la santé.

— Enfin, madame, vous conviendrez, je pense, que ce logement est plus beau, plus gai que n'était votre entresol.

— Cela est vrai, madame, mais c'est un grand surcroît de dépenses dont vous chargez votre budget.

— Je crois avoir apporté une assez belle dot à mon mari pour qu'il me loge convenablement.

— Mon Dieu, madame, si votre mari n'avait que cela pour soutenir sa maison, je vous certifie qu'elle ne tiendrait pas longtemps. Heureusement elle valait bien quatre fois votre dot, et Adolphe ne songe pas qu'à danser, lui.

Clorinde devient écarlate ; elle s'écrie :

— Est-ce donc pour me donner des leçons que vous êtes venue ici, madame? Je vous préviens que je n'en reçois de personne, pas même de mon père. Mais il ne m'en a jamais donné, lui.

— Ne vous fâchez pas ; je n'ai nullement l'intention de vous donner des leçons. Je vous parle dans votre intérêt. Vous avez un mari qui vous aime, qui fait toutes vos volontés. C'est donc à vous de ne point

abuser de cet ascendant pour l'entraîner dans des dépenses folles.

— Si mon mari fait toutes mes volontés, c'est son devoir. Je ne l'ai épousé qu'à cette condition. Et je saurais fort mauvais gré aux personnes qui l'engageraient à se conduire autrement.

Laurentine se lève en disant à Clorinde :

— Adieu, madame. Vous repoussez mes conseils ; je désire qu'un jour vous ne regrettiez pas de ne point les avoir suivis.

— On se salue avec cérémonie, et Laurentine s'éloigne ; mais, dans la cour, elle trouve Adolphe, qui l'attendait et lui dit :

— Eh bien, vous avez parlé à ma femme?

— Oui, mon ami, et je dois convenir que vous aviez raison : je n'ai pas été mieux écoutée que vous.

— Vous ne vous êtes pas fâchée, j'espère?

— Non. Seulement, je crois que mes visites sont peu agréables à votre femme, et je ne lui en ferai guère.

— Ah ! ma marraine. Et moi, moi ! dois-je souffrir des torts d'une autre?

— Non, je viendrai vous voir quelquefois, vous, mais à votre bureau, car je suis bien sûre de n'y jamais rencontrer votre femme. Au revoir, mon ami, au revoir !

Et Laurentine s'éloigne en portant son mouchoir sur ses yeux.

Un mois après cette visite, Clorinde, qui, depuis

quelque temps, devenait très-maussade et se plaignait sans cesse de maux de cœur, annonce à son mari qu'elle est enceinte. Adolphe pousse un cri de joie en disant :

— Quel bonheur !

Mais sa femme secoue la tête en murmurant :

— C'est cela, vous êtes content, vous ! Voilà bien les hommes : leur femme est enceinte, cela ne les prive de rien ; ils ne sont pas malades, ils peuvent continuer de courir, de s'amuser comme à leur ordinaire.

— Ceci ne saurait s'adresser à moi, Clorinde, car vous savez bien que je ne cours pas, et que mon seul amusement est de m'occuper de mes affaires.

— Mon Dieu, c'est possible ; mais ce que je sais, c'est que bientôt je serai privée de danse, de soirées, de parties de plaisir... Ah ! c'est affreux !... Et à l'entrée de l'hiver !... Toute la saison des bals sera perdue pour moi.

Adolphe ne dit plus rien, mais il est affligé de voir sa femme contrariée de ce dont ordinairement les autres se montrent fières ; il se demande comment on peut préférer des bals à ce doux titre de mère, le plus beau qu'une femme puisse porter.

Pendant quelque temps encore, Clorinde se livre avec ardeur à ces plaisirs qui vont lui échapper pour quelque temps ; et lorsque enfin elle est obligée d'y renoncer, elle devient d'une humeur insupportable, et son mari ne peut plus obtenir d'elle un sourire.

Neuf mois juste après son mariage, elle donne le jour à une fille. Adolphe aurait désiré que madame Beaunoir fût la marraine de cette enfant; mais sa femme accueille fort mal cette proposition et lui dit:

— La marraine de ma fille, c'est Malvina, et le parrain, M. Édouard Valdeville. Il y a longtemps que cela est convenu entre nous.

— Mais je connais fort peu ce M. Valdeville, et il me semble qu'il eût été plus convenable de prendre votre père.

— Vous n'entendez rien à tout cela, monsieur; ce qui est convenable, avant tout, c'est que Malvina ait pour compère une personne qui lui plaise.

— Et comptez-vous nourrir, ma chère amie, ou faut-il s'occuper d'une nourrice?

— Nourrir!... moi, nourrir! Ah! voilà qui serait joli! Vous me prenez donc pour une fermière, monsieur? J'ai déjà retenu une nourrice qui emportera l'enfant.

— Vous ne voulez pas d'une nourrice sur lieux?

— Non, vraiment! pour entendre toute la journée les criaillements, les pleurs d'un enfant! Ce serait à n'y pas tenir... D'ailleurs, les enfants sont beaucoup mieux à la campagne qu'à Paris... vous devez savoir cela, monsieur?

— Au fait! se dit Adolphe, je crois que ma fille sera mieux là qu'auprès de sa mère.

XV

SECONDE ANNÉE — SECOND ENFANT

Laurentine était venue quelquefois voir Adolphe à son bureau pendant la grossesse de sa femme; celui-ci n'avait pas voulu dire à sa marraine combien l'humeur de Clorinde était devenue insupportable; mais il ne peut lui cacher le chagrin qu'il éprouve de ce que Clorinde a refusé qu'elle soit marraine de sa fille.

— Votre femme ne m'aime pas, dit Laurentine en soupirant. Elle s'est offensée de quelques conseils que je lui donnais dans l'intérêt de votre avenir. Mais la voilà mère, elle comprendra, je pense, les devoirs que ce titre lui impose et deviendra plus raisonnable.

Bien loin de là, aussitôt après ses relevailles, la jeune femme recommence sa vie de plaisirs, de fêtes,

de dissipations; elle s'y livre avec une ardeur nouvelle; on voit qu'elle tient beaucoup à regagner le temps qu'elle a perdu; et comme son mari n'est pas toujours prêt à l'accompagner, elle va en soirée avec son amie et se passe fort souvent de la compagnie de son époux.

Mais pas une seule fois elle ne songe à aller voir sa fille, sa petite Juliette, qui est en nourrice à Chantilly, et quand Adolphe lui propose de faire avec lui ce petit voyage, qui peut s'accomplir en deux heures, elle répond :

— Oh! rien ne presse; nous avons le temps; les enfants se ressemblent tous quand ils sont si petits.

Alors Adolphe n'insiste pas; mais il court au chemin de fer et se fait emporter près de sa fille. Il passe quelques heures près d'elle, l'embrasse, la caresse, l'admire et s'en revient en se disant: « Clorinde ne se doute pas du bonheur que l'on goûte en pressant son enfant dans ses bras. »

Puceron s'est permis une fois de demander à son patron quelques dragées du baptême. Mais Adolphe lui a répondu tristement :

— Hélas! mon ami, je ne sais pas s'il y a eu des dragées, mais je n'en ai pas vu une seule.

— Cependant, patron, il n'y a pas de baptême sans dragées, et puisque c'est ce beau dandy... ce superbe Valdeville qui a été parrain, il doit avoir fait les choses galamment.

— Ma femme a probablement tout gardé pour elle,

mais si vous voulez aller lui en demander, Puceron, je vous y autorise.

— Moi!... moi, patron, que je me présente devant madame, qui ne m'a pas revu depuis le jour de ses noces! Oh! il n'y a pas de danger que je me risque, et je suis bien heureux de ce qu'elle n'entre jamais dans les bureaux.

Quatre mois se sont écoulés depuis que Clorinde a donné le jour à une fille, lorsqu'un matin, en se rendant près de sa femme pour déjeuner, Adolphe est reçu par elle absolument comme un caniche qui veut traverser un jeu de quilles.

— Qu'y a-t-il donc, ma chère amie, et d'où vient cette humeur... cette colère même que je lis dans vos yeux? Nous étions encore fort bons amis, cette nuit... Que s'est-il donc passé depuis pour que je vous trouve toute autre?

— Ce qu'il y a!... ce qu'il y a, monsieur, c'est que vous êtes un monstre, un homme affreux!... qui avez probablement résolu de me faire mourir de chagrin...

— Moi! qui ne cherche qu'à vous être agréable.

— M'être agréable!... et si je suis encore grosse, monsieur! Croyez-vous que cela me soit agréable?

— Comment! vous pensez que...?

— Oui, je viens d'avoir des maux de cœur... déjà j'avais des craintes. Ah! s'il faut que je sois encore enceinte, je ne vous le pardonnerai pas, monsieur!... vous me serez odieux!

— En vérité, madame, je ne comprends rien à votre colère : ce qui fait le bonheur des autres femmes est pour vous un supplice. Et vous haïrez le père de vos enfants!... Ah! ne répétez point ces paroles, madame; dans votre bouche elles me font trop de peine.

— Ta! ta! ta! il ne s'agit pas de faire des phrases, monsieur. Si vous avez envie d'avoir une trôlée d'enfants, moi, je ne le veux pas. Je ne veux pas être condamnée, tous les hivers, à ne plus m'habiller, à garder la chambre. Il fallait épouser une boulangère, monsieur, ou quelque chose dans ce genre-là; vous lui auriez fait tous les ans des petits mitrons. Mais moi, me gâter la taille! Je vous le jure, monsieur, si mes craintes se réalisent, si je suis encore enceinte, tout sera fini entre nous.

Clorinde quitte la salle et va s'enfermer dans son boudoir. Adolphe sort de l'appartement du premier et retourne dans ses bureaux en se disant :

« Quelle femme!... me faire un crime de ce que je lui fais des enfants! Pourquoi s'est-elle mariée, alors?»

Et Puceron, qui voit son patron revenir tout soucieux, se dit :

« S'il y a des dragées, je crois qu'elles sont amères. »

Quinze jours après cette scène, M. Flutayot arrive un matin et va trouver son gendre dans son cabinet. Le beau-père a mis son chapeau sur l'oreille et a

presque un air tapageur. Il aborde son gendre en lui disant :

— Je suis bien aise de vous trouver, monsieur Corniquet; j'ai à vous parler.

— Je suis tout disposé à vous entendre, mon cher beau-père.

— Je viens vous gronder, monsieur.

— Me gronder! et sur quel sujet?

— Sur un sujet... fort délicat. Il s'agit de ma fille, monsieur.

— De ma femme, alors?

— De votre femme... soit... je le veux bien.

— Mais vous ne le voudriez pas, que ce serait absolument la même chose.

— C'est possible. Mais enfin, mon gendre, je vous ai confié une jeune vierge charmante, et, au lieu de la ménager, d'en avoir soin, crac! vous lui faites tout de suite un enfant.

— Il me semble, beau-père, que c'est là le but du mariage. L'Écriture dit : « Croissez et multipliez. »

— On n'est pas obligé de savoir l'Écriture par cœur... Enfin, je vous passe ce premier enfant. Mais, au lieu de vous arrêter là, vous en faites tout de suite un second, sans donner à Clorinde le temps de se remettre. Ah! ceci est fort ridicule. Si vous vouliez, comme *le roi Dagobert*, *avoir un enfant chaque hiver*, il fallait prévenir ma fille; elle vous eût envoyé à l'ours, autrement dit refusé.

— Monsieur mon beau-père, permettez-moi de

vous dire que je trouve ces observations fort inconvenantes, surtout dans votre bouche. Quoi! vous venez me reprocher d'aimer ma femme, de lui être fidèle!... Ah! si j'avais des maîtresses, si j'entretenais quelque danseuse, vous trouveriez sans doute ma conduite méritoire!

Adolphe appuie sur cette dernière phrase, parce qu'il a su par Puceron, qui sait tout, que M. Flutayot, son beau-père, a depuis quelque temps pour maîtresse une danseuse de l'Opéra, et qu'il fait pour elle des dépenses excessives.

En entendant parler d'une danseuse, le beau-père baisse le ton, cherche quelques cheveux derrière ses oreilles et balbutie :

— Je ne prétends pas dire que vous avez tort d'aimer votre femme... ceci est une affaire de sentiment. Après cela, il y a des hommes qui ont des maîtresses... et qui rendent leur femme très-heureuse. Nous ne sommes pas parfaits. Tout le monde ne peut pas avoir une danseuse de l'Opéra. Mais, du reste, c'est bon genre, c'est Louis XV, c'est Pompadour... Je vous disais donc... qu'est-ce que je disais?... Ma foi, vous vous arrangerez avec votre femme, après tout. C'est Clorinde qui est venue me trouver en me priant de vous avertir qu'elle ne veut plus vivre avec vous que séparée de corps.

— Qu'est-ce à dire, monsieur, ma femme veut que nous nous séparions?

— Non, ce n'est pas cela. Vous ne comprenez pas

bien. Tout le monde n'a pas la compréhension facile. Clorinde entend par là qu'elle ne veut plus s'exposer à imiter la mère Gigogne. Y êtes-vous?

— Assez, monsieur, assez! Il y a de ces détails de ménage dans lesquels nul ne doit s'immiscer. Vous jouez en ce moment un rôle fort ridicule.

— Ridicule!... Comment?... Vous avez dit ridicule, je crois.

— Oui, monsieur, je l'ai dit et je suis prêt à le répéter.

— Ah! c'est trop fort. Vous m'étonnez beaucoup dans ce moment. Je dirai plus... non, je n'en dirai pas plus. Adieu, mon gendre. Je suis attendu... je suis très-attendu même... Ah! je suis ridicule!... Pardieu, si un autre m'avait dit cela... Mais dans votre bouche cela ne peut pas me fâcher... Il y a quelque chose qui ne va pas.

M. Flutayot part en essayant de sautiller, mais comme il n'est plus léger et n'a jamais été leste, il va se cogner contre le bureau de Puceron, qui lui dit en riant :

— Vous ne pouvez pas encore débuter à l'Opéra.

Cependant Adolphe est demeuré triste et pensif; ce que sa femme vient de lui faire dire lui prouve que, loin de parvenir à se faire aimer d'elle, il ne peut trouver une petite place dans son cœur. Mais il cherche encore à l'excuser en se disant :

— Dans sa position, les femmes ont presque toujours de l'humeur, des caprices. Il faut donc lui par-

donner cette nouvelle boutade. Elle est encore mère, ne la contrarions pas.

A l'heure du dîner, Adolphe monte à son appartement. Clorinde reçoit son mari d'un air rogue, insolent, et lui dit aussitôt :

— Je pense, monsieur, que vous avez vu mon père. Vous savez quelle est maintenant ma résolution : je veux coucher seule, c'est un parti bien arrêté.

Adolphe rapproche sa chaise de celle de sa femme et essaye de lui prendre la main, en lui disant avec douceur :

— D'abord, ma chère amie, il n'était pas nécessaire de faire intervenir M. Flutayot dans cette affaire. Quand vous avez quelque chose à me dire, je ne crois pas que vous redoutiez de me parler. Si votre nouvelle résolution est prise dans l'intérêt de votre santé, de votre commodité, vous savez bien que je serai prêt à m'y soumettre. S'il en est autrement, je puis vous demander en quoi j'ai mérité d'être traité par vous avec tant de rigueur.

— Mon Dieu, monsieur, je n'ai pas besoin de vous répéter ce que je vous ai déjà dit! s'écrie Clorinde en retirant vivement sa main, que son mari avait prise. Je veux coucher seule. J'aurais dû le vouloir plus tôt, je ne serais pas encore condamnée à me priver de tous plaisirs pendant six ou sept mois.

— Il suffit, madame; je ferai dresser un autre lit près du vôtre.

— Par exemple !... pour que ma chambre ait l'air d'un hôpital ! Ne vous en avisez pas, monsieur ! Vous avez gardé votre joli entresol, je le sais. Vous allez souvent vous y enfermer... y rêver sans doute, car ce logement doit vous rappeler de tendres souvenirs. Vous pouvez fort bien y coucher et me laisser mon appartement.

— En effet, madame, j'ai gardé le petit entresol habité autrefois par ma marraine, et s'il me rappelle de doux souvenirs, c'est que je ne suis point un ingrat, moi; c'est que je conserverai toujours dans mon cœur la plus tendre amitié pour celle à qui je dois tout.

— Ah ! ah ! ah ! vous n'aviez pas besoin de nous dire cela, monsieur. Mon Dieu ! on sait bien quels sentiments vous avez pour cette femme... tout le monde le sait. C'est assez visible, d'ailleurs, et, le jour de mes noces, tout le monde a été frappé de la façon indécente dont vous vous regardiez tous les deux.

— Que voulez-vous dire, madame, et de qui parlez-vous en disant : *cette femme?*

— De qui ? mais de votre maîtresse ! de celle que vous appelez si tendrement votre marraine !... de la belle madame Beaunoir enfin.

— Ma maîtresse ! vous osez dire que ma marraine était ma maîtresse ! Ah ! c'est infâme, cela ! outrager la plus vertueuse, le plus honorable des femmes !

Adolphe s'est levé, il marche à grands pas dans la

chambre, ses traits sont contractés par la colère, elle éclate dans ses yeux. Clorinde rit beaucoup de le voir dans cet état. Elle reprend :

— Ah! monsieur est furieux, parce qu'on n'est pas dupe de sa liaison intime avec cette dame!... Mais vous croyez donc le monde bien bête! Si vous n'aviez pas été son amant, est-ce que madame Beaunoir se serait dépouillée en votre faveur de la plus grande partie de sa fortune? On peut faire du bien à un filleul, mais cela ne va pas jusqu'à lui donner pour rien sa maison de commerce. Oh! ce que j'en dis n'est pas que je sois jalouse de cette dame. Qu'elle vous adore tant qu'elle voudra, cela m'est bien égal; seulement, ce que je veux, c'est qu'elle ne se permette plus de venir ici pour m'y donner des leçons d'économie. Je vous préviens que je la recevrai fort mal.

— Vous n'aurez pas cette peine. Madame Beaunoir ne reviendra plus ici; je ne souffrirai pas qu'elle s'expose à entendre les propos odieux que l'on y tient sur son compte. Mais que d'autres que vous ne les répètent pas, ces calomnies infâmes, car je vous jure que je ne serais pas alors aussi patient que je l'ai été avec vous.

Adolphe a quitté brusquement sa femme, qui a beaucoup ri et est enchantée de l'avoir mis en colère. Les natures méchantes font le mal pour le plaisir de le faire; Clorinde ne gagnait rien à rendre son mari malheureux; mais son amie Malvina lui avait dit qu'une femme ne doit jamais craindre de faire de la

peine à son mari, et que c'est le meilleur moyen pour être maîtresse chez soi.

Quand il ne s'agissait que de lui, quand c'était sa personne ou ses actions dont on se moquait, le jeune mari avait toujours été très-patient; il supportait sans se plaindre les moqueries de sa femme, les railleries de son amie et les sottises de son beau-père. Mais on vient d'outrager une personne qu'il vénère, qu'il respecte, pour laquelle il donnerait sa vie; cette fois, il ne pardonne pas. Il est rentré dans son petit logement de l'entresol, il envoie chercher un tapissier et lui ordonne d'y apporter sur-le-champ tout ce qu'il faut pour qu'il puisse y demeurer. Dès le même soir il s'y établit tout à fait et éprouve comme un secret bien-être en se retrouvant là, comme au temps où sa marraine l'habitait. En se couchant, il ne peut s'empêcher de se dire :

« Elle, ma maîtresse !... Ah ! j'aurais été trop heureux, et jamais je n'aurais changé ce bonheur-là contre la fortune la plus brillante. Ils disent que nous nous aimons, que tout le monde s'en aperçoit. Si cela est, nous avons donc été bien bêtes tous les deux de ne point nous contenter de ce bonheur. Moi, je n'en demandais pas d'autre. C'est elle qui a voulu me marier. Ah! quelle sottise de vouloir faire des mariages! Laissez-les donc se faire tout seuls, et ne vous mêlez jamais de nouer ensemble deux existences qui souvent n'ont pas entre elles la moindre sympathie.

XVI

BAPTÊME DU PETIT JULES

Lorsque Laurentine vient un jour dans les bureaux de son filleul, croyant le trouver dans son cabinet, Puceron salue profondément son ancienne patronne en lui disant :

— M. Corniquet était un peu indisposé hier, il n'est pas encore descendu ; vous le trouverez chez lui, madame.

— Très-bien ! répond la belle veuve, qui se dispose à sortir par la cour pour se rendre au logement du premier.

Mais le petit commis l'arrête, en ajoutant d'un air mystérieux .

— Pas de ce côté, madame. Monsieur est chez lui et non pas chez madame. Ne confondons pas.

— Que voulez-vous dire par là, monsieur Puceron?

— Je veux dire, madame, que depuis un mois environ monsieur n'habite plus avec sa femme... je pourrais même ajouter ne cohabite plus. Mais l'un est toujours la conséquence de l'autre. Monsieur a tout à fait repris son entresol; il l'a fait remeubler, il y couche, il y mange même assez souvent.

— Mon Dieu! qu'est-il donc arrivé pour amener cette séparation?

— Ah! madame ne sait pas... parce que madame ne vient plus ici que fort rarement.

— En effet, il y a trois mois au moins que je n'y suis venue.

— Depuis ce temps, madame, il est survenu un second poupon... c'est-à-dire il n'est pas encore né, mais il pousse; il paraît qu'il pousse très-bien.

— Ah! madame Adolphe est encore enceinte?

— Justement, madame.

— Mais ce ne peut pas être cela qui ait brouillé les deux époux?

— Il paraît que si... d'après quelques mots que j'ai entendus par-ci par-là... Pauvre patron! un homme si bien fait pour être heureux... qui travaille comme quatre!... Mais il paraît que son épouse trouve qu'il travaille trop.

Laurentine n'en écoute pas davantage; elle se hâte de monter le petit escalier de communication et arrive dans son ancien logement, où elle trouve Adolphe

seul, triste, pensif, au coin de son feu. Il jette un cri de joie en apercevant sa marraine. Celle-ci lui prend la main, qu'elle presse avec force dans les siennes, en lui disant :

— Vous êtes souffrant, vous avez des chagrins, des ennuis, et vous ne me le faites pas savoir!

— A quoi bon vous affliger par le récit de peines auxquelles vous ne pouvez rien?

— Je ne puis rien!... Quoi! pas même vous consoler?

— Oh! si fait, votre présence seule dissipe mon malaise; près de vous, je ne suis plus malade, je me sens guéri.

— Que s'est-il passé entre vous et votre femme? Vous avez chacun votre appartement, à présent?

— Ceci n'est que la suite de la position de Clorinde. Elle est furieuse contre moi, parce qu'elle est encore enceinte. Elle m'a pris en aversion. Je crois que cela lui a été facile, car elle ne m'a jamais aimé. Elle m'a banni de sa présence... je me soumets.

— Mais, mon ami, cela n'a pas le sens commun. Que, se sentant souffrante, votre femme veuille faire lit à part, cela peut se comprendre; mais vous bannir de sa présence, vous si bon... trop bon pour elle! Non, ce sont de mauvais conseils qui perdent votre femme. Je vais aller lui parler.

Laurentine a fait un mouvement pour se lever, Adolphe la retient vivement en s'écriant :

— Non, vous n'irez pas la voir... Il ne le faut pas, je ne le veux plus!

— Comment! vous me défendez d'aller voir votre femme? Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie que je ne veux pas que vous vous exposiez aux impertinences de quelqu'un qui a osé vous outrager... vous soupçonner, vous! Ah! de grâce, ne m'en demandez pas davantage, ma chère marraine. J'ai pu supporter les sottises, les mauvais procédés qui ne s'adressaient qu'à moi. Mais entendre calomnier une personne qui a droit à mon respect, à ma reconnaissance!... je ne le pourrai pas. Oh! non, je ne le souffrirai jamais.

Laurentine n'en demande pas plus; elle devine ce qu'Adolphe n'a fait que lui laisser entrevoir; on sait que les femmes devinent à demi mot, surtout quand il s'agit d'affaires de cœur. Elle passe près d'une heure avec son filleul et lui dit en le quittant:

— Mon ami, si j'étais de ces femmes que de méchants propos effarouchent, je vous dirais : « Ne venez pas me voir, car ce serait encore donner prise à la médisance. » Mais moi, je vous dis, au contraire : « Venez me voir le plus souvent que vous pourrez; notre conscience est pure, il ne faut pas que la calomnie jette du froid sur notre amitié. »

Plus la belle Clorinde avance dans sa grossesse, plus son humeur devient intolérable, parce qu'il lui faut alors se priver entièrement de ces plaisirs qui sont pour elle indispensables au bonheur. Mais son

mari ne s'expose plus que très-rarement à ses reproches, car lorsqu'il lui demande des nouvelles de sa santé, elle lui répond avec aigreur :

— Ma santé, monsieur, je vous conseille, en effet, de vous en informer! Elle est ce que vous l'avez faite, c'est-à-dire que je souffre continuellement; mais, grâce au ciel, cela va finir et ne recommencera plus.

En effet, Clorinde met au monde un fils, et Adolphe, enchanté d'avoir un garçon, fait demander à sa femme si, cette fois, elle s'est occupée d'une marraine et d'une nourrice, à quoi madame répond :

— Je ne me suis occupée de rien. Que monsieur fasse ce qu'il voudra, mais qu'il me laisse tranquille, que je n'entende plus parler d'enfant! Il est bien temps que je songe à refaire ma santé.

Aussitôt Adolphe monte en voiture, se rend chez madame Beaunoir et lui demande si elle veut bien encore accepter le titre de marraine pour son fils. Laurentine, non-seulement accepte, mais elle se charge de trouver sur-le-champ une bonne nourrice pour le nouveau-né. Le baptême est fixé au lendemain. Au moment de quitter sa marraine, Adolphe songe qu'il n'a point de parrain et demande à Laurentine si elle a quelqu'un à lui proposer.

— Personne, mon ami.

— Diable! il nous faut un parrain, cependant... Ah! si je prenais Puceron? Ce pauvre garçon a été si malheureux le jour de mon mariage, que cela le dé-

dommagera un peu des ennuis qu'il a éprouvés ce jour-là.

— Vous avez raison, mon ami, prenez Puceron, c'est un honnête garçon, et je suis sûre que cela lui fera grand plaisir d'être parrain de votre fils.

— C'est convenu, je vais le prévenir.

En apprenant que son patron le choisit pour parrain de son fils et lui donne madame Beaunoir pour commère, Puceron est si content qu'il jette sa plume en l'air, renverse son encrier et va embrasser le père Putois ; puis il prend son chapeau et se sauve en disant :

— Je vais m'occuper des préparatifs, des détails, des cadeaux qu'exige mon nouvel emploi.

— Puceron, ne faites point de dépenses, point de folies... madame Beaunoir vous le défend.

— Mon cher patron, quand on a l'honneur de tenir votre fils sur les fonts... on ne doit pas craindre d'en dépenser... Tiens ! c'est un jeu de mots... J'ai tout ce qu'il me faut pour m'habiller... seulement je voudrais... mais j'en aurai... Je vais m'en faire mettre des neufs... oui... je serai digne de donner la main à ma ci-devant patronne.

Puceron disparaît sans en dire davantage, et Adolphe va voir son fils, que la garde a porté dans son entresol, parce que ses cris incommodaient madame sa mère.

Une heure ne s'est pas écoulée, lorsque Laurentine amène à Adolphe une bonne grosse paysanne

de Morfontaine, qui a du lait pour nourrir *les quatre fils Aymon*, si ce quatuor était revenu au monde. Le petit Jules, c'est le nom que Laurentine donne d'avance à son nouveau filleul, se jette avec ardeur sur le globe qu'on lui présente. Tout annonce que ce sera un gaillard qui ne demande qu'à bien vivre.

Le lendemain à dix heures du matin, Puceron, habillé de noir, chargé de boîtes de dragées et de cartons à gants, se présente devant Adolphe, en lui disant :

— Me voilà sous les armes...

— Très-bien, Puceron... mais, c'est singulier... je vous trouve plus grand qu'à l'ordinaire... Vous n'êtes pas monté sur des échasses, cependant?

— Non, patron, mais je me suis fait poser des talons beaucoup plus hauts... quatre centimètres de plus... Comme ça vous rend tout de suite bel homme!... Vous concevez que pour donner la main à madame Beaunoir, qui est grande, j'ai dû me rendre digne d'être son cavalier.

— Je vous certifie que ma marraine vous trouvait fort bien comme vous étiez.

— C'est possible, mais maintenant elle me trouvera mieux.

— Moi, je crains que ces hauts talons ne vous fassent tomber...

— Oh! il n'y a pas de danger!... j'y suis déjà habitué!...

Et pour prouver qu'il est habitué à ses nouveaux talons, Puceron veut arpenter vivement la salle des

bureaux, il glisse, et va s'étaler sur le vieux Putois, qu'il entraîne avec lui en voulant s'y retenir. Le vieux commis ramasse sa perruque, qui s'est détachée dans sa chute, et Puceron se relève en s'écriant :

— Ce n'est rien !... j'ai glissé, mais ce n'est pas la faute de mes talons... c'est une pelure de pomme que j'ai rencontrée...

— Personne n'a mangé de pommes ici, dit le père Putois avec humeur.

— Mettons une poire, mettons une orange, si cela vous fait plaisir... mais certainement j'ai glissé sur quelque chose.

On monte en voiture avec la nourrice et l'enfant, et l'on va prendre la marraine, qui ne peut s'empêcher de rire en voyant Puceron grandi. Celui-ci présente ses dragées, ses gants, fourre des bonbons dans toutes les poches de la nourrice, puis on part pour la mairie et l'église. Puceron ne glisse qu'une fois dans l'escalier et ne trébuche que deux fois dans l'église, mais Adolphe, qui veille sur lui, le retient à temps.

Le petit garçon est baptisé et nommé Jules-Laurent Corniquet, puis on revient chez Adolphe. La nourrice doit repartir à quatre heures, dans la même journée. Il faut que Laurentine achète sur-le-champ une layette complète pour l'enfant, car sa mère ne s'était occupée de rien. Mais à Paris, avec de l'argent, on a bientôt tout ce qu'on désire. Avant que la nourrice parte, Adolphe fait demander à sa

femme si elle veut embrasser son fils; madame fait répondre qu'elle a mal à la tête et ne veut recevoir personne.

— Pauvre petit! dit Adolphe en couvrant son fils de baisers, ta mère te repousse déjà!... Elle ne te pardonne pas de l'avoir privée de quelques bals, de quelques fêtes!...

— Que sera-ce donc, murmure Laurentine, quand elle saura que je suis sa marraine!

— Et moi son parrain, dit Puceron.

— Mais sois béni, pauvre enfant! si ta mère te ferme ses bras... nous t'aimerons bien, nous... J'apprendrai à ta sœur à te chérir, et nous irons souvent te voir... N'est-ce pas, madame, que vous voudrez bien venir avec moi voir votre nouveau filleul?

— Assurément, mon ami, c'est mon devoir d'ailleurs... mais ce sera aussi un plaisir.

— Eh bien! et moi donc? s'écrie Puceron, est-ce qu'on croit que je n'irai pas lui porter des bonbons?... seulement je ne mettrai pas mes hauts talons ce jour-là, parce que à la campagne ce n'est pas la peine.

La nourrice est bien étonnée de ne point voir la mère de son petit nourrisson. Elle s'écrie que c'est la première fois qu'elle emporte un enfant de Paris sans que sa mère l'ait tendrement embrassé; elle assure que cela n'est jamais arrivé à aucune nourrice de sa connaissance. Alors Puceron s'écrie :

— On prétend qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil : voilà la preuve du contraire!

XVII

LE TEMPS MARCHE

Laissons trois années s'écouler depuis la naissance du petit Jules. Pendant ce laps de temps aucun rapprochement ne s'est opéré entre Adolphe et sa femme; cette dernière, une fois remise des suites de sa couche, a recommencé sa vie de folies, de dissipations. Elle va dans le monde sans son mari, auquel elle a donné la réputation d'un ours; bien heureux encore lorsqu'elle n'y ajoute pas l'épithète d'imbécile. Mais tout occupé de ses affaires, de son commerce, le pauvre mari ne prête aucune attention aux sots propos qui quelquefois bourdonnent autour de lui; il ne songe qu'à gagner de l'argent, il lui en faut d'abord pour subvenir aux dépenses de sa femme; celle-ci le prodigue sans jamais compter. Lorsqu'elle n'a plus

de fonds, on voit la femme de chambre de madame arriver dans le bureau avec un petit mot de sa maîtresse, qui ne contient que ces mots :

« Monsieur,

« Remettez, s'il vous plaît, mille francs pour moi à ma femme de chambre; je n'ai plus d'argent. »

La somme seule varie, suivant les emplettes que madame a l'intention de faire, et monsieur fait toujours honneur à cette lettre de change de sa femme, quelquefois en levant les yeux au ciel, car il pense à ses enfants; mais alors il travaille avec une nouvelle ardeur, pour réparer les brèches que madame fait à sa fortune.

Tant que ses enfants ont été en nourrice, le plus grand bonheur d'Adolphe a été d'aller les voir, accompagné de Laurentine, qui a pour eux la tendresse d'une mère. Lorsqu'ils sont d'âge à quitter leur nourrice, c'est encore madame Beaunoir qui trouve à Auteuil un établissement fort cher, mais parfaitement tenu, dans lequel on se charge des tout petits enfants, trop jeunes encore pour être en pension; là on s'occupe d'eux constamment, rien ne leur manque, ce qui n'empêche pas Laurentine d'aller encore souvent les visiter, et Adolphe de courir les embrasser lorsqu'il a un moment à lui.

Avant de mettre la petite fille dans cette pension,

Adolphe a demandé à Clorinde si elle désirait prendre la petite Juliette avec elle. Mais la jeune femme s'est écriée :

— Prendre avec moi une enfant qui n'a pas encore trois ans?... par exemple! Et qu'en ferais-je? Est-ce que vous croyez que je vais me mettre bonne d'enfant, monsieur?

— Une mère ne ressemble jamais à une bonne d'enfant, madame... le monde ne s'y trompe pas.

— C'est possible, monsieur, mais moi je ne veux pas me faire promeneuse d'enfants. Quand ma fille aura dix ou douze ans, à la bonne heure, elle marchera toute seule!...

— Mais comment voulez-vous que vos enfants apprennent à vous aimer, madame, si vous les tenez si longtemps éloignés de vous?

— Ceci me regarde, monsieur, ne vous en inquiétez pas.

Après cette conversation Adolphe s'était borné à donner à sa femme l'adresse de la pension de ses enfants; mais madame déclare qu'elle ne va pas voir sa fille, de peur de voir en même temps son fils qu'elle a en horreur, surtout depuis qu'elle sait qu'il a eu pour parrain et marraine Puceron et madame Beaunoir.

Laurentine a essayé, mais en vain, d'opérer un rapprochement entre les deux époux. Loin de s'y prêter, Clorinde évite toutes les occasions de se trouver avec son mari. Elle dîne en ville presque tous

les jours, et lorsque, par hasard, elle dîne chez elle, elle s'arrange de façon à ce que ce soit toujours deux heures avant ou deux heures après celle du dîner de son mari. Fatigué de ces mauvais procédés, Adolphe a cessé entièrement de se rendre chez madame aux heures du repas. Il mange chez un traiteur, comme s'il était garçon.

— Quel ménage !... se dit Puceron, et quelle mauvaise idée a eue madame Beaunoir de marier un tourtereau avec une pie grièche... Mais il est impossible que cela dure longtemps comme cela !

Depuis quelque temps M. Flutayot ne paraît plus chez son gendre ni chez sa fille. Adolphe s'en étonne, bien qu'il ne regrette nullement les visites de son beau-père. Mais le petit commis, qui sait tout ce qui se passe, lui dit un jour :

— Savez-vous, cher patron, ce que votre honoré beau-père fait en ce moment?

— Mais... la cour à sa danseuse, probablement!

— Oui, il est plus que jamais épris de la belle Amintas, qui se moque de lui et de ses quatre cheveux, cela va de source... Comme cette dame voit qu'elle a affaire à un vieux toqué, vous concevez qu'elle ne ménage pas ses écus. Or, pour subvenir aux dépenses folles que lui fait faire sa maîtresse, M. Flutayot s'est mis à jouer à la Bourse. Mais il n'y est ni heureux ni adroit, et en ce moment il est entrain de se ruiner, si ce n'est pas déjà fait.

— Vraiment, Puceron, vous croyez que mon beau-père joue à la Bourse?

— J'en suis positivement certain... je le sais d'un employé d'agent de change qui connaît mieux que personnne l'état de fortune de M. Flutayot, et prétend qu'avant peu ce monsieur n'aura plus la moindre couverture, ce qui, en terme de bourse, signifie qu'il n'a plus le sou.

— Diable!... à son âge... se conduire ainsi!... Que fera-t-il, s'il est ruiné?...

— Je lui conseille de se faire claqueur de sa danseuse... vous me direz qu'il l'est déjà! mais moi j'entends applaudisseur... romain... chevalier du lustre enfin!... C'est, je crois, le seul emploi qu'il sera en état de remplir.

Quatre semaines après cette conversation, la femme de chambre de Clorinde arrive le matin dans les bureaux et se dirige vers le cabinet d'Adolphe; mais Puceron lui dit :

— Le patron est absent, mademoiselle.

— S'il est chez lui, à l'entresol, je vais y monter...

— Non, il n'est pas chez lui, je vous répète qu'il vient de sortir pour affaires...

— Qui est-ce qui me donnera de l'argent, alors?... car madame m'a dit : « Vous me rapporterez douze cents francs... »

— Mademoiselle, ce ne sera ni moi ni mes collègues... ceci regarde monsieur; ayez la complaisance de revenir...

— Allons, je vais dire cela à madame, mais je suis sûre qu'elle va me gronder...

— Pourquoi? Ce n'est pas votre faute si le patron est sorti!

— C'est égal, madame me grondera tout de même... Je reviendrai dans une heure.

La femme de chambre est partie. Puceron se frotte les mains en se disant :

— Dans une heure le patron ne sera pas rentré, car j'ai bien dans l'idée qu'il est allé voir ses enfants à Auteuil. Je ne l'ai pas dit à cette fille, parce que nous n'avons pas de comptes à rendre à madame... qui ne nous rend jamais compte de ses actions. Pauvre patron!... Et si ce qu'on dit est vrai!... Mais ce n'est pas moi qui irai lui rapporter ces propos-là!... Il le saura toujours assez tôt!... Il y a de bonnes gens... de ces bons amis qui ne manqueront pas de lui dire : « Mon cher, votre femme vous trompe... elle vous en fait porter!... Ouvrez donc les yeux!... » Comme c'est aimable de dire cela à un mari! et comme ça lui fait plaisir!... C'est pour lui rendre service, dites-vous! Non! c'est pour faire du scandale, pour amener des scènes dramatiques entre les époux... et après lesquelles le pauvre mari n'est pas moins ce qu'il était auparavant. Il faut donc prendre cela sans sourciller et sans souffler mot? me direz-vous. Non... mais il faudrait être assez adroit pour punir les coupables en prenant toute

autre raison pour motiver votre vengeance... C'est difficile... mais ce n'est pas impossible.

L'heure est à peine écoulée, et la femme de chambre revient avec son petit papier à la main.

— Monsieur est revenu, j'espère?

— Non, mademoiselle, monsieur n'est pas encore rentré.

— Ah! mon Dieu! comment donc vais-je faire? Madame m'a dit : « Ne revenez pas sans l'argent. »

— Alors vous pourrez rester ici fort longtemps.

— Mais voilà le petit reçu de madame... elle m'a dit : « Avec cela, un des commis peut vous donner ce que je demande; il n'est pas indispensable que ce soit monsieur. »

— Mademoiselle, c'est monsieur qui a les clefs de la caisse. Quand il y a quelque effet à payer, il nous laisse l'argent nécessaire, mais pas davantage... Oh! le patron est un homme d'ordre! il sait à un centime près ce que l'on doit payer ou recevoir dans la journée.

La femme de chambre attend encore cinq minutes, puis elle s'en va en s'écriant :

— Ah! ma foi, tant pis! je ne peux pas passer ma journée ici; j'ai ma toilette à faire aussi.

Mais, quelques instants après le départ de cette fille, on voit pour la première fois l'epouse du patron entrer dans les bureaux. Clorinde est pâle, agitée par la colère; ses yeux semblent vouloir faire tout trembler devant elle, et elle s'écrie d'un air arrogant :

— Qu'est-ce que cela signifie, messieurs? J'envoie ici ma femme de chambre pour qu'on lui remette douze cents francs qu'il me faut ce matin, et on ne lui remet pas cet argent, sous prétexte que monsieur n'y est pas!

— Ce n'est point un prétexte, madame, répond Puceron en saluant la femme de son patron. M. Corniquet est absent, et madame doit savoir que c'est toujours son mari qui donne l'argent qu'elle fait demander ici.

— Je dois savoir! Non, monsieur, je ne dois point savoir. Que ce soit M. Adolphe ou tout autre qui donne l'argent, peu m'importe!... Qu'est-ce que cela me fait, pourvu qu'on remette ce que je demande?

— Je ne dis pas le contraire, madame, mais enfin c'est monsieur qui a les clefs de la caisse, et pas nous.

— Mais c'est intolérable, cela! Et si j'ai besoin d'argent quand monsieur est sorti, il faut que je m'en passe! Cela ne peut aller ainsi... Comment! messieurs, vous n'avez pas d'argent ici?

— Pardonnez-moi, madame, j'ai là trois mille francs que monsieur m'a laissés, mais c'est pour payer un billet qui échoit aujourd'hui et qu'on va venir toucher.

— Ah! vous avez là trois mille francs, et vous refusez de donner douze francs à ma femme de chambre! Voilà qui est joli! Allons, monsieur, comptez moi vite douze cents francs. Quant à votre billet, vous le payerez plus tard; ça ne me regarde pas.

— Non, madame, cela ne se peut pas.

— Qu'est-ce que vous dites, monsieur?

— Je dis, madame, que je ne puis satisfaire à votre demande, car le payement d'un billet ne se remet pas. Il y va de la réputation, de l'honneur de mon patron. Ne point payer un billet à l'échéance! vous ignorez, madame, tout ce que cela peut avoir de grave pour un négociant. C'est risquer de perdre son crédit, c'est presque se déclarer en faillite. Je tiens trop à l'honneur de mon patron pour lui faire cette injure. Je garde les trois mille francs pour payer son billet.

— Monsieur, vous me dites un tas de choses qui me touchent fort peu et auxquelles je ne tiens pas à rien comprendre. Finissons-en, je vous prie, car ma patience se lasse. Vous avez des fonds, j'ai besoin de douze cents francs, donnez-les-moi sur-le-champ, je le veux.

— Non, madame, non, je ne vous les donnerai pas. Cet argent est sacré, il n'est pas pour vous.

— Savez-vous bien que vous êtes un drôle... un polisson!

— Je serais tout ce que vous dites, madame, si je cedais à votre demande.

— Oser résister à la femme de votre maître!

— J'ai un patron, madame, mais je ne suis pas un domestique, je n'ai pas de maître.

— Oh! je devais m'attendre à cela de vous. Je vous reconnais... vous êtes cet affreux nain que

M. Adolphe avait pris pour son témoin, et qui avez fait tant de sottises à ma noce.

— C'est vrai, madame, j'avais fait une chanson où je célébrais vos vertus, vos qualités. Je ne faisais que des bêtises, ce jour-là.

— Et M. Adolphe vous a pris, je crois, pour le parrain de son fils?

— Il m'a fait cet honneur, madame.

— En vérité, c'est à ne pas le croire. Voyons, monsieur Puce... Puceau...

— Puceron, madame.

— Pour la dernière fois, voulez-vous me donner cet argent?

— Je suis désolé d'être obligé de vous refuser, madame, mais je vous répète que cela m'est impossible.

— C'est bien, monsieur. Je vais trouver mon père; il me donnera la somme que je demande; puis je l'enverrai ici pour qu'il vous en fasse chasser.

Puceron sourit légèrement, tout en répondant :

— Madame... pour envoyer ici monsieur votre père, je crois que vous éprouverez quelques difficultés, et qu'il vous faudra plus de douze cents francs.

— Qu'est-ce à dire, monsieur?... Qu'entendez-vous par là?

— Madame ignore probablement où loge M. Flutayot en ce moment?

— Mon père demeure rue Joubert; je ne pense pas qu'il soit déménagé, car il me l'aurait fait savoir.

— Je puis vous certifier, madame, que maintenant M. Flutayot n'est plus logé rue Joubert ; vous ne l'y trouverez pas.

— En vérité! Et où donc est-il, à présent? vous le savez probablement, monsieur, qui savez tant de choses !...

— Oui, madame, je le sais... M. Flutayot est pour le moment rue de Clichy, à la prison pour dettes, où ses créanciers l'ont fait incarcérer depuis huit jours.

— Quelle horreur ! quelle infamie ! oser me dire que mon père est en prison!... Vous mentez! vous êtes un misérable, un calomniateur !... Mon père viendra vous traiter comme vous le méritez, monsieur.

— Madame, je ne suis point un calomniateur, je n'avance qu'un fait dont je suis sûr. Au reste, il vous est facile de vous en assurer. Allez rue Joubert, vous n'y trouverez plus M. Flutayot; mais allez à la prison de la rue de Clichy, vous l'y trouverez; vous verrez alors que je n'ai point menti.

Clorinde marche à grands pas dans la salle ; elle est en proie à la plus vive agitation; ses doigts sont crispés, sa respiration haletante; enfin elle frappe avec violence sur un meuble, en s'écriant :

— Je vais chez mon père, monsieur, et si vous m'avez menti, comme je n'en doute pas, tremblez! Aujourd'hui même, vous serez chassé d'ici... Et si

M. Adolphe ne le faisait pas, mon père viendra lui-même se faire justice!...

— Je serai bien charmé de le voir, madame... car cela me prouverait qu'il a payé ses dettes.

Clorinde est sortie furieuse, en fermant les portes avec fracas.

— Messieurs, que pensez-vous de la femme du patron? dit Puceron en s'adressant à ses deux collègues. Elle est aimable, n'est-ce pas?... Mais aussi quel changement en cinq années!... Cette dame, qui était jolie, fraîche, mignarde... et qui n'a encore que vingt-trois ans, en paraît près de trente. Plus de fraîcheur, d'embonpoint; un teint pâle, des yeux fermés, maigre comme un clou... Tout cela ne serait rien, si elle était bonne... mais vous venez d'avoir un échantillon de sa douceur.

Peu de temps après la sortie de madame, un garçon de caisse vient toucher le billet de trois mille francs. Puceron le paye avec fierté, et s'écrie ensuite :

— Si j'avais donné les douze cents francs à madame, quelle figure aurais-je faite devant cet homme?... Oh! non, non, il ne faut jamais transiger avec l'honneur, avec l'exactitude, lors même que l'on devrait ameuter contre soi toutes les méchantes femmes de Paris!

XVIII

LA DOT — DEUX AMIES

Lorsqu'Adolphe rentre chez lui, le premier soin de Puceron est de lui apprendre ce qui s'est passé et de lui demander s'il a eu tort de refuser à madame la somme qu'elle demandait.

— Vous avez parfaitement agi, répond Adolphe ; je ne vous aurais point pardonné de toucher à la somme destinée à payer un billet... cet argent était sacré... Mais que m'apprenez-vous? M. Flutayot est en prison?

—Oui, monsieur, et pour une somme assez ronde... on parle d'une vingtaine de mille francs.

— Pourquoi ne me l'aviez-vous pas dit?

— Ma foi, monsieur, s'il faut vous l'avouer, c'est

que je craignais qu'il ne vous prît envie de payer pour lui...

— Rassurez-vous, Puceron, telle n'est point mon intention. Si mon beau-père était malheureux sans l'avoir mérité, s'il avait éprouvé des revers de fortune, des faillites, je me serais fait un devoir de venir à son aide; mais M. Flutayot se ruine avec des danseuses... il se fait moquer de lui et trouve mauvais que je fasse des enfants à ma femme. Il est trop juste qu'il reçoive le prix de ses folies. Je travaille pour mes enfants, et non pas pour que mon beau-père donne des voitures et des diamants à ses maîtresses... Il est très-bon d'obliger les gens... mais quand ils en valent la peine ; et c'est de la duperie, de la sottise, de venir à l'aide de ceux qui se conduisent mal... on ne les corrige pas, et on y perd son argent.

— Bravo, mon cher patron, bravo ! Je suis enchanté de vous entendre parler ainsi... mais madame a dit qu'elle vous prierait de me chasser.

— Ne craignez rien, mon ami, madame n'a aucune puissance ici... et elle n'en a plus que bien peu ailleurs ; les cinq années qui se sont écoulées m'ont donné de l'expérience... Je ne respecte plus en elle que la mère de mes enfants... mais il est temps aussi que je mette un terme à ses folies... Je crois Clorinde incapable d'oublier ses devoirs...

Ici Puceron fait une légère grimace, mais il a bien soin de se retourner.

— Mais elle jette l'argent par les fenêtres... Je ne dois plus le souffrir... En cinq années, savez-vous ce qu'elle a dépensé pour sa toilette, Puceron?...

— Ma foi non!

— Cinquante mille francs... Toute sa dot y a passé, moins trois cent cinquante francs que je vais aller lui porter...

— Cinquante mille francs!... O les femmes!... ô les chiffons!... En cinq ans, je suis bien sûr, moi, de ne pas avoir dépensé plus de cinq cents francs... il est vrai que je ne porte pas de crinoline... Ainsi, madame n'aura pas ses douze cents francs?

— Non, elle recevra le solde de sa dot. Et, à l'avenir, je lui ferai pour sa toilette une pension raisonnable, mais suffisante... Deux mille francs par an pour sa toilette... trouvez-vous que cela soit suffisant, Puceron?

— Deux mille francs!... rien que pour sa toilette! Mais c'est trop, monsieur, c'est beaucoup trop... Je ne gagne que dix-huit cents francs, moi, vous le savez, et je vis, je paye mon loyer, je m'habille, je fais honneur à tout avec cela... et j'économise encore quelques napoléons.

— Ce n'est pas la même chose... et deux mille francs paraîtront fort peu d'argent pour une femme qui en dépensait dix mille... N'importe! l'avenir de mes enfants veut que je mettte de l'ordre dans ma maison. Je vais trouver Clorinde et lui apprendre quel est son nouveau budget.

— Ah! sapristi, patron, je ne voudrais pas être à votre place...

Adolphe se rend chez sa femme. En lui ouvrant, la femme de chambre semble embarrassée, et dit :

— Je ne sais pas si madame est... visible...

— Visible!... Est-ce qu'on ne l'est pas toujours pour son mari?

— Mais... c'est que... madame a du monde...

— Eh bien... elle est donc visible, alors?

Et, sans s'arrêter davantage avec la caméristе, Adolphe marche vers la chambre de sa femme, qu'il ouvre brusquement; il aperçoit alors le bel Édouard Valdeville, assis avec beaucoup de sans-façon sur un divan, près de Clorinde, qui demeure fort surprise et ne peut s'empêcher de rougir à l'aspect de son mari.

M. Valdeville semble ne pas savoir s'il doit se déranger pour ce mari qui se permet d'entrer chez sa femme sans y être attendu. Cependant il daigne saluer légèrement Adolphe, mais sans se lever. Clorinde, qui a bien vite repris son air impertinent, s'écrie :

— Ah! c'est vous, monsieur... vous venez m'apporter de l'argent... Mon Dieu! il ne fallait pas vous déranger pour cela... j'aurais renvoyé ma femme de chambre.

Adolphe, voyant qu'on ne lui offre pas de s'asseoir, prend un fauteuil dans lequel il se jette, tout en disant :

— Pardonnez-moi, madame, il était nécessaire

que je me dérangeasse et vinsse moi-même, car j'ai des comptes à régler avec vous.

— Des comptes! je n'entends rien aux comptes, monsieur, faites-m'en grâce et donnez-moi l'argent que je demandais et que votre affreux nain de commis n'a pas voulu me donner... J'aime à croire, monsieur, que vous chasserez cet insolent subordonné qui a été fort malhonnête avec moi...

— Non, madame, non, je ne chasserai pas mon commis, parce qu'il a fait son devoir en ne touchant point à la somme destinée à payer un effet; je l'aurais chassé s'il avait fait le contraire.

— Très-bien, monsieur, très-bien! On insulte votre femme, et vous approuvez cela!... Je vous en fais mon compliment.

Le beau Valdeville voit que la discussion va se prolonger; il se décide enfin à se lever, fait un gracieux salut à Clorinde, en murmurant :

— Je vois que vous êtes en affaires sérieuses, je vous laisse, belle dame, mais n'oubliez pas que demain nous avons une cavalcade arrangée pour aller jusqu'à la Marche!...

— Oh! soyez tranquille, je n'oublie jamais ces choses-là.

Ce monsieur s'éloigne alors, après s'être à peine incliné en passant devant Adolphe; celui-ci fronce le sourcil et murmure :

— On croirait que ce monsieur ne me reconnaît

pas, il était votre témoin à notre mariage... C'est à peine s'il m'a salué...

— Mon Dieu ! ce monsieur vous a vu si peu depuis, il a bien pu vous oublier !... Vous n'allez pas apprendre la politesse à M. Valdeville, qui est un des cavaliers du meilleur monde !...

— Je ne sais pas si, dans le meilleur monde, on se tient près d'une dame comme ce monsieur se tenait près de vous, mais je trouve cela très-peu convenable, moi... un peu plus, et ce monsieur mettait ses bottes sur le divan...

— Encore une fois, monsieur, vous n'avez pas l'habitude du grand monde... vous vous étonnez de ce qui est reçu partout...

— C'est possible, madame, laissons là ce monsieur. Voici la somme que j'ai à vous remettre... trois cent cinquante francs...

— Comment dites-vous, monsieur? trois cent cinquante francs! Vous faites erreur, c'est douze cents francs qu'il me faut et que j'avais fait demander en bas.

— Je le sais fort bien, madame, mais cette somme est tout ce qui vous revient maintenant. Je ne vous en donnerai pas davantage.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? que signifie cette plaisanterie?... Vous osez me refuser de l'argent!... vous n'en avez pas le droit, vous avez touché cinquante mille francs pour ma dot, ne l'oubliez pas !

— Oh! je ne l'ai pas oublié un moment, et c'est

pour cela que jusqu'à ce jour j'ai bien voulu satisfaire à vos demandes de fonds. Mais votre crédit est épuisé : en cinq années, madame, vous avez dépensé ou plutôt gaspillé vos cinquante mille francs moins ces trois cent cinquante francs que je vous apporte et qui complètent la somme.

— Moi ! j'ai dépensé cinquante mille francs en cinq ans !... Ce n'est pas vrai, monsieur... vous en imposez !

— Madame, je ne marche jamais qu'avec les preuves à l'appui de ce que j'avance... j'ai tous vos reçus... les voici, il n'en manque pas un... Je ne pense pas que vous vouliez renier votre écriture?... il y en a là pour quarante-neuf mille six cent cinquante francs.

Clorinde est un moment atterrée, elle regarde quelques-uns de ses reçus, puis les jette en l'air en s'écriant :

— Eh bien, monsieur, que me fait tout cela, après tout... si j'ai dépensé cette somme, c'est que j'en ai eu besoin! Est-ce donc à dire que maintenant il faudra que je me prive de tout... que je ne suive plus les modes... que vous me forciez à me cacher à tous les yeux?

— Non, madame, non... vous ne serez point obligée de vous cacher... Seulement, je ne vous donnerai plus dix mille francs par an pour votre toilette... mes moyens ne me le permettent pas. Nous avons des enfants, madame, et si vous ne songez pas à eux, je ne les oublie pas, moi.

— Et vous dépensez dix mille francs par an pour eux?

— Non, madame, mais je veille à ce qu'ils ne manquent de rien. S'ils n'ont pas les caresses de leur mère, c'est bien le moins qu'ils en soient dédommagés par les bons soins des étrangers.

— Au fait, monsieur, combien comptez-vous me donner par an pour ma toilette?

— Deux mille francs, madame.

— Deux mille francs!... Ah! quelle horreur!... Mais il n'y a pas là de quoi payer mes chapeaux!... Deux mille francs!... une épicière en dépense davantage!

— Je ne crois pas, madame.

— Vous oubliez comment j'ai été élevée, monsieur.

— Oh! fort mal, madame, cela se voit...

— Vous profitez de ce que mon père est malheureux en ce moment pour agir ainsi... car c'est affreux, cela... mon pauvre père!... il est en prison... pour avoir été trop bon sans doute... Vous le savez, et vous n'allez pas le délivrer!... Fi, monsieur!... c'est indigne, cela!

— Non, madame, je n'irai pas délivrer monsieur votre père, car s'il est en prison, c'est pour avoir fait des folies impardonnables à son âge... il entretient des danseuses de l'Opéra... il leur donne des voitures...

— Mais c'est très-bon genre tout cela.

— Oui, madame, le même genre sans doute que celui qui permet à M. Valdeville de se vautrer près de vous sur un divan...

— Se vautrer!... quelles expressions!

— C'est la plus juste pour donner une idée de la tenue de ce monsieur. Quant à M. Flutayot, qui a trouvé bon de se ruiner avec des rats de l'Opéra, je n'irai point faire ouvrir les portes de sa prison... car le meilleur moyen de le corriger, c'est de le laisser réfléchir où il est sur le résultat de sa conduite...

— Fort bien, monsieur, gardez votre argent, n'ouvrez pas votre bourse à votre beau-père. Grâce au ciel, il ne manque pas d'amis qui lui tendront la main.

— Je le désire, madame, mais j'en doute.

— Et vous êtes décidé à ne me donner que deux mille francs pour ma toilette?

— Oui, madame.

— C'est sans doute votre maîtresse qui vous a donné ce conseil; elle vous aura dit que c'était bien assez pour habiller votre femme!

— Je n'ai point de maîtresse, madame, et pour ce que je fais, je n'ai pris conseil de personne.

— Ah! vous oubliez, monsieur, que l'on connaît l'intimité de votre liaison avec votre chère marraine... que personne n'en est la dupe...

Adolphe se lève brusquement, en disant:

— Je suis venu ici, madame, pour régler nos comptes, vous apprendre ce que vous aurez à toucher désormais pour votre toilette, et non pas pour

entendre outrager une personne digne de tout mon respect... de toute ma reconnaissance... Quant à ce monsieur que j'ai trouvé près de vous, conseillez-lui, madame, d'être plus poli avec moi, à l'avenir... croyez-moi... conseillez-lui cela.

Adolphe est parti. Clorinde est furieuse, elle se hâte de mettre un chapeau, un châle, et se rend bien vite chez son amie Malvina, à laquelle elle conte tout ce qui vient de se passer entre elle et son mari. Madame Doubleton semble fort étonnée de ce qu'elle apprend ; elle s'écrie :

— C'est bien singulier ! Ton mari t'a dit tout cela? Mais il est donc moins bête qu'il n'en avait l'air ?

— Eh non, ma chère, je suis certaine que tout lui aura été soufflé d'avance par sa marraine... sa maîtresse... cette femme qui, dès le commencement de mon mariage, est venue pour me prêcher l'économie... et tu te rappelles comme je l'ai reçue... M'offrir deux mille francs par an pour ma toilette, n'est-ce pas révoltant?... Comment faire?... Si je plaidais en séparation?...

— Il faut des motifs graves... des preuves de l'infidélité de ton mari...

— Diable ! ce sera difficile...

— Si tu pouvais le surprendre en tête-à-tête avec cette belle marraine... dans une position délicate...?

— Tu as raison... il faudra que je les fasse guetter... Et conçoit-on ce monsieur qui se permet de

trouver mauvais que M. Valdeville soit assis à côté de moi sur un divan...?

— Ah! M. Valdeville était donc chez toi quand ton mari s'y est rendu?...

— Oui, ma chère... nous causions... Édouard me racontait je ne sais quelle aventure fort drôle...

— Édouard!...Ah! tu le nommes rien qu'Édouard, à présent? interrompt Malvina en se mordant les lèvres et s'efforçant de sourire pour cacher le dépit, la jalousie qui brillent dans ses yeux.

— Eh bien, oui... Mon Dieu!... pourquoi pas?... nous nous voyons assez souvent pour ne plus être en cérémonie...

— Oui... en effet... j'ai remarqué que depuis quelque temps il y avait entre vous deux très-peu de cérémonie... Mais M. Valdeville... ou Édouard, comme tu l'appelles si bien, m'avait refusé hier de me conduire au bois aujourd'hui, parce qu'il avait, disait-il, affaire à Versailles... il paraît que c'était toi qui étais son Versailles?

Clorinde fait un mouvement d'impatience en répondant :

— Mon Dieu! il aura changé d'idée, voilà tout... A propos, ma chère, sais-tu que mon père est en prison, à Clichy?

— Oui, je l'avais entendu dire il y a quelques jours...

— Est-ce que ton mari ne pourrait pas se charger de le faire sortir?...

— Comment cela ?

— Mais... en lui trouvant de l'argent, en lui en faisant prêter... ou en lui en prêtant lui-même ..

— Mon mari, prêter de l'argent !... Ah ! on voit bien que tu ne le connais pas ! Et puis, il paraît que ton père est entièrement ruiné... nettoyé, comme disent ces messieurs...

— Mon Dieu ! comment donc le tirer de là ?

— Ah ! une idée... dis à M. Valdeville de cautionner ton père... il le peut, il est très-riche... alors cela ira tout seul.

— Ah ! je n'oserai jamais lui demander cela...

— Pourquoi donc ?... quand on est sans cérémonie, comme vous l'êtes ensemble !... Demande-lui cela, et je suis certaine qu'il te saura gré de cette marque de confiance.

— Eh bien... je verrai... Au revoir, chère, et merci de ton conseil.

« Oui, demande-lui cela ! se dit Malvina en regardant Clorinde s'éloigner. Je connais aussi Édouard, moi, et mieux que toi, j'espère... Il ne prêterait pas deux sous à sa sœur ! Demande-lui de prêter de l'argent à ton père, et je gage bien qu'il ne retournera plus chez toi. Ah ! tu l'appelles Édouard... ah ! il va chez toi quand il se dit à Versailles... C'est bien, j'éclaircirai mes doutes... et si tu me trompes, ma chère Clorinde, je sais comment on se venge, moi... et ce ne serait pas long. »

XIX

LE PETIT SOUPER

En quittant sa femme, Adolphe trouve dans ses bureaux Augustin Bréchard, qui l'attendait; celui-ci court lui prendre la main en s'écriant :

— Oui, mon cher ami, c'est moi... ton ancien camarade, ton fidèle et dévoué Augustin... Me voilà de retour enfin... Ouf! j'en avais assez de la Russie... cinq ans, mon cher... cinq ans et un mois absent... Tu dois bien le savoir, car je suis parti le surlendemain de ton mariage, où j'ai eu l'avantage d'être ton témoin... avec ce petit monsieur que je vois là-bas à ce bureau...

— Oui... oh! je me rappelle fort bien cette époque... Et as-tu fait fortune en Russie? es-tu content de ton voyage?

— Je suis content d'être revenu... *A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!...* J'ai gagné beaucoup d'argent là-bas... mais on en dépense tant!... Rien que pour se vêtir, se mettre à l'abri du froid... tiens, figure-toi que je me suis fait faire une pelisse qui m'a coûté trois mille roubles...

— Diable! c'est cher.

— Mais aussi qu'elle était belle!... tout en astracan et en poil d'ours gris de Sibérie... C'était magnifique!

— Tu l'as rapportée avec toi, j'espère?

— Oui... c'est-à-dire je l'avais rapportée... mais voilà qu'en traversant la Pologne... je ne sais comment elle avait été placée à la gare d'un chemin de fer, mais deux chiens énormes... de ces chiens qui ont l'habitude des grandes chasses, l'ont aperçue, l'ont prise pour un ours véritable, se sont jetés dessus et l'ont mise en lambeaux... c'est-à-dire que si j'avais été dedans dans ce moment-là, j'aurais infailliblement été dévoré avec ma pelisse.

Un rire étouffé se fait entendre du côté du bureau de Puceron ; Adolphe lui-même a de la peine à garder son sérieux, tout en répondant au commis voyageur :

— Alors tu as couru un grand danger?

— Oui, parbleu!... j'en ai frémi après... mais, en voyageant, on est exposé à tant de choses!

— Tué par une pelisse, c'est un nouveau genre de

mort! dit Puceron, que l'on ajoutera au catalogue des hauts faits du commis voyageur.

— Eh mais! c'est monsieur qui était ton second témoin! s'écrie Augustin en se tournant vers le petit employé. Oui... oui... je le reconnais... c'est lui qui a eu tant de mésaventures à ta noce... la jarretière... la chanson... la valse...

— C'est vrai, monsieur, répond Puceron en s'inclinant... il ne m'a manqué que l'aventure de votre pelisse... Si alors j'avais possédé ce fameux vêtement de trois mille roubles, nul doute que j'aurais été dévoré entièrement...

M. Augustin, au lieu de répondre, se hâte de se tourner vers Adolphe :

— Eh bien, mon cher, je t'ai laissé dans un joli moment... mari d'une femme ravissante, car ta femme était adorable!... Cette lune de miel a duré longtemps sans doute, mais, après cinq ans, cela doit être un peu calmé... et puis on ne peut pas toujours être amoureux de sa femme... Es-tu de mon avis, mon bon Adolphe?

— Pas tout à fait, mon cher Augustin, car, moi, je n'aurais pas mieux demandé que d'être toujours l'amant de ma femme, mais c'est elle à qui cela n'a pas convenu... si bien que maintenant nous avons chacun notre appartement... Elle occupe le premier sur le devant; moi, je loge dans mon petit entresol, ici dessus... Nous mangeons fort rarement ensemble... Madame sort et va dans le monde sans moi... Enfin

nous sommes à peu près séparés... Voilà quel a été le résultat de mon union avec cette femme ravissante, et où en est maintenant notre lune de miel.

— Il serait possible!... Tu m'étonnes... bien que j'aie vu une foule d'unions tourner à l'aigre comme la tienne... Avez-vous des enfants?

— Un fils et une fille. Ma petite Juliette a quatre ans et quatre mois; elle est gentille, douce, bonne. Son frère, qui a un an de moins que sa sœur, est déjà un petit gaillard fort drôle... il a des reparties... des réflexions étonnantes pour son âge...

— Et où sont tes enfants?

— En pension... Leur mère ne veut pas s'occuper d'eux... mais je m'en occupe, moi, ainsi que ma chère marraine, et je te réponds qu'ils ne manquent de rien.

— Ah! c'est vrai... il y a ta belle marraine dont j'oubliais de te demander des nouvelles... Est-elle toujours jolie?

— Elle est toujours telle que tu l'as vue.

— Elle est bien heureuse!... Enfin j'irai voir ta femme, lui présenter mes hommages, car je suis censé ignorer votre espèce de séparation.

— Tu peux aller la voir... elle te recevra avec plaisir, j'en suis certain.

— Et puis, vois-tu, je suis assez adroit, moi... Si, tout en causant... en lui faisant ton éloge... je pouvais amener entre vous deux un rapprochement...

une espèce de raccommodement... ça me ferait plaisir.

— Je te remercie de ta bonne intention, mon ami, mais je crois que tes efforts seront vains... Ma femme n'a jamais eu pour moi beaucoup d'amitié, et maintenant on dirait que ma présence lui est insupportable...

— Allons donc! ce n'est pas possible... c'est un malentendu... Mais moi, vois-tu, je suis très-adroit près des femmes... j'ai l'art de me faire écouter; je suis persuadé que j'arriverai à mon but.

Puis, entraînant Adolphe dans son cabinet, Augustin reprend, mais à voix basse :

— Mon petit... j'ai un léger service à te demander... Je suis arrivé à Paris d'avant-hier seulement... je n'ai pas encore reçu de Russie les traites, les lettres de change que j'attends pour solde de mes frais de voyage... Alors je suis un peu gêné dans ce moment... Veux-tu me prêter mille francs... ça m'obligera, et je te rendrai cela aussitôt que j'aurai reçu et touché mes traites.

Adolphe s'empresse d'ouvrir sa caisse et d'y prendre un billet de banque qu'il donne à M. Augustin Bréchard.

— Tiens, voilà ton affaire...

— Ah! merci, mon bon, merci... Je savais bien que tu ne me refuserais pas, parce que, entre amis, c'est si naturel de s'offrir sa bourse... J'en ferais autant dans l'occasion... Au revoir, mon cher! J'irai

voir ta femme, et tu sais ce que je t'ai dit : je veux qu'avant peu vous soyez comme deux tourtereaux. Au revoir !

Augustin s'est éloigné en affectant de ne point regarder Puceron. Celui-ci, qui l'a toujours observé, murmure :

— En voilà un blagueur premier numéro !... Patron, je vous fais un pari... vous êtes libre de ne pas le tenir...

— Qu'est-ce que c'est, Puceron?

— Je parie que ce monsieur vous a emprunté de l'argent tout à l'heure?... Hein!... vous souriez... n'est-ce pas que j'ai deviné?

— Il se trouve gêné en ce moment... c'est fort possible, il attend de Russie des traites, des lettres de change...

— Ah! patron, j'ai bien peur qu'elles n'aient été mangées avec la pelisse !...

— Allons, Puceron, il ne faut pas toujours soupçonner le mal... Augustin a de bonnes intentions... il veut tenter d'opérer un rapprochement entre moi et ma femme...

— Je ne sais pas ce qu'il veut tenter, mais je vois qu'il a été tout de suite à son but, et il a parfaitement réussi. Vous a-t-il donné son adresse, au moins ?

— Je n'ai pas seulement pensé à la lui demander... Sois tranquille ; il reviendra...

Quelques semaines s'écoulent. Augustin ne revient

pas voir Adolphe, mais il va voir sa femme ; car plusieurs fois Puceron, qui a toujours un œil au guet, a vu le commis-voyageur se diriger vivement vers l'escalier qui conduit aux appartements situés sur le devant ; de sa place, le petit commis peut, à travers une croisée, voir les personnes qui montent ou descendent par là, et chaque fois qu'il y voit monter Augustin Bréchard, il ne manque pas de s'écrier :

— Le monsieur à la pelisse est en ce moment chez madame Corniquet... je viens de le voir passer.

— Il viendra probablement me dire bonjour en s'en allant, répond Adolphe.

Mais le temps s'écoule et Augustin ne vient pas dans les bureaux.

— Probablement, il n'a pas encore touché ses fonds de Russie, et il craint que je ne lui parle de sa dette... il a bien tort ! Je ne suis pas, grâce au ciel, pressé de rentrer dans cet argent...

— En tous cas, cette crainte ne l'empêche point d'aller voir souvent madame votre épouse... Je l'ai vu grimper le grand escalier trois fois cette semaine...

— C'est qu'il travaille sans doute à ce rapprochement qu'il veut amener entre ma femme et moi.

Puceron ne répond rien, mais il se dit :

— Je ne crois pas que ce soit cela que ce monsieur cherche à rapprocher... Je ne sais pas pourquoi j'ai fort mauvaise opinion de l'amitié de ce grand blagueur qui, le jour de la noce du patron, grossissait les rangs des personnes qui se moquaient de lui... O

pauvre patron! être trompé de tous côtés!... c'est triste... Heureusement, il lui reste sa marraine et moi!... Oh! nous ne broncherons pas, nous!

Un matin, on vient dire à Puceron qu'une dame l'attend dans la rue. Le petit commis y court, espérant déjà une bonne fortune; il est tout surpris de se trouver devant madame Beaunoir, qui lui dit :

— Monsieur Puceron, j'ai désiré vous parler en secret, pour vous communiquer un projet que j'ai formé pour procurer quelques moments agréables à ce pauvre Adolphe; je lui ai fait contracter un mariage qui ne le rend pas heureux, je m'en repens; mais enfin le mal est fait, et je voudrais au moins que nous pussions quelquefois lui faire oublier ses ennuis...

— Vous avez bien raison, madame, et je vous seconderai en cela de tout mon pouvoir...

— Vous n'ignorez pas que c'est aujourd'hui la fête de votre patron?

— Sa fête! mais si vraiment je l'ignorais... C'est aujourd'hui la Saint-Adolphe?

— Il n'y a point de saint Adolphe; mais c'est aujourd'hui la Saint-Laurent, et c'est là le vrai nom de mon filleul et le seul sous lequel on puisse le fêter...

— C'est juste; au fait, je me rappelle à présent que Adolphe n'est qu'un petit nom que son oncle lui a donné en plus...

— Eh bien, pour fêter ce pauvre garçon, je veux lui amener ce soir son fils et sa fille...

— Oh! quelle excellente idée!...

— Je les conduirai en secret dans le petit entresol; vous allez me donner la clef de la porte qui ouvre sur l'escalier qui donne dans la cour... je ferai venir des pâtisseries, des fruits, enfin tout ce qu'il faut pour une petite collation.

— Oh! charmante idée!.. délicieuse idée!...

— Naturellement vous en serez, monsieur Puceron; vous avez même le droit de composer, si vous le voulez, un petit compliment que votre filleul dira à son père... et celui-là, je vous promets qu'on l'écoutera avec plaisir.

— Oh! oui, madame... un compliment en vers... il sera fait avant une heure.

— Mais bien court, monsieur Puceron; songez que l'enfant est bien jeune.

— Soyez tranquille, madame... un quatrain, pas plus!...

— Pour que ce soir la surprise soit complète, il faudrait qu'Adolphe ne dînât pas chez lui et n'y revînt que de huit à neuf heures...

— Ah! diable!... comment faire?... Ah! pardieu, je l'inviterai à dîner chez le traiteur... il m'a plusieurs fois emmené dîner avec lui; cette fois, ce sera moi qui l'inviterai... ça l'étonnera, mais il est trop aimable pour me refuser...

— C'est cela; et maintenant cette clef qui, de la cour, me permettra de pénétrer dans son entresol?...

— Le patron est sorti, je puis vous la donner tout

de suite... Je vais monter par les bureaux, et je vous l'apporte par l'escalier.

Puceron rentre dans les bureaux, monte l'escalier qui conduit à l'entresol; la porte de ce logement n'est jamais fermée de ce côté; il sort par une autre et remet à madame Beaunoir la clef de cette autre entrée.

— Très-bien, monsieur Puceron; maintenant je puis tout à mon aise faire mes préparatifs... Ah! encore une chose : il faut tâcher qu'Adolphe ne monte pas chez lui avant ce soir.

— Il est bien rare qu'il y monte dans la journée... ensuite je l'emmènerai dîner... Fiez-vous à moi... Mais mon quatrain... qui sera fait bientôt... je le monterai là-haut et le placerai sur la cheminée. Aurez-vous la bonté, madame, de l'apprendre au petit Jules, notre filleul?

— Je le lui apprendrai... mais pas plus de quatre vers!...

— Oui, madame... Oh! quelle délicieuse surprise!... Ah! il me faut aussi un bouquet...

— Vous en trouverez un là-haut en arrivant.

— Vous pensez à tout, madame; vous êtes le bon ange du patron!...

— A ce soir, monsieur Puceron.

Puceron est retourné à sa place; il est dans le ravissement; et, comme de raison, se met tout de suite à chercher son quatrain. Il a dit qu'il serait fait en peu de temps: mais il ne versifie pas souvent, et c'est

presque toujours quand on veut aller vite que la rime est rebelle. Le petit commis se gratte le front, fait les deux premiers vers, mais ce sont les deux autres qui n'arrivent pas facilement; enfin, après avoir fait, défait, raturé, recommencé, il s'arrête à ces quatre vers :

C'est aujourd'hui la Saint-Laurent,
Mais que je tombe dans un golfe
Si papa ne s'appelle Adolphe;
Et c'est sa fête cependant.

Puceron se dit et se répète vingt fois son quatrain, qu'il trouve original et spirituel; il l'écrit, le monte à l'entresol, redescend en se frottant les mains et en murmurant :

— Et c'est sa fête cependant!... La chose est d'autant plus heureuse, qu'on ne s'y attend pas.

Adolphe est revenu à son cabinet; une seule fois il a paru vouloir monter chez lui; mais Puceron s'est empressé de lui dire qu'un client était venu et l'attendait dans un café voisin. Adolphe s'est rendu au café, où naturellement il n'a pas trouvé le client; mais le temps s'est écoulé, et il n'est pas monté à son entresol.

Quand vient l'heure du dîner, le petit commis se présente respectueusement à son patron, en lui disant :

— C'est pour avoir l'honneur de vous présenter une humble requête à laquelle j'ose espérer que vous ferez droit...

— Qu'y a-t-il, mon cher Puceron? voyons... expliquez-vous...

— Il y a, cher patron, que vous m'avez fait souvent l'honneur et le plaisir de m'emmener dîner avec vous au restaurant, et qu'aujourd'hui j'ose vous inviter à dîner avec moi...

— Bah! quelle idée!... Comment! Puceron, vous voulez me régaler!...

— Si vous voulez bien le permettre, et je serais mortifié si vous me refusiez...

— Je ne veux nullement vous mortifier, mon ami; j'accepte votre invitation.

— Vous acceptez... ah! vous me rendez très-heureux...

— Seulement, puisque nous allons dîner chez le traiteur, je vais monter un moment chez moi faire un bout de toilette... mettre un gilet plus frais...

— Oh! non, patron, je vous en supplie, venez comme vous êtes, ne faites point un bout de toilette; car, moi, voyez, je ne suis pas en tenue... j'ai un vieux gilet tout passé; si vous en mettez un neuf, ça rendra le mien encore plus vilain... ça jurera... je n'oserai plus sortir avec vous... Ensuite, j'ai très-faim... mon estomac crie très-haut... si vous montiez chez vous, ça nous retarderait...

— Eh bien, soit, mon cher Puceron, puisque vous avez si bon appétit... allons dîner tels que nous voilà... Après tout, entre hommes, on ne tient pas à la toilette.

Puceron est enchanté. Il emmène Adolphe; et, pour qu'il ne rentre pas trop tôt, le conduit dans un restaurant du boulevard du Temple, ce qui étonne son convive, qui lui dit :

— Mais, mon cher Puceron, puisque vous avez si faim, pourquoi m'emmenez-vous dîner si loin?... nous avons d'excellents traiteurs dans notre quartier.

— Oui, patron, je le sais; mais je vous mène à une renommée...

— De quoi?

— De... je ne sais plus au juste; mais c'est une renommée. Et puis, je vous l'avouerai, j'adore dîner sur les boulevards; le grand air, la vue, cela double mon appétit. Le meilleur restaurateur, dans une rue sale, étroite, sombre, ne recevra jamais ma visite.

— De ce côté, je suis entièrement de votre avis.

Enfin, Puceron a trouvé son traiteur. On dîne fort bien; le petit commis fait largement les choses. D'ailleurs, il est heureux et fier de traiter son patron. Il demande des vins généreux; il faut que ce soit Adolphe qui le retienne et lui dise d'être raisonnable. Mais l'amphitryon est un peu en train; alors il est très-bavard; vingt fois il a déjà manqué dire à son patron qu'on lui prépare pour le soir une agréable surprise. Il s'arrête à temps; mais bientôt il ne peut s'empêcher de s'écrier :

— *C'est aujourd'hui la Saint-Laurent!...* et *Que je tombe dans un golfe!...*

Alors Adolphe relève la tête, en murmurant d'un air mélancolique :

— En effet, c'est aujourd'hui la Saint-Laurent... ma fête!... mais, depuis bien longtemps, on ne me la souhaite plus!...

— Comment! qu'est-ce qui a dit que c'était votre fête? demande Puceron, en écarquillant ses yeux.

— C'est vous qui venez de dire que c'est aujourd'hui la Saint-Laurent.

— J'ai dit cela?... mais alors je suis un âne... une bourrique... un mulet!...

— Mais, pas du tout, puisque vous avez dit la vérité.

— Mais je ne devais pas parler de votre fête... imbécile que je suis... Patron, je vous en supplie, prenez que je n'ai rien dit... ne pensez plus à cela!...

— Oh! c'est très-facile, mon ami; d'autant plus que personne ne viendra me le rappeler.

Adolphe est persuadé que son commis craint de lui avoir fait de la peine; il s'empresse de changer la conversation. On sort de chez le traiteur; on se promène sur les boulevards; on entre au café. Tout à coup, Adolphe s'écrit :

— Mon cher Puceron, vous m'avez fort bien régalé; permettez-moi maintenant de vous offrir le spectacle.. je vais vous mener à l'Opéra...

Puceron fait un bond sur sa chaise et s'écrie :

— A l'Opéra!... ce soir!... oh! non, patron... à l'Opéra, après dîner... merci!

— Est-ce que vous auriez l'intention d'y aller avant dîner, par hasard?

— Non, ce n'est pas cela; j'ai dit une bêtise! je voulais vous faire entendre que... après un très-bon dîner... après avoir bu du beaune première... et il était fort bon... vous l'avez reconnu comme moi... alors, par là-dessus, la musique... la danse... vous comprenez?

— Ma foi, non! je ne comprends pas...

— Eh bien, ça m'étourdirait trop... Si vous le voulez bien, nous allons faire un tour de promenade, puis rentrer tous les deux dans votre joli petit entre-sol...

— Comment! Puceron, vous voulez retourner au bureau ce soir? Mais vous n'y avez point affaire?

— Pardonnez-moi! j'ai laissé quelque chose en train, que je veux finir... *C'est aujourd'hui la Saint-Laurent*... Ah! encore! je me donnerais des claques, si j'étais seul.

Adolphe commence à se douter que son commis lui ménage une surprise, car celui-ci gardait bien mal le secret. Mais la nuit était venue. On retourne au logis; il y a de la lumière dans le logement de l'entresol.

— Qu'est-ce que cela veut dire?... Est-ce qu'il y a du monde chez moi? dit Adolphe.

— On ne sait pas, patron, mais je crois qu'il faut vous en assurer... *Que je tombe dans un golfe*... je ne pense pas que ce soit des voleurs... Eh! eh! eh!

Adolphe s'empresse de monter l'escalier de communication. Ceux qui étaient en haut l'avaient entendu rentrer, et on était prêt à le recevoir. Aussi, à peine a-t-il ouvert sa porte, qu'il se voit au milieu de ses deux enfants qui lèvent vers lui leurs petits bras en lui présentant des bouquets. En face de lui est Laurentine, qui en fait autant, et enfin, derrière lui, Puceron, qui ne voyant pas le bouquet préparé pour lui, saisit un grand chandelier orné de sa bougie et le fourre presque sous le nez de son patron...

— Mon petit papa, une bonne fête!...

— Papa, nous te la souhaitons... et nous t'aimons bien...

— Mes enfants... ma marraine... ah! quelle douce surprise!...

Adolphe est si ému, qu'il se laisse tomber dans un fauteuil, tout en pressant ses deux enfants contre son cœur. Cependant Puceron, qui tient toujours son flambeau, regarde le petit Jules, en murmurant :

— Eh bien!... et le compliment!... *C'est aujourd'hui la Saint-Laurent*... ferme!...

Mais le petit garçon secoue la tête en répondant :

— Non, non, il est trop bête, le compliment!... J'aime mieux dire : « Mon petit papa, je t'aime bien, et je serai bien sage. »

— Eh bien, il est poli, mon filleul... Alors je vais le dire, moi :

C'est aujourd'hui la Saint-Laurent,
Mais que je tombe dans un golfe,

Si papa... non... car mon patron ne s'appelle Adolphe!
Et c'est sa fête, cependant!...

— Merci, mon cher Puceron, mais vous m'en aviez déjà dit la moitié en dînant... Chère marraine, c'est à vous que je dois cette charmante surprise... c'est vous qui m'avez amené mes enfants...

— Oui, mon ami, j'ai bien pensé que cela vous serait agréable. Ils passeront cette nuit près de vous... Jules couchera avec son père, et j'ai préparé un petit lit pour Juliette dans la pièce voisine...

— Ah! je coucherai avec papa, moi!

— Demain, vous les reconduirez vous-même à Auteuil... J'aurais voulu vous éviter cette peine, mais j'ai ma bonne malade à la campagne, et je ne veux pas la laisser seule cette nuit. Je partirai tout à l'heure. Voilà une petite collation que vous offrent votre fille et votre fils... est-ce que vous n'y ferez pas honneur?

— Nous tâcherons, du moins....

— Si, si, nous y ferons honneur! s'écrie Puceron. Je n'ai plus faim, mais c'est égal... pour fêter le patron, je risquerai une indigestion...

— Mais, monsieur Puceron, lâchez donc ce chandelier, et offrez à M. Adolphe le bouquet qui est là-bas et vous attend...

— Ah! c'est juste... Où ai-je l'esprit?... c'est la joie... le plaisir... c'est aujourd'hui la Saint-Laurent!...

Une petite table est couverte de pâtisseries, de

bonbons, de fruits; on s'assied autour; Adolphe, dans un grand fauteuil, entre ses deux enfants, qu'il peut de temps en temps prendre et placer sur ses genoux. Puis Laurentine et Puceron, qui se bourre de gâteaux comme s'il n'avait pas dîné. La petite Juliette sait une fable qu'elle répète à son père. Le petit garçon s'écrie ensuite :

— Moi, si j'avais voulu, j'en saurais une aussi.

— Et pourquoi n'avez-vous pas voulu, mon ami? demande Adolphe à son fils.

— Parce que j'ai eu peur de me tromper.

— Il est malin comme un singe! murmure Puceron. Il tiendra de son parrain.

Après avoir passé une heure chez Adolphe, Laurentine lui serre la main, embrasse les enfants, dit adieu à Puceron et va gagner le chemin de fer, qui la conduit à la campagne qu'elle habite.

Adolphe a pris ses deux enfants sur ses genoux; il écoute avec bonheur leur babil, s'étonne des réflexions précoces du petit garçon, de l'air raisonnable de sa fille; il ne peut se lasser de les caresser, de les embrasser. Puceron admire ce tableau, tout en mangeant encore des biscuits et en buvant de la limonade gazeuse.

Tout à coup on ouvre la porte qui donne sur l'escalier de la cour. Une femme entre brusquement dans la chambre en s'écriant :

— Ah! on donne soirée ici!... Eh bien, je suis curieuse de voir cela!...

Adolphe a cru que Laurentine avait oublié quelque chose; il demeure tout surpris en reconnaissant sa femme.

Pour expliquer cette entrée inattendue de Clorinde chez son mari, où elle ne venait jamais, il faut dire que, dans la journée, la femme de chambre de madame avait remarqué les allées et venues de madame Beaunoir, le pâtissier, le fruitier portant des fruits, des gâteaux dans le logement de l'entresol; elle n'avait pas manqué de rapporter tout cela à sa maîtresse, qui s'était dit :

« Monsieur donne probablement à souper ce soir à sa maîtresse... C'est bien, j'irai les surprendre, et cela me fournira peut-être un moyen de séparation. »

Mais, au lieu de ce qu'elle croyait trouver, lorsque Clorinde aperçoit son mari tenant sa fille et son fils sur ses genoux, elle demeure saisie, embarrassée; elle s'arrête au milieu de la chambre et ne peut plus faire un pas... tandis qu'Adolphe lui dit avec bonté :

— Vous seule manquiez ici, madame ; je remercie le ciel qui vous a enfin rappelé que c'était aujourd'hui ma fête.

— Votre fête !... c'est votre fête ! répond Clorinde en fronçant le sourcil. Ah! je vous certifie, monsieur, que je n'en savais rien...

— Alors, madame, vous aurez su sans doute que vos enfants étaient ici, et vous êtes venue pour les voir ; cette démarche vous fait honneur, et je ne puis que vous en féliciter. Mes enfants, voilà votre mère...

allez donc vous jeter dans ses bras, dit Adolphe en mettant à terre ses enfants.

La petite fille s'approche timidement de sa mère ; le petit garçon ne bouge pas.

— Eh bien, Jules, pourquoi n'allez-vous pas à votre maman? reprend Adolphe.

Mais le petit garçon secoue la tête en répondant :

— Oh! ce n'est pas notre maman, cette dame-là!

— Et pourquoi ne serait-ce pas votre mère?

— Parce que... si c'était maman, elle nous aurait déjà embrassés.

Ces paroles naïves ont fait pâlir Clorinde; elle embrasse sa fille sur le front, puis, jetant un regard courroucé sur Puceron, qui sourit à Jules, elle sort de l'appartement encore plus vivement qu'elle n'y était entrée.

Alors Adolphe reprend son fils sur ses genoux et le caresse en lui disant :

— Pauvre enfant! qu'as-tu donc fait pour que ta mère te ferme ses bras?...

— Ma mère, je la connais bien : c'est ma bonne amie qui nous a amenés ici ce soir... Oh! je l'aime bien, cette maman-là!...

— Ce petit drôle a de l'esprit plus gros que moi! dit Puceron. Qu'on vienne donc encore nous parler de la voix du sang!... Je n'y ai jamais cru; mais il y a la voix du cœur, et celle-là ne nous trompe pas!

XX

VENGEANCE DE FEMME

Quelques semaines se sont écoulées après que Juliette et Jules sont venus souhaiter la fête à leur père; depuis ce temps Adolphe n'a pas revu sa femme, et, malgré tous les efforts qu'il fait pour paraître indifférent à sa conduite, on voit qu'il a été mortellement blessé par la manière dont Clorinde a agi dans cette soirée, par l accueil qu'elle a fait à ses enfants, et la façon brutale dont elle s'est éloignée, sans même lui adresser un simple mot de politesse sur la circonstance qui avait réuni ce soir-là les enfants à leur père.

Puceron fait ce qu'il peut pour ramener de temps à autre un sourire sur les lèvres de son patron; il y

parvient difficilement; seule, Laurentine a le pouvoir de faire oublier à Adolphe ses ennuis, mais elle ne peut aller le voir très-souvent. Lui-même n'ose l'en prier, car il sait bien que l'on observe sa conduite, que la calomnie, la médisance veillent sans cesse sur les moindres actions de cette femme qui a tout fait pour lui, et il ne veut pas donner trop de prises aux propos des méchants.

Puceron, de son côté, remarque que le sincère ami Augustin Bréchard, qui est venu emprunter mille francs à son patron, ne reparaît plus chez celui-ci, mais qu'il continue à rendre des visites à madame. Le petit commis ne peut s'empêcher de dire de temps à autre :

— Enfin, monsieur, comment expliquez-vous la conduite de votre ami, le monsieur à la pelisse, qui ne remet plus les pieds chez vous et vient souvent voir votre femme? Est-ce qu'en sortant de chez madame, il ne serait pas naturel qu'il vînt vous dire bonjour? Mais, au lieu de cela, il file et se sauve comme un voleur... L'autre jour, je me trouvais sur son chemin, comme il voulait gagner la porte; il m'a tellement bousculé pour passer vite, qu'il a manqué me jeter à terre.

— C'est un garçon qui n'a pas d'argent et qui est honteux de ne pouvoir me rendre ce qu'il me doit...

— Vous croyez que c'est ça?...

— Sans doute!... Comme c'est un faiseur d'embarras, il est vexé de ne pouvoir s'acquitter.

— C'est singulier ! je n'ai pas idée qu'il pense à cette dette...

— Alors, pourquoi ne viendrait-il plus ?

— Ah ! voilà !...

Il est midi. Adolphe travaille dans son cabinet ; le facteur arrive et apporte des lettres pour M. Corniquet. Celui-ci, rien qu'à la suscription, reconnaît presque toujours l'écriture de ses clients ; mais, cette fois, il y a une lettre qui vient de Paris, l'écriture est fine, menue ; l'enveloppe est élégante, et le papier parfumé. Adolphe examine cette lettre en disant :

— Qu'est-ce que cela ?... Cette écriture m'est inconnue... Ou je me trompe fort, ou ceci est une lettre de femme... Mais une seule femme... ma marraine, pourrait m'écrire, et ce n'est pas là son écriture... Voyons !...

Il brise le cachet et cherche la signature ; il n'y en a point. Sa curiosité augmente, et il lit :

« Il y a bien longtemps qu'on vous trompe... Aujourd'hui, je veux que vous cessiez de l'être : votre femme est la maîtresse de M. Édouard Valdeville... »

Ici, Adolphe éprouve une émotion telle qu'il y voit à peine. Il s'arrête, en se disant : « Dois-je continuer de lire ?... Un écrit anonyme ne mérite pas de créance... mais cependant tant de circonstances se réunissent pour accuser Clorinde... Lisons... lisons tout :

« Ne croyez pas que j'accuse sans être sûre de ce que j'avance... J'ai tenu moi-même à être certaine des rapports qui existent entre votre femme et ce

monsieur, et aujourd'hui il ne tiendra qu'à vous d'acquérir la même certitude que moi. C'est dans les Champs Élysées, derrière le Cirque, que se donnent les rendez-vous; on s'y trouve sur les trois heures, puis les amoureux montent dans un remise et vont au bois de Boulogne, au restaurant de Madrid, renommé pour l'agrément de ses cabinets. Vous pouvez donc facilement vous assurer de la vérité de ces détails. Et si vous n'êtes point un lâche, vous tirerez vengeance de cet affront. M. Valdeville se promène tous les jours, en fumant des cigares, sur le boulevard des Italiens, de midi à une heure... du côté du passage de l'Opéra. Adieu!

« Une femme qui se venge! »

Adolphe a cessé de lire, mais il tient toujours dans ses mains cet écrit accusateur. Un profond accablement semble le frapper. Jusqu'alors il a cru sa femme légère, coquette, déraisonnable; il a bien compris qu'elle n'avait point d'amour pour lui, mais sa pensée n'a jamais été jusqu'à la croire capable de manquer à ses devoirs. Il replie avec soin et serre dans sa poche la lettre qu'il vient de recevoir, en se disant :

« Si cet écrit n'a point menti, je dois, en effet, mettre un terme à cette intrigue... Mais cette femme est la mère de mes enfants... Tout en faisant mon devoir, évitons le scandale et tâchons, s'il se peut, que ma honte... ou plutôt celle de madame, ne fasse point partie de l'héritage de ses enfants. »

Adolphe consulte sa montre ; il n'est pas encore une heure. Il essaye de s'occuper d'affaires, mais il ne peut y parvenir. Puceron, qui a remarqué l'air sombre, abattu de son patron, voudrait bien le questionner; mais il n'ose, car il devine que ses questions seraient mal reçues. Enfin, un peu avant deux heures, Adolphe part, monte en voiture et se fait conduire tout près de l'endroit qu'on lui a désigné. Puis il descend, dit à son cocher de l'attendre et va se poster dans un endroit d'où il peut facilement et sans être aperçu voir venir de loin les personnes qu'il veut guetter.

Un quart d'heure est à peine écoulé quand un élégant remise s'arrête derrière le Cirque ; le beau Valdeville en descend ; il prend dans son porte-cigare un superbe londrès, l'allume et se promène en fumant. Au bout de dix minutes, Clorinde arrive à pied. Le dandy va au-devant d'elle, lui prend le bras, sans y mettre aucune façon et sans même porter la main à son chapeau, ce qui prouve sur-le-champ que l'intimité la plus grande règne entre ces deux personnages; puis ce monsieur fait monter cette dame dans son remise, et l'on part.

Adolphe a vu tout cela ; il est déjà convaincu qu'on ne l'a point trompé. Cependant il veut aller jusqu'au bout et ordonne à son cocher de suivre de loin la voiture qu'il lui indique.

Le remise se rend au bois de Boulogne, puis suit cette belle et ombreuse allée qui mène au restaurant

de Madrid; il y arrive bientôt et entre dans le jardin, où rien ne manque pour remiser les voitures, les chevaux, tandis que les personnes qui en descendent choisissent entre les salons, les bosquets ou les cabinets.

Adolphe ne juge pas nécessaire de suivre sa femme et son amant jusque dans l'établissement: il en a vu assez pour être convaincu que la lettre qu'il a reçue ne lui a dit que la vérité; il se fait ramener chez lui et va s'enfermer dans son petit appartement, sans dire un seul mot à ses employés.

En voyant revenir son patron si pâle, si sombre, Puceron éprouve un profond serrement de cœur, car c'est une amitié sincère, dévouée, qu'il ressent pour lui, et il devine qu'une nouvelle peine doit être venue le frapper. Mais Adolphe est monté si vite à son entresol, qu'il n'a pas eu le temps de rien lui dire. Il espère en trouver plus tard l'occasion; mais la journée s'écoule, il est près de six heures du soir, et son patron n'est pas redescendu. Puceron n'y tient plus, il se décide à monter le petit escalier de communication; il trouve la clef sur la porte et voit Adolphe assis dans ce grand fauteuil où il a tenu ses deux enfants et où il paraît être enseveli dans ses réflexions.

— Pardon, mon cher patron, si je prends la liberté de monter ici sans y être appelé, dit Puceron, mais vous n'avez pas reparu depuis tantôt... et j'ai craint...

— Ah! c'est vous, Puceron?...

— Oui, monsieur, je vous ai trouvé un air tout... chose... et je me suis dit : « Est-ce qu'il serait arrivé quelque accident fâcheux à mon patron?... » Ça m'inquiétait... pardonnez-moi si je me suis permis... Les enfants ne sont pas malades, j'espère?

— Non, mon ami, non, grâce au ciel, les enfants ne sont pour rien dans tout ceci... Demain, Puceron... demain, sur les une heure, j'espère pouvoir vous en apprendre davantage; mais, jusque-là, ne m'interrogez pas, ce serait inutile... Au revoir donc, et à demain.

Le petit commis n'ose pas insister, il se retire en murmurant :

— Eh bien, à demain donc, monsieur !

Il marche très-lentement, le temps qui précède l'heure de la vengeance. Adolphe, qui n'a point oublié les indications contenues dans la lettre, a la fièvre jusqu'à ce que midi sonne. Alors, il est sur le boulevard des Italiens, et il y attend Édouard Valdeville.

Un quart d'heure s'écoule, qui a paru éternel à Adolphe ; déjà il s'est dit plusieurs fois :

« Si cet homme que j'attends ne vient pas ici ce matin, je trouverai son adresse, je le guetterai, j'irai chez lui s'il le faut; mais je sens qu'il m'est impossible de vivre un jour de plus avec cette colère qui mugit au fond de mon cœur. »

Enfin le beau dandy paraît, il débouche de la rue Taitbout; il fume en effet un cigare et marche en se

prélassant ; mais, à peine sur le boulevard, il rencontre un jeune homme qui alors se promène à côté de lui.

Adolphe les observe. Édouard Valdeville est à gauche ; ces messieurs s'arrêtent quelquefois en causant, il est donc très-facile de passer tout près d'eux. Adolphe s'avance, puis coudoie si rudement Valdeville, que celui-ci, pour ne point tomber, est obligé de se retenir à son ami.

— Ah ! sapristi, monsieur, vous êtes donc aveugle ou soûl, pour vous jeter ainsi sur moi ! s'écrie le beau gandin. Comme s'il manquait de place pour passer !... Quel butor !...

Et, en disant cela, ce monsieur se retourne, croyant que celui qui l'a bousculé va s'excuser, mais il demeure très-surpris en reconnaissant le mari de Clorinde, qui vient vers lui d'un air menaçant et lui dit, en le regardant de fort près :

— Comment m'avez-vous appelé, monsieur ?...

— Comment je...? Ma foi ! je ne vous avais pas reconnu, monsieur Corniquet... Mais c'est égal... vous n'en êtes pas moins fort maladroit...

— Vous êtes un insolent, monsieur !

— Qu'est-ce à dire ?... me traiter d'insolent après avoir manqué de me renverser !... Ah mais ! prenez garde, monsieur... je suis peu patient... on corrige les gens grossiers...

— Et moi, je vous corrige tout de suite, monsieur.

Avant d'avoir achevé sa phrase, Adolphe avait appliqué sur la joue de Valdeville un soufflet si vigoureux, que celui-ci faillit encore être renversé. Cette fois, il est furieux, il veut sauter sur l'homme qui vient de le frapper ; mais déjà son ami le retient, aidé de plusieurs jeunes gens que cette querelle vient d'attirer autour d'eux.

Adolphe est resté fort calme devant Valdeville, qui se débat en criant :

— Monsieur... vous payerez cet affront de tout votre sang... C'est un duel à mort, entendez-vous?...

— C'est bien comme cela que je l'entends, monsieur !...

— Votre adresse, monsieur ? demande le jeune homme qui accompagnait Valdeville, car je serai son témoin... et ce soir, à cinq heures, je serai chez vous...

— Mon adresse?... Oh ! monsieur la sait parfaitement... il vous la dira... Monsieur me connaît très-bien...

— Oui, oui... s'écrie Valdeville, on sera chez vous tantôt... car il faut que je vous tue demain... il le faut...

— Demain, un de nous tuera l'autre, répond Adolphe... Vous devez bien penser, monsieur, que telle est mon intention.

Il s'éloigne alors, laissant Valdeville entouré de ses amis, qui lui disent :

— Mon cher, cette affaire-là était préméditée,

et tu dois bien savoir pour quel motif ce monsieur veut se battre avec toi.

Adolphe est rentré chez lui; son visage est moins sombre, il respire plus librement, car déjà il a commencé à se venger. Il sourit à Puceron, en lui disant :

— Mon ami, je me bats demain, et vous serez mon témoin... vous et votre collègue, M. André... que je n'aperçois pas à son bureau...

Le petit commis saute sur sa chaise :

— Vous vous battez demain?... il serait possible, patron, et vous avez l'air content?

— Je le suis, en effet... Mais chut! pas un mot!... Prévenez seulement M. André. Il a été militaire, ce jeune homme, il saura régler toutes les conditions du duel avec les témoins de mon adversaire, qui vont bientôt venir. J'accepte l'arme qu'on voudra. Maintenant, je vais écrire à ma marraine et m'occuper de mes enfants...

— Mais ce duel... patron... si l'adversaire faisait des excuses... si...?

— La mort de l'un de nous deux... voilà le seul arrangement possible.

— Enfin, pourquoi vous battez-vous?

— J'ai donné un soufflet à ce monsieur, qui m'avait appelé butor...

— Diable!... et vous voulez vous tuer pour cela!...

— Pas un mot de plus, Puceron, et prévenez André dès qu'il rentrera.

Adolphe est monté chez lui. Là, il écrit une longue lettre à sa marraine, dans laquelle il lui recommande ses enfants, dans le cas où le sort favoriserait celui qui l'a déshonoré.

Sur les quatre heures, le jeune homme qui a été témoin de la scène sur le boulevard arrive avec un autre, et le nouveau commis d'Adolphe, garçon froid, sérieux, et qui a été militaire, reçoit ces messieurs et règle les conditions du combat. Édouard Valdeville, qui passe pour un des premiers tireurs de Paris, a naturellement choisi l'épée. On doit se trouver à huit heures du matin à l'entrée du bois de Boulogne.

M. André va faire connaître tous ces arrangements à Adolphe, qui le remercie, puis prend une voiture et se fait conduire à Auteuil, afin d'embrasser encore ses enfants.

Le lendemain, à sept heures du matin, Adolphe monte en voiture avec ses deux témoins, après avoir remis à Puceron la lettre qu'il avait écrite pour Laurentine, en lui disant :

— S'il m'arrive malheur, mon ami, allez tout de suite trouver ma marraine... c'est à elle que je confie mes enfants.

Et Puceron répond, en s'essuyant les yeux :

— Il ne vous arrivera pas de malheur... c'est impossible !... car alors ce serait... Non, c'est impossible !...

En sachant quel était l'adversaire de son patron,

le petit commis avait deviné une partie de la vérité, et il se doutait bien que le mot butor n'était pas la vraie cause du duel qui devait avoir lieu.

Les adversaires arrivent presque ensemble au lieu du rendez-vous. On entre dans une allée du bois, ce lieu si fréquenté dans l'après-midi et presque désert à huit heures du matin.

Dès qu'on a trouvé une place favorable, les adversaires mettent habit bas. De chaque côté on avait apporté des épées, on les tire au sort, puis le combat commence. Édouard Valdeville, qui croyait en quelques passes désarmer son adversaire, est tout surpris de rencontrer une épée ferme, habile, agile, qui pare toutes ses bottes et semble attendre tranquillement le moment d'attaquer à son tour. La colère s'empare de lui ; il redouble d'ardeur, il charge et recharge sans succès son adversaire, qui, froid et impassible, déjoue toutes ses attaques... Puis tout à coup Adolphe, portant la botte qu'il préparait depuis longtemps, se fend en enfonçant jusqu'à la garde son épée dans la poitrine d'Édouard Valdeville, qui laisse échapper son arme et tombe en murmurant :

« Bien touché !... je suis mort !... »

En effet, l'épée avait atteint le cœur, le coup était mortel, et avant qu'Adolphe eût remis son habit, son adversaire avait cessé de vivre.

— Ma foi, je ne pleurerai pas ce monsieur ! dit Puceron en remontant en voiture avec son patron qui lui répond :

— Et moi, mon ami, je vous jure que je n'ai pas le moindre remords de l'avoir tué.

— De retour chez lui, Adolphe va de nouveau dans son petit logement réfléchir sur ce qui lui reste à faire.

« J'ai puni l'amant, se dit-il, mais cela ne suffit pas... car ce n'est pas lui qui était le plus coupable... Il faut que... cette femme, que je ne veux plus nommer la mienne, sache que je connais toute son inconduite... et que je veux y mettre un terme. Il faut donc pour cela que je la voie... que je lui parle... Ah! pour me retrouver avec elle, il faut plus de courage que pour aller se battre. »

Enfin, sur les une heure de l'après-midi, Adolphe se décide à se rendre chez sa femme. Il passe par les bureaux et n'y trouve que le vieux Putois; Puceron et André sont allés déjeuner pour fêter l'heureuse issue du duel dont ils ont été les témoins. Adolphe traverse la cour et monte l'escalier qui conduit chez madame. Au premier étage, il voit la clef sur la porte; il entre, croyant trouver la domestique de madame dans l'antichambre, mais il ne voit personne; il pénètre dans le salon, personne encore; mais en approchant de la chambre de madame, il entend parler avec feu et reconnaît la voix de son ami Augustin. Adolphe s'arrête alors, et ne peut résister au désir de savoir comment son fidèle ami essaye de le réconcilier avec sa femme. Rien n'était plus facile : Augustin mettait tant de chaleur dans

sa conversation que l'on n'en perdait pas un mot.

— Oui, belle dame, dit alors Augustin, votre résistance à mes désirs ne saurait être sérieuse... vous devez être sensible à mon amour... il est impossible que vous me repoussiez... D'abord, nous sommes faits l'un pour l'autre...

— En vérité, monsieur, répond Clorinde; et qui vous fait supposer cela?

— Tout! absolument tout!... Vous aimez les plaisirs... je les adore... Vous faites en tous lieux des conquêtes; moi, sans vanité, je puis dire que je fus toujours heureux près des belles... Vous vous moquez de votre mari!... ah! quant à cela, je fais plus que vous imiter, je vous surpasse! Ce pauvre Corniquet!... quelle brute!... quel imbécile!... En vérité, le jour de votre mariage, je vous jure que j'étais honteux de vous voir épouser un tel crétin!

— Mais je vous croyais l'ami de mon mari?

— L'ami!... oh! vous ne pensez pas que j'aie pu faire mon ami de ce bélître! Quand il est arrivé à Paris, j'ai essayé, par pitié, de lui donner quelques conseils... sur sa mise... sa tenue... J'ai même dépensé pas mal d'argent... en pure perte, pour le mener aux bals, aux endroits publics les plus en vogue... J'ai perdu mon temps et mon argent... Corniquet n'est capable de rien... S'il n'en portait pas une paire, ce serait un meurtre!...

Adolphe ne juge pas nécessaire d'en entendre davantage; il ouvre brusquement la porte, trouve sa

femme assise sur sa causeuse et Augustin Bréchard presque à ses genoux. D'un coup de pied dans le derrière il envoie ce monsieur plus loin, et cette manière d'entrer en conversation surprend tellement ce monsieur qu'il en reste comme pétrifié, tandis que Clorinde elle-même demeure toute saisie.

Cependant, rappelant sa jactance, son aplomb, Augustin se relève et tâche de se donner un air offensé en s'écriant :

— Qu'est-ce que c'est, monsieur? que signifie cette façon d'agir?... Parce que je cause avec madame, je vous trouve bien hardi de...

— Et moi, je vous trouve bien plat, bien lâche de vous conduire comme vous le faites!... Misérable! si vous dites un mot de plus, je recommence...

— Ah! par exemple... vous vous permettez!... Ah! vous vous fâchez parce qu'on fait la cour à votre femme!... Mais, en vérité, mon cher, vous auriez dû vous y prendre plus tôt, alors... il y a plus de six mois que M. Valdeville est son amant, à votre chaste épouse.

— En effet, monsieur, Édouard Valdeville était l'amant de madame... mais je l'ai su seulement hier, et, ce matin, je l'ai tué.

— Tué!... vous avez tué... M. Édouard? balbutie Clorinde, qui devient blême et tremblante.

— Oui, madame, ce matin, au bois de Boulogne... Oh! vous ne tarderez pas à en être certaine... Et quant à vous, drôle... pour que vous ne répétiez pas

ce que vous venez de dire de madame... parce que je ne veux pas que cela se répète, je vais vous tuer aussi...

En disant cela, Adolphe sort de sa poche une paire de pistolets. Augustin, qui s'aperçoit que l'homme dont il se moquait n'est point du tout tel qu'il le jugeait, devient pâle de frayeur et change entièrement de ton; il lève ses bras vers Adolphe, en balbutiant :

— Voyons... Adolphe... par grâce... écoutez-moi... J'étais votre ami...

— Vous, mon ami!... vous ne l'avez jamais été. Vous osez dire que vous avez dépensé votre argent avec moi, tandis que c'est vous qui cherchiez sans cesse à faire de moi votre dupe, et qui dernièrement encore êtes venu m'emprunter mille francs, en me disant que vous alliez faire votre possible pour opérer un rapprochement entre moi et ma femme... et je vous trouve lui débitant sur moi des propos infâmes!... Allez! vous êtes un misérable!... le faux ami est l'être le plus abject qui soit au monde... Allons... prenez un de ces pistolets et finissons-en; je veux bien encore vous faire l'honneur de me battre avec vous!...

Mais au lieu de prendre un des pistolets, Augustin recule vers la cheminée en balbutiant :

— Non... non... je ne veux pas me battre... je ne me battrai pas!...

— Ah! tu ne veux pas te battre, lâche! Eh bien tu porteras de mes marques au moins!...

Et saisissant les pincettes qui se trouvent près de lui, Adolphe en frappe avec violence la figure de M. Augustin, qui pousse des cris horribles et se sauve en cachant avec son mouchoir son visage ensanglanté.

Resté seul avec sa femme, qui est demeurée stupéfaite en voyant son mari, qu'elle avait toujours considéré comme un être nul, chasser Augustin à grands coups de pincettes, Adolphe prend dans sa poche la lettre anonyme qu'il a reçue et la jette devant sa femme, en lui disant :

— Tenez, madame, c'est grâce à cette lettre que j'ai connu votre inconduite... que je ne soupçonnais pas... Tachez donc désormais de mieux cacher vos intrigues... par respect pour vos enfants !...

Et Adolphe s'éloigne, mais déjà Clorinde avait saisi la lettre, et il l'avait entendue murmurer d'une voix étouffée :

— Malvina !... c'est de Malvina !...

XXI

CONCLUSION

— Que diable est-il arrivé à l'homme à la pelisse? dit le lendemain Puceron à Adolphe. Je l'ai rencontré hier dans la rue, cachant sa figure, et particulièrement, son nez sous son mouchoir... il avait l'air tout effaré.

— Mon cher Puceron, vous aviez raison... c'était un faux ami. Au lieu de me servir près de ma femme, il lui faisait la cour en lui disant des horreurs de moi.

— Je l'aurais parié.

— Mais je l'ai assez rudement corrigé... il n'y reviendra plus.

— Tant mieux!... c'est dommage que cela vous coûte mille francs!

Quelques jours après, Laurentine arrive chez

Adolphe ; elle a appris le duel de son filleul avec M. Édouard Valdeville, ainsi que la mort de ce dernier. Elle est vivement émue, vivement oppressée, ses yeux tout remplis de larmes ; c'est à peine si elle peut dire à Adolphe :

— Vous vous êtes battu en duel... vous pouviez être tué... Et vos enfants, que seraient-ils devenus?

— Je vous les confiais, madame.

— Mais moi, je serais morte aussi... morte de désespoir d'avoir causé votre malheur... Ah ! mon ami, vous ne pensiez donc plus à nous?

Adolphe ne répond à sa marraine qu'en lui faisant le récit exact de tout ce qui s'est passé.

Alors celle-ci est forcée de convenir qu'il a bien fait de se battre, qu'il a agi comme il le devait. Mais elle verse encore des larmes, en murmurant :

— Et c'est moi qui vous ai marié à cette femme... moi, qui désirais tant que vous soyez heureux !... moi, qui n'osais pas vous laisser voir combien je vous aimais !... Ah ! mon ami, on a donc quelquefois tort de ne point céder aux penchants de son cœur !

— Chère marraine, ces torts ont été partagés : la timidité nuit toujours aux hommes ; je devais parler, je devais vous dire que je n'aimais que vous... que vous seule possédiez toutes mes affections... Je n'osais pas, parce que vous étiez ma marraine...

— Ni moi, parce que vous étiez mon filleul... je me trouvais trop vieille pour vous...

— Ah ! madame, les battements du cœur marquent l'amour, mais ils ne marquent pas le temps.

Le surlendemain de cet entretien, qui avait beaucoup adouci les peines d'Adolphe, le concierge de sa maison vient lui dire :

— Monsieur gardera-t-il toujours l'appartement du premier, ou faut-il mettre écriteau?

— L'appartement du premier? mais vous savez bien qu'il est occupé par ma femme?

— Monsieur ignore donc que madame a déménagé hier, en nous annonçant qu'elle allait en Italie ?...

— Ah ! oui... oui... je l'avais oublié... Vous pouvez mettre écriteau et disposer du logement.

— Elle est partie ! dit Adolphe à Laurentine, partie ! sans me laisser un mot d'adieu... de repentir !... une pensée... une recommandation pour ses enfants !

— Elle n'osait plus demeurer près de vous, mon ami ; elle devait craindre de vous rencontrer ; elle avait trop à rougir devant vous !...

— Je ne crois pas que ce soit cette raison-là qui l'ait fait partir... Mais qu'elle voyage !... je ne courrai pas après elle. Ah ! ma marraine, ne trouvez-vous pas, comme moi, que l'on a eu bien tort d'abolir le divorce?...

— Dans un cas comme le vôtre, c'est possible, mon ami.

— Mais les cas comme le mien sont très fréquents.

Puceron est enchanté en apprenant que son patron est débarrassé de sa femme ; il ne demande au ciel

qu'une chose : c'est qu'on ne la revoie jamais et qu'on n'en entende plus parler.

Pendant deux années, les vœux du petit commis sont réalisés. Mais, au bout de ce temps, Laurentine arrive un matin, tout émue, chez Adolphe ; elle lui montre une lettre ouverte, et lui dit :

— Voilà ce que j'ai reçu, mon ami... Ce billet est de votre femme ; lisez...

Adolphe prend la lettre en frémissant et lit :

« Me voici de retour à Paris, madame, et bien malheureuse ; je n'ai plus d'argent, plus de ressources, et je suis malade, souffrante... Je ne sais à qui m'adresser, je n'ai plus d'amies ! Je ne vois que vous, madame, vous... dont j'ai si mal suivi les conseils, qui voudrez bien, peut-être, faire une démarche pour moi près de mon mari... pour qu'il ne m'abandonne pas entièrement. »

Adolphe laisse tomber la lettre en s'écriant :

— Il faut lui donner de l'argent... bien vite ! Je ne veux pas que la mère de mes enfants soit dans le besoin !...

— C'est déjà fait, mon ami. Au reçu de cette lettre je suis allée à l'adresse qui est sous la signature... dans le faubourg Saint-Martin, dans une pauvre chambre au cinquième, j'ai trouvé votre femme... Ah ! cela m'a fait mal de la voir dans ce réduit !... Si vous saviez combien elle est changée !... ce n'est plus que l'ombre d'elle-même... Je lui ai remis de

l'argent, en lui disant que c'était de votre part, en lui promettant que vous ne l'abandonneriez jamais...

—Merci!...Ah! je vous reconnais là!...Obliger vite, c'est obliger deux fois. Et elle ne vous a pas demandé à voir ses enfants?

—Non!... mais c'est vous qu'elle demande à voir.. Elle sait bien qu'elle ne mérite point de pardon et pourtant elle voudrait...

— Que je lui pardonnasse, peut-être? Oh! non, madame, ma bonté n'ira pas jusque-là, et je n'irai pas la voir, parce que je n'ai aucune raison pour satisfaire le désir de cette femme qui, depuis le jour que nous avons été mariés, ne m'a témoigné que du dédain et n'a cherché qu'à me tourner en ridicule. Elle est très-malade, dites vous, je ne saurais la plaindre, sa maladie n'est que le résultat de sa folle conduite... Ah! si elle avait encore quelques bons sentiments dans l'âme, cette femme! ce n'est pas moi qu'elle demanderait à voir, ce sont ses enfants qu'elle voudrait embrasser... Je n'ai point pitié des maux que l'on a mérités, et je ne suis pas de ces gens qui accordent toutes les vertus aux morts qu'ils ont méprisés de leur vivant. Je ne laisserai pas dans la misère la mère de mes enfants, mais je ne la reverrai jamais.

Laurentine essaye en vain de faire changer Adolphe de résolution; les nombreux affronts qu'il avait subis avaient trop aigri son esprit pour qu'il devînt désormais possible de le fléchir.

Deux mois plus tard, Laurentine amenait à son filleul son fils et sa fille. Les enfants étaient en grand deuil et sans en savoir la cause gardaient un maintien plus sérieux qu'ils n'en avaient l'habitude. Adolphe ne peut se défendre d'une profonde émotion en apercevant le costume de ses enfants ; ses yeux interrogent Laurentine, qui verse des larmes en balbultiant :

— Depuis deux jours... tout est fini pour elle... mais Juliette et Jules ne savent pas de qui ils sont en deuil.

— Il ne faut pas le leur dire... D'ailleurs ils n'ont pas perdu leur mère, puisque c'est vous qui leur en avez toujours tenu lieu.

L'année suivante Adolphe devenait le mari de Laurentine, et Puceron se frottait les mains, en disant :

— Je savais bien que cela devait finir par là ! Seulement ils ont pris le chemin le plus long.

Les créanciers de M. Flutayot, voyant qu'il n'y avait rien à espérer de leur débiteur, se décidèrent à ne plus le nourrir en prison... Et quand ce monsieur se vit libre, il fut bien heureux de trouver un emploi d'aiguilleur dans les chemins de fer ; mais il n'y vécut pas longtemps, parce qu'un jour, en s'occupant à ramener ses cheveux sur son crâne, il n'aperçut point un wagon qui venait sur lui.

Augustin Bréchard garda toujours sur son nez la marque du coup de pincette qu'Adolphe lui avait

donné, et il ne manqua pas de dire, dans le monde, que c'était un coup de sabre qu'il avait reçu d'un Cosaque, lequel Cosaque voulait lui voler une autre pelisse, encore plus belle que celle que les chiens lui avaient mangée.

FIN